



LA
DIVINITÉ
— DE —
CHRIST

JOHN MACARTHUR

Table des matières

Avant-propos

Première partie : La gloire divine de Christ

1. La gloire éternelle de la Parole divine

2. La prééminence glorieuse de Christ

Deuxième partie : L'autorité divine de Christ

3. L'autorité de Christ sur Satan et les démons

4. L'autorité de Christ sur le péché et la maladie

5. L'autorité de Christ sur le sabbat

6. L'autorité de Christ sur la création

Troisième partie : Les déclarations divines de Christ

7. Fils de l'homme et Fils de Dieu

8. L'égal de Dieu

9. Un avec le Père

10. Le grand Je suis

Appendice : Les témoignages des apôtres au sujet de la divinité de Jésus

Avant-propos

Voici la question la plus vitale : « Qui est Jésus-Christ ? » Cette question revêt une importance capitale puisque la réponse des gens au Seigneur Jésus détermine leur destinée éternelle (Jn 3.36 ; voir Jn 14.6 ; Ac 4.12). Ceux qui ne répondent pas à cette question de la bonne manière subiront le jugement divin (voir Jn 3.18 ; 1 Co 16.22 ; 1 Jn 4.3).

Tout au long de l'histoire de l'Église, plusieurs ont mal répondu à cette question cruciale. De faux enseignants (comme l'hérétique Arius qui a vécu au IV^e siècle et les Témoins de Jéhovah à notre époque) ont insinué que Christ n'était qu'une créature ; alors que les gnostiques anciens affirmaient que Jésus était une entité divine parmi tant d'autres. Au XIX^e siècle, les théologiens libéraux ont soutenu que Jésus n'était qu'un simple enseignant moral et un activiste politique incompris des chefs religieux. Or, ces croyances et bien d'autres ne correspondent absolument pas à la vérité biblique.

La Parole de Dieu affirme que Jésus-Christ était bien plus qu'un prophète bienveillant ou un leader inspirant. En fait, il est infiniment plus grand que toute créature existante. L'auteur de l'épître aux Hébreux explique que le Seigneur Jésus « est le reflet de [la] gloire [du Père] et l'empreinte de sa personne, et il soutient toutes choses par sa parole puissante » (Hé 1.3). Il est Dieu incarné, en qui « habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col. 2.9) et de qui l'apôtre Jean a déclaré :

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle [...] Et la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père (Jn 1.1-3,14).

Ces passages ne forment que la pointe de l'iceberg. Le Nouveau Testament souligne souvent et clairement que Jésus-Christ n'était pas qu'un simple homme. Il est le deuxième membre éternel de la trinité, le Fils glorieux de Dieu qui est digne de notre adoration et de notre obéissance (Ph 2.9-11).

Il est très important de retrouver une doctrine comme la divinité de Christ dans les pages de l'Écriture. Sa divinité étant souvent attaquée par des groupes culturels et des sceptiques, les croyants ont besoin de savoir que la Parole de Dieu enseigne qui est vraiment Jésus. En outre, plus leur connaissance de Dieu s'approfondit, plus leur amour pour lui grandit.

Je prie qu'en lisant ce livre, la vérité au sujet de « notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ (Tit 2.13) façonnera vos pensées, vous encouragera, fortifiera votre volonté, vous incitera à l'adorer et vous motivera à lui obéir.

Première partie
La gloire divine de Christ

Chapitre 1

La gloire éternelle de la Parole divine

(Jean 1.1-5)

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. (1.1-5)

L'introduction de l'Évangile selon Jean exprime, on ne peut plus clairement, la vérité la plus profonde qui soit dans l'univers. Bien qu'elles soient faciles à comprendre même pour un enfant, les paroles que l'Esprit a inspirées à Jean véhiculent une vérité qui dépasse l'entendement des plus grands esprits de l'histoire de l'humanité : le Dieu éternel et infini s'est fait homme en la personne du Seigneur Jésus-Christ. La vérité glorieuse et indéniable selon laquelle en Jésus la divine « Parole a été faite chair » (1.14) constitue le thème de l'Évangile selon Jean.

La divinité du Seigneur Jésus-Christ est un principe essentiel et non négociable de la foi chrétienne. Plusieurs preuves bibliques convergent vers la conclusion qu'il est bel et bien Dieu.

Premièrement, les affirmations mêmes de l'Écriture confirment que Jésus est Dieu. Conformément à son désir de souligner la divinité de Christ, Jean relate plusieurs de ces affirmations. Le verset introductif de son Évangile déclare : « la Parole [Jésus] était Dieu ». Dans l'Évangile selon Jean, Jésus endosse à maintes reprises le nom « Je suis » (voir 4.26 ; 8.24,28,58 ; 13.19 ; 18.5,6,8). Il déclare ne former qu'un en nature et en essence avec le Père (la réaction des Juifs non croyants dans 1.33 et 5.18 indique clairement qu'ils reconnaissent que c'est bien une déclaration de divinité). Jésus ne corrigera pas Thomas non plus lorsque celui-ci s'adressera à lui comme ceci : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (20.28) ; en fait, il le félicitera pour sa foi (v. 29). Si Jésus n'était pas Dieu, sa réaction serait inexplicable.

Aux Philippiens, Paul a écrit que Jésus, « existant en forme de Dieu », est à

parfaite « égalité avec Dieu » (Ph 2.6). Aux Colossiens, il a déclaré : « Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 2.9). L'épître aux Romains présente Dieu en tant que « Dieu béni éternellement » (Ro 9.5) ; dans Tite et 2 Pierre, il est appelé « notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ » (Tit 2.13) et « notre Dieu et [...] Sauveur Jésus-Christ » (2 Pi 1.1). Dieu le Père s'adresse au Fils en tant que Dieu : « Ton trône, ô Dieu, est éternel ; le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité » (Hé 1.8). Dans sa première épître, Jean fait référence à Jésus-Christ comme étant « le Dieu véritable » (1 Jn 5.20).

Deuxièmement, on attribue à Jésus-Christ partout dans l'Écriture des titres donnés à Dieu. Tel que mentionné plus tôt, Jésus s'est approprié le nom divin de « Je suis ». Dans Jean 12.40, Jean citera Ésaïe 6.10, un passage qui, dans la vision d'Ésaïe, désigne Dieu (voir És 6.5). Pourtant, dans le verset suivant, Jean déclarera : « Ésaïe dit ces choses, lorsqu'il vit sa [celle de Christ ; voir v. 36,37,42] gloire, et qu'il parla de lui » (v. 41). Jérémie a prophétisé que le Messie serait appelé « [l']Éternel [Yahvé] notre justice » (Jé 23.6).

Dieu et Jésus sont tous les deux appelés Berger (Ps 23.1 – Jn 10.14) ; Juge (Ge 18.25 – 2 Ti 4.1,8) ; Saint (És 10.20 – Ac 2.27 ; 3.14) ; Premier et Dernier (És 44.6 ; 48.12 – Ap 1.18 ; 22.13) ; Lumière (Ps 27.1 – Jn 8.12) ; Seigneur du sabbat (Ex 16.23,29 ; Lé 19.3 – Mt 12.8) ; Sauveur (És 43.11 – Ac 4.12 ; Tit 2.13) ; celui qu'ils ont percé (Za 12.10 – Jn 19.37) ; Dieu puissant (És 10.21 – És 9.5) ; Seigneur des seigneurs (De 10.17 – Ap 17.14) ; Alpha et Oméga (Ap 1.8 – Ap 22.13) ; Roi ou Seigneur de gloire (Ps 24.10 – 1 Co 2.8) ; et Rédempteur (És 41.14 ; 48.17 ; 63.16 – Ép 1.7 ; Hé 9.12).

Troisièmement, Jésus-Christ possède les attributs intransmissibles de Dieu, ceux qui lui sont uniques. L'Écriture révèle que Christ est éternel (És 9.5 ; Mi 5.1), omniprésent (Mt 18.20 ; 28.20), omniscient (Mt 11.27 ; Jn 16.30 ; 21.17), omnipotent (Ph 3.21), immuable (Hé 13.8), souverain (Mt 28.18) et glorieux (Jn 17.5 ; 1 Co 2.8 ; voir aussi És 42.8 ; 48.11 ; où Dieu affirme qu'il ne donnera sa gloire à aucun autre).

Quatrièmement, Jésus-Christ accomplit les œuvres que seul Dieu peut accomplir. Il a créé toutes choses (Jn 1.3 ; Col 1.16), il soutient la création (Col 1.17 ; Hé 1.3), il ressuscite les morts (Jn 5.21 ; 11.25-44), il pardonne le péché (Mc 2.10 ; voir aussi v. 7), et sa Parole subsiste à jamais (Mt 24.35 ; voir aussi És 40.8).

Cinquièmement, Jésus-Christ se fait adorer (Mt 14.33 ; 28.9 ; Jn 9.38 ; Ph 2.10 ; Hé 1.6), même s'il enseigne que seul Dieu est digne d'adoration (Mt 4.10). L'Écriture précise également que des saints hommes (Ac 10.25,26) et des saints anges (Ap 22.8,9) ont refusé d'être adorés.

Pour terminer, Jésus-Christ reçoit les prières, qui ne doivent être adressées qu'à Dieu (Jn 14.13,14 ; Ac 7.59,60 ; 1 Jn 5.13-15).

Les versets 1 à 18, à savoir le prologue à la présentation que Jean fait de la divinité de Christ, sont un synopsis ou un survol de tout le livre. Jean définit clairement dans 20.31 le but qu'il recherche en écrivant son Évangile : « afin que vous [*ses lecteurs*] croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20.31). Jean révèle que Jésus-Christ est « le Fils de Dieu », la deuxième personne éternelle de la Trinité. Il s'est fait homme, le « Christ » (Messie), et il s'est offert en sacrifice pour expier les péchés. Ceux qui mettent leur foi en lui « [*auront*] la vie en son nom », alors que ceux qui le rejettent seront jugés et condamnés au châtement éternel.

La réalité selon laquelle Jésus est Dieu, présentée dans le prologue, est expliquée tout au long du livre par le choix sélectif que Jean fait de certaines déclarations et de certains miracles qui prouvent ce qu'il avance. Les versets 1 à 3 du prologue enseignent que Jésus est l'égal éternel du Père ; les versets 4 et 5 expliquent le salut qu'il a apporté au monde, que son précurseur, Jean-Baptiste, a annoncé (v. 6-8) ; les versets 9 à 13 décrivent la manière dont la race humaine répond à Jésus-Christ, soit en le rejetant (v. 10,11), soit en l'acceptant (v. 12,13) ; les versets 14 à 18 résument tout le prologue.

Des cinq premiers versets du prologue de l'Évangile selon Jean découlent trois preuves de la divinité de la Parole incarnée, Jésus-Christ : sa préexistence, son pouvoir de création et son existence en elle-même.

LA PRÉEXISTENCE DE LA PAROLE

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. (1.1,2)

Le mot archê (**commencement**) peut vouloir dire « source » ou « origine » (voir Col 1.18 ; Ap 3.14), ou encore « règne », « autorité », « dirigeant » ou « quelqu'un en autorité » (voir Lu 12.11 ; 20.20 ; Ro 8.38 ; 1 Co 15.24 ; Ép

1.21 ; 3.10 ; 6.12 ; Col 1.16 ; 2.10,15 ; Tit 3.1). Ces deux connotations sont vraies au sujet de Christ, qui est à la fois le Créateur de l'univers (v. 3 ; Col 1.16 ; Hé 1.2) et celui qui le dirige (Col 2.10 ; Ép 1.20-22 ; Ph 2.9-11). Cependant, le mot *archê* désigne ici le **commencement** de l'univers dépeint dans Genèse 1.1.

Jésus-Christ existait (**était**) déjà lorsque les cieux et la terre ont été créés ; ainsi donc, il n'est pas un être créé, il existe de toute éternité. (Depuis que les temps ont commencé, lors de la création de l'univers physique, tout ce qui existait avant cette création est éternel.) « Le Logos [*Parole*] n'a pas commencé à être, mais au moment où toute autre chose a commencé à être, il *était* déjà. Au commencement, peu importe à quand cela remonte, la Parole existait déjà. Autrement dit, le Logos est antérieur au temps, donc éternel » (Marcus Dods, « John », dans W. Robertson Nicoll, éd., *The Expositors' Bible Commentary*, réimpr., Peabody, Mass., Hendrickson, 2002, vol. 1, p. 683, italiques dans l'original). Cette vérité fait la preuve définitive de la divinité de Christ, car seul Dieu est éternel.

Le temps imparfait du verbe *eimi* (**était**), qui décrit une action continue appartenant au passé, vient étayer la préexistence éternelle de la Parole. Il indique que Jésus-Christ existait continuellement avant le commencement. Fait plus important encore : Jean emploie le terme *eimi* plutôt que *ginomai* (« est devenu »). Ce dernier terme désigne les choses qui en viennent à exister (voir 1.3,10,12,14). Si Jean avait employé le terme *ginomai*, il aurait laissé entendre que la Parole en est venue à exister au commencement, avec le reste de la création. Cependant, *eimi* insiste sur le fait que la Parole a toujours existé ; il n'y a jamais eu de moment où son existence a commencé.

Le concept de la **Parole** (*logos*) est riche en signification tant pour les Juifs que pour les Grecs. Pour les philosophes grecs de l'époque, le *logos* est le principe impersonnel et abstrait de raison et d'ordre qui régit l'univers. Il s'agit, dans un sens, d'une force créatrice, ainsi que de la source de la sagesse. Il se peut que le Grec moyen ne comprenne pas alors toutes les nuances de la signification que les philosophes prêtent au terme *logos*. Reste que pour les profanes ce terme désignerait l'un des principes les plus importants dans l'univers.

Aux Grecs, Jean présentera donc Jésus comme la personnification et l'incarnation du *logos*. Contrairement au concept grec, toutefois, Jésus n'est

pas une source, une force, une émanation ou un principe impersonnel. En lui, le vrai *logos* qui est Dieu s'est fait homme, un concept étranger à la pensée grecque.

Cependant, le *logos* n'est pas simplement un concept grec. La parole de l'Éternel est également un thème important de l'Ancien Testament, bien connu des Juifs. La parole de l'Éternel est l'expression de la puissance et de la sagesse divines. Par sa Parole, Dieu a établi son alliance avec Abraham (Ge 15.1), il a donné à Israël les dix commandements (Ex 24.3,4 ; De 5.5 ; voir aussi Ex 34.28 ; De 9.10), il a dirigé la construction du temple de Salomon (1 R 6.11-13), il a révélé Dieu à Samuel (1 S 3.21), il a prononcé un jugement contre la maison d'Éli (1 R 2.27), il a conseillé Élie (1 R 19.9s), il a dirigé Israël par l'intermédiaire du porte-parole de Dieu (voir 1 S 15.10s ; 2 S 7.4s ; 24.11s ; 1 R 16.1-4 ; 17.2-4,8s ; 18.1 ; 21.17-19 ; 2 Ch 11.2-4), il était l'agent de la création (Ps 33.6) et il a révélé l'Écriture aux prophètes (Jé 1.2 ; Éz 1.3 ; Da 9.2 ; Os 1.1 ; Joë 1.1 ; Jon 1.1 ; Mi 1.1 ; So 1.1 ; Ag 1.1 ; Za 1.1 ; Ma 1.1).

Jean présente Jésus à ses lecteurs juifs en tant qu'incarnation de la puissance et de la révélation divines. Il a établi la nouvelle alliance (Lu 22.20 ; Hé 9.15 ; 12.24), il instruit les croyants (Jn 10.27), il les unit au sein d'un temple spirituel (1 Co 3.16,17 ; 2 Co 6.16 ; Ép 2.21), il révèle Dieu aux hommes (Jn 1.18 ; 14.7-9), il juge ceux qui le rejettent (Jn 3.18 ; 5.22), il dirige l'Église par l'intermédiaire de leaders qu'il suscite (Ép 4.11,12 ; 1 Ti 5.17 ; Tit 1.5 ; 1 Pi 5.1-3), il a été l'agent de la création (Jn 1.3 ; Col 1.16 ; Hé 1.2) et il a inspiré les textes scripturaires aux auteurs néotestamentaires (Jn 14.26) par le Saint-Esprit qu'il nous a envoyé (Jn 15.26). En tant que Parole faite chair, Jésus-Christ est la parole finale donnée à l'humanité : « Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils » (Hé 1.1,2a).

Ensuite, Jean pousse son argument un pas plus loin, en disant que, dans sa préexistence éternelle, la **Parole était avec Dieu**, c'est-à-dire déjà au commencement. Il est difficile de rendre toute la richesse de l'expression grecque (*pros ton theon*). La signification de cette expression dépasse de beaucoup le simple fait que la Parole existait avec Dieu ; elle « [illustre] deux êtres se faisant face et engageant une conversation intelligente » (W. Robert Cook, *The Theology of John*, Chicago, Moody, 1979, p. 49). De

toute éternité, Jésus, en tant que deuxième personne de la Trinité, est « auprès du Père [*pros ton patera*] » (1 Jn 1.2), jouissant avec lui d'une communion profonde et intime. L'expression *pros ton theon* serait peut-être le mieux rendue par « face à face ». La Parole est une personne, non un attribut de Dieu ou une émanation de lui. De plus, il est de la même essence que le Père.

Toutefois, dans un geste d'une compassion infinie, Jésus a quitté la gloire des cieux et le privilège de communier face à face avec son Père (voir Jn 17.5). C'est de son plein gré qu'il « s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; [...] il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix » (Ph 2.7,8). E. Tissot-Robert a bien rendu un élément de cette merveilleuse vérité dans son cantique bien connu « Jésus m'a tant aimé » :

Le Fils de Dieu vint sur la terre
Mourir pour moi car il m'aimait ;
Est-il de plus profond mystère,
D'amour plus grand et plus parfait.
Jésus m'a tant aimé.
Il fut pour moi crucifié,
Jésus m'a tant aimé.

La description que Jean fait de la Parole prend tout son sens dans la troisième proposition du verset introductif à l'étude. Non seulement la Parole existe de toute éternité et jouit d'une communion face à face avec Dieu le Père, mais aussi la **Parole était Dieu** au commencement déjà. Cette simple affirmation, de quatre mots seulement tant en français qu'en grec (*theos ên ho logos*), est peut-être la déclaration la plus claire et la plus directe de la divinité du Seigneur Jésus-Christ que l'on puisse trouver dans toute l'Écriture.

Cependant, en dépit de sa clarté, les groupes hérétiques déforment le sens de ces mots, presque depuis l'instant où Jean les a mis par écrit, afin d'étayer leurs fausses doctrines au sujet de la nature du Seigneur Jésus-Christ. Faisant remarquer que le terme grec *theos* (**Dieu**) n'est pas précédé par un article défini, certains prétendent qu'il s'agit d'un substantif indéfini et qu'il rend erronément l'expression « la Parole était divine » (c'est-à-dire qu'elle ne possède que certaines des qualités de Dieu) ou, plus répugnant encore, que « la Parole était *un* dieu ».

L'absence d'article devant *theos*, toutefois, ne rend pas ce mot indéfini. Le mot *logos* (Parole) possède l'article défini pour indiquer qu'il s'agit du sujet de la phrase (étant donné qu'il se trouve dans le même cas que *theos*). Ainsi donc, on aurait tort de rendre cette expression grecque par « Dieu était la Parole », puisqu'elle a pour sujet « la Parole » et non « Dieu ». Cette interprétation serait également fautive sur le plan théologique, car elle établirait un rapport d'égalité entre le Père (« Dieu » avec qui la Parole était dans la proposition précédente) et la Parole, niant ainsi qu'il s'agit de deux personnes différentes. Le nominatif prédicat (Dieu) décrit la nature de la Parole, démontrant ainsi que Dieu est de la même essence que le Père (voir H. E. Dana et Julius R. Mantey, *A Manual Grammar of the Greek New Testament*, Toronto, MacMillan, 1957, p. 139-140 ; A. T. Robertson, *The Minister and His Greek New Testament*, réimpr., Grand Rapids, Baker, 1978, p. 67-68).

Conformément aux règles de la grammaire grecque, lorsque le nominatif prédicat (**Dieu**, dans la proposition à l'étude) précède le verbe, on ne peut le considérer comme indéfini (et donc être rendu par « un dieu » plutôt que **Dieu**) simplement parce qu'il ne possède pas l'article. Le fait que le terme **Dieu** soit défini et désigne le Dieu véritable est évident pour plusieurs raisons. Premièrement, *theos* apparaît sans l'article défini quatre autres fois dans le contexte immédiat (v. 6,12,13,18 ; voir aussi 3.2,21 ; 9.16 ; Mt 5.9). Pas même la traduction déformée des Témoins de Jéhovah ne rend le mot grec *theos* par « un dieu » dans les versets qui nous intéressent ici. Deuxièmement, si Jean avait voulu dire que la Parole est divine, ou un dieu, il lui aurait été possible de l'écrire en termes on ne peut plus clairs. Par exemple, s'il avait voulu dire que la Parole est simplement divine à certains égards, il aurait pu employer l'adjectif *theios* (voir 2 Pi 1.4). N'oublions pas que, comme Robert L. Reymond le fait remarquer, « [aucun] lexique grec standard n'offre "divin" comme signification de *theos*, pas plus que le substantif ne devient adjectif lorsqu'il "perd" son article » (*Jesus, Divine Messiah*, Phillipsburg, New Jersey, Presb. & Ref., 1990, p. 303). Ou encore, s'il avait voulu dire que la Parole est un dieu, il aurait pu écrire *ho logos ên theos*. Or, si Jean avait écrit *ho theos ên ho logos*, les deux substantifs (*theos* et *logos*) seraient interchangeables, et Dieu et la Parole seraient identiques. Cela aurait signifié que le Père est la Parole, ce qui, comme nous l'avons mentionné précédemment, nierait la Trinité. Leon Morris demande d'ailleurs, pour la forme : « Comment, en grec, pourrait-on rendre autrement [sinon par

theos ên ho logos] “la Parole était Dieu” ? » (*The Gospel According to John, The New International Commentary on the New Testament, Grand Rapids, Eerdmans, 1979, n° 15, p. 77.*)

Sous l’inspiration du Saint-Esprit, Jean choisit la formulation exacte pour véhiculer avec justesse la vraie nature de la Parole, Jésus-Christ. Par l’emploi de *theos* sans l’article, Jean n’indique ni d’une part l’identité de la personne avec le Père, ni de l’autre une quelconque nature inférieure à celle de Dieu lui-même » (H. A. W. Meyer, *Critical and Exegetical Hand-Book to the Gospel of John*, réimpr., Winona Lake, Indiana, Alpha, 1979, p. 48).

Pour souligner leur importance, Jean réaffirme les vérités profondes du verset 1 dans le verset 2. Il insiste de nouveau sur le caractère éternel de la Parole ; *[elle] était au commencement*, lorsque tout le reste était en cours de création. Comme ce fut le cas dans le verset 1, le temps imparfait du verbe *eimi (était)* décrit l’existence continue de la Parole avant le **commencement**. De plus, comme Jean l’a aussi fait remarquer dans le verset 1, cette existence en est une de communion intime **avec Dieu** le Père.

La vérité de la divinité de Jésus-Christ et de sa pleine égalité avec le Père est un élément non négociable de la foi chrétienne. Dans sa deuxième épître, au verset 10, Jean fait la mise en garde suivante : « Si quelqu’un vient à vous et n’apporte pas cette doctrine [*la doctrine biblique au sujet de Christ ; voir v. 7,9*], ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas : Salut ! » Les croyants ne doivent pas aider les faux enseignants hérétiques d’une quelconque manière, y compris nourrir et héberger ceux qui blasphèment contre Christ, car celui qui agit ainsi « participe à [leurs] mauvaises œuvres » (v. 11). Un tel comportement, qui semble peu charitable, est parfaitement justifié dans le cas des faux enseignants qui nient la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ et de l’Évangile, car ils sont sous la malédiction de Dieu :

Non pas qu’il y ait un autre évangile, mais il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent altérer l’Évangile de Christ. Mais, si nous-mêmes, si un ange du ciel annonçait un évangile s’écartant de celui que nous vous avons prêché, qu’il soit anathème ! Nous l’avons dit précédemment, et je le répète à cette heure : si quelqu’un vous annonce un évangile s’écartant de celui que vous avez reçu, qu’il soit

anathème ! (Ga 1.7-9.)

Pour mettre en lumière leur funeste menace, tant Paul (Ac 20.29) que Jésus (Mt 7.15) décrivent les faux enseignants comme des loups déguisés en brebis. On ne doit pas les accueillir dans la bergerie, mais plutôt se protéger contre eux et les éviter.

Toute confusion au sujet de la divinité de Christ est inexcusable, car l'enseignement biblique ayant pour thème cette divinité est clair et indéniable. Jésus-Christ est la Parole éternellement préexistante, qui jouit pleinement d'une communion face à face et d'une vie divine avec le Père, et qui est elle-même Dieu.

LE POUVOIR DE CRÉATION DE LA PAROLE

Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. (1.3)

Ici encore, Jean exprime une vérité profonde dans un langage clair. Jésus-Christ, la Parole éternelle, a créé **[toutes] choses**. Jean souligne cette vérité en la présentant de nouveau ensuite à la forme négative : **et rien** [*litt.*, « *pas même une seule chose* »] **de ce qui a été fait n'a été fait sans elle**.

Le fait que Jésus-Christ ait créé toutes choses (voir Col 1.16 ; Hé 1.2) offre deux preuves supplémentaires de sa divinité. Premièrement, le Créateur de toutes choses doit lui-même ne pas avoir été créé. Or, seul Dieu n'a pas été créé. Le texte grec insiste sur la distinction entre la Parole qui n'a pas été créée et sa création, étant donné que le verbe qui est employé ici diffère de celui qui est employé dans les versets 1 et 2. Tel que nous l'avons fait remarquer dans le point précédent, Jean emploie une forme du verbe *eimi* (« être »), qui dénote un état, pour décrire la Parole dans les versets 1 et 2 ; ici, pour parler de la création de l'univers, il emploie une forme du verbe *ginomai* (**a été fait**). Le fait que Jésus soit le Créateur corrobore également sa divinité, car Dieu est présenté partout dans la Bible comme le Créateur (Ge 1.1 ; Ps 102.26 ; És 40.28 ; 42.5 ; 45.18 ; Mc 13.19 ; Ro 1.25 ; Ép 3.9 ; Ap 4.11).

En insistant sur le rôle qu'a joué la Parole dans la création de l'univers, Jean contre le faux enseignement qui deviendra plus tard la dangereuse hérésie connue sous le nom de gnosticisme. Les gnostiques adhèrent au dualisme philosophique commun à la philosophie grecque qui soutient que l'esprit est

bon, mais que la matière est mauvaise. Ils prétendent qu'étant donné que la matière est mauvaise, le bon Dieu n'a pas pu créer l'univers physique. Au lieu de cela, ils disent qu'une série d'êtres spirituels a émané de lui jusqu'à ce qu'une de ces émanations finisse par être assez mauvaise et insensée pour créer l'univers physique. Cependant, Jean rejette ce point de vue hérétique, en affirmant avec force que Jésus-Christ est l'agent du Père dans la création de toutes choses.

Le monde présent diffère toutefois radicalement de la bonne création initiale par Dieu (Ge 1.31). Les résultats catastrophiques de la chute ont affecté non seulement la race humaine, mais aussi toute la création. Jésus rachètera donc un jour non seulement les croyants, mais aussi le monde matériel, comme Paul l'indique dans l'épître aux Romains :

Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu. Car la création a été soumise à la vanité – non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise, – avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu (Ro 8.19-21).

Lorsque la malédiction sera levée, durant le règne millénaire de Christ, voici comment les choses se passeront :

Le loup habitera avec l'agneau, et la panthère se couchera avec le chevreau ; le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La vache et l'ourse auront un même pâturage, leurs petits un même gîte ; et le lion, comme le bœuf, mangera de la paille. Le nourrisson s'ébattra sur l'antre de la vipère, et l'enfant sevré mettra sa main dans la caverne du basilic. Il ne se fera ni tort ni dommage sur toute ma montagne sainte ; car la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent (És 11.6-9).

Le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lion, comme le bœuf, mangera de la paille, et le serpent aura la poussière pour nourriture. Il ne se fera ni tort ni dommage sur toute ma montagne sainte, dit l'Éternel (És 65.25).

L'EXISTENCE DE LA PAROLE EN ELLE-MÊME

En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. (1.4,5)

Faisant état ici encore du désir que l'Esprit lui inspire d'écrire le plus succinctement possible, Jean résume l'Incarnation dans les deux versets à l'étude. Christ, la personnification de **la vie** et de **la lumière** glorieuse et éternelle des cieux, est entré dans le monde **des hommes** assombri par le péché, et ce monde a réagi à sa venue de diverses manières.

Les thèmes de **la vie** et de **la lumière** sont monnaie courante dans l'Évangile selon Jean. Le mot grec *zôé* (vie) désigne la vie spirituelle, alors que *bios* désigne la vie physique (voir 1 Jn 2.16). Ici, comme dans 5.26, il désigne surtout le fait que Christ a la vie en lui-même. Pour désigner ce genre de vie, les théologiens parlent d'asséité (la qualité qui fait qu'un être existe par lui-même). L'emploi de ce mot prouve clairement la divinité de Christ, étant donné que seul Dieu existe par lui-même.

Cette vérité par rapport à l'existence de Dieu et de Christ – le fait qu'ils aient la vie en eux-mêmes – est fondamentale dans notre foi. On peut dire que tout ce qui est créé le « devient », car rien de ce qui est créé n'est immuable. Il est essentiel de comprendre que cette vie ou cet être permanent, éternel et immuable est distinct de tout ce qui est en devenir. L'« être » est éternel et la source de la vie pour ce qui est en « devenir ». Voilà ce qui distingue les créatures du Créateur, nous de Dieu.

Genèse 1.1 établit cette réalité fondamentale par l'affirmation « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. » Étant donné qu'il s'agit de la vérité la plus importante de la Bible, c'est celle qui essuie le plus d'attaques. Les non-croyants savent qu'en se débarrassant de la création, on se débarrasse d'un Créateur. Et en se débarrassant d'un Dieu, les hommes sont libres de vivre à leur guise, libres de tout jugement.

Tout l'univers entre dans la catégorie du « devenir » parce qu'il fut un temps où il n'existait pas. Avant qu'il existe, il y avait déjà l'être éternel – la source de la vie –, Dieu, cet être qui est pur, qui existe par lui-même, qui est la vie à l'état pur et qui n'est jamais en devenir. Toute la création reçoit sa vie de l'extérieur, de Dieu, mais Dieu tire sa vie de son propre être, dont la vie ne dépend de rien. L'univers n'a pas toujours existé, mais Dieu existe depuis

toujours. Il est la vie, « Je suis celui qui suis » (Ex 3.14). Il existe d'éternité en éternité. Le livre des Actes a raison d'affirmer ceci : « car en lui nous avons la vie, le mouvement, et l'être » (Ac 17.28). Nous ne pouvons donc pas vivre, nous mouvoir ou être sans sa vie. Lui, par contre, a toujours vécu, s'est toujours mu et a toujours été.

Il s'agit de la description ontologique de Dieu la plus pure – et dire que Jésus est **la vie** revient à prononcer la vérité la plus pure au sujet de la nature qu'il possède. Et, comme dans le verset 3, cela revient donc à dire qu'il est le Créateur.

Étant donné que Jésus le Créateur est la source de toutes choses et de toute personne qui vit, le mot **vie** dans l'Évangile selon Jean rend toujours *zôé*, ce mot que Jean emploie pour désigner la vie spirituelle ou éternelle. Dieu la donne selon sa grâce souveraine (6.37,39,44,65 ; voir aussi Ép 2.8) à tous ceux qui croient à salut en Jésus-Christ (1.12 ; 3.15,16,36 ; 6.40,47 ; 20.31 ; voir aussi Ac 16.31 ; Ro 10.9,10 ; 1 Jn 5.1,11-13). Si Jésus est venu dans le monde (10.10 ; voir aussi 6.33), c'était pour apporter la vie spirituelle aux pécheurs, qui étaient « morts par *[leurs]* offenses et *[leurs]* péchés » (Ép 2.1).

Bien qu'il convienne de faire une certaine distinction entre la vie et la lumière, l'affirmation **la vie était la lumière** met fin à toute séparation entre les deux. En réalité, Jean écrit que **la vie** et **la lumière** sont inséparables. Elles sont essentiellement les mêmes, avec l'idée de la lumière mettant l'accent sur la manifestation de la vie divine. L'expression **la vie était la lumière** est construite de la même manière que « la Parole était Dieu » (v. 1). Dieu n'est pas séparé de la Parole, mais de la même essence, ainsi la vie et la lumière ont en commun les mêmes propriétés essentielles.

La lumière s'amalgame à la vie dans une métaphore pour des raisons de clarté et de contraste. La vie de Dieu est vraie et sainte. La **lumière** est la vérité et la sainteté manifestées à contre-jour des ténèbres du mensonge et du péché. La lumière et la vie sont reliées l'une à l'autre de la même manière plus loin dans l'Évangile à l'étude, où Jésus dit : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jn 8.12). Le rapport entre la lumière et la vie est aussi clairement établi dans l'Ancien Testament : « Car auprès de toi est la source de la vie ; par ta lumière nous voyons la lumière » (Ps 36.10).

« [La] splendeur de l'Évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu » (2 Co 4.4), n'est rien d'autre que la vie irradiante et manifeste de Dieu qui brille en son Fils. Paul dit précisément : « Dieu [...] fait briller la lumière dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ » (v. 6). Ainsi donc, la lumière est la vie de Dieu manifestée en Christ.

En plus de son rapport avec la vie, la lumière a sa propre importance, comme nous le voyons dans le contraste entre la lumière et les ténèbres, qui constitue un thème courant dans l'Écriture. Au sens intellectuel, la lumière évoque la vérité (Ps 119.105 ; Pr 6.23 ; 2 Co 4.4) et les ténèbres évoquent le mensonge (Ro 2.19) ; au sens moral, la lumière évoque la sainteté (Ro 13.12 ; 2 Co 6.14 ; Ép 5.8 ; 1 Th 5.5) et les ténèbres évoquent le péché (Pr 4.19 ; És 5.20 ; Ac 26.18). Le royaume de Satan est « la puissance des ténèbres » (Col 1.13 ; voir aussi Lu 22.53 ; Ép 6.12), alors que Jésus est la source de **la vie** (11.25 ; 14.6 ; voir aussi Ac 3.15 ; 1 Jn 1.1) et **la lumière qui luit dans les ténèbres** du monde perdu (8.12 ; 9.5 ; 12.35,36,46).

En dépit des assauts désespérés et furieux de Satan contre **la lumière**, [...] **les ténèbres ne l'ont point reçue**. Le mot *katalambanô* (**reçue**) serait mieux rendu par « surmontée ». Même une petite bougie peut dissiper l'obscurité dans une pièce ; **la lumière** éclatante et glorieuse du Seigneur Jésus-Christ détruira complètement le royaume des ténèbres de Satan. Depuis que Christ est venu dans le monde, « les ténèbres se dissipent et la lumière véritable paraît déjà » (1 Jn 2.8).

Le verset à l'étude ne signifie donc pas que **les ténèbres** ont négligé de recevoir la vérité au sujet de Dieu parce qu'elles ne la connaissaient pas ; au contraire, les forces des ténèbres le connaissent que trop bien. Dans l'Évangile selon Matthieu, certains démons « s'écrièrent [*devant Jésus*] : Qu'y a-t-il entre nous et toi, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? » (Mt 8.29.) Dans la maison de Pierre, à Capernaüm, Jésus « chassa aussi beaucoup de démons, et il ne permettait pas aux démons de parler, parce qu'ils le connaissaient » (Mc 1.34). L'Évangile selon Luc relate que « [*des*] démons aussi sortirent de beaucoup de personnes, en criant et en disant : Tu es le Fils de Dieu. Mais il les menaçait et ne leur permettait pas de parler, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ » (Lu 4.41). Toujours dans l'Évangile selon Luc, un démon terrifié avait imploré Jésus ainsi : « Ah ! qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ?

Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu » (Lu 4.34). Les démons non seulement connaissent la vérité au sujet de Christ, mais aussi ils y croient, comme l'indique ce que Jacques a écrit : « Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi, et ils tremblent » (Ja 2.19).

Si Satan et les démons s'efforcent désespérément depuis le début de tuer **la vie** et d'anéantir la **lumière**, c'est parce qu'ils ont une compréhension parfaitement claire du jugement qui les attend. Dans l'Ancien Testament, Satan a tenté de détruire Israël, la nation de laquelle le Messie allait venir. Il a également tenté de détruire la lignée royale de laquelle le Messie allait descendre (2 R 11.1,2). Dans le Nouveau Testament, il a poussé Hérode à tenter futilement de tuer l'enfant Jésus (Mt 2.16). Au début du ministère terrestre de Jésus, Satan a tenté en vain de l'induire en tentation afin de l'inciter à éviter la croix (Mt 4.1-11). Plus tard, il s'y est essayé de nouveau par l'intermédiaire de l'un des disciples les plus intimes de Jésus (Mt 16.21-23). Même le prétendu triomphe de Satan à la croix a marqué en réalité sa défaite ultime (Col 2.15 ; Hé 2.14 ; voir aussi 1 Jn 3.8).

De manière similaire, les non-croyants sont éternellement perdus non parce qu'ils ne connaissent pas la vérité, mais parce qu'ils la rejettent :

La colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive, car ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, Dieu le leur ayant fait connaître. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables, car ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres (Ro 1.18-21).

Quiconque rejette la divinité de Christ ne peut être sauvé, car ce dernier a lui-même dit : « C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jn 8.24). Il convient donc que Jean commence son Évangile, qui insiste tellement sur la divinité de Christ (voir 8.58 ; 10.28-30 ; 20.28), par une

affirmation puissante de cette vérité essentielle.

Chapitre 2

La prééminence glorieuse de Christ

(Colossiens 1.15-19)

Le Fils est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création. Car en lui ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, trônes, dignités, dominations, autorités. Tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. Il est la tête du corps de l'Église ; il est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin d'être en tout le premier. Car Dieu a voulu faire habiter toute plénitude en lui... (1.15-19)

La Bible est par-dessus tout le livre qui parle du Seigneur Jésus-Christ. L'Ancien Testament relate la préparation de sa venue. Les Évangiles le présentent comme Dieu fait homme, venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Dans les Actes, le message du salut en Christ commence à se répandre dans le monde. Les épîtres détaillent la théologie de l'œuvre de Christ et de la personnification de Christ dans son Corps, l'Église. Enfin, l'Apocalypse présente Christ sur le trône, régnant comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Toute l'Écriture témoigne de Jésus-Christ. On lit dans Luc 24.27 : « Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait. » Dans Jean 5.39, Jésus dit des Écritures : « ce sont elles qui rendent témoignage de moi ». Philippe a prêché Christ à l'eunuque éthiopien en utilisant le livre d'Ésaïe (Ac 8.35).

Mais de tout l'enseignement biblique sur Jésus-Christ, aucun n'est plus important que celui de Colossiens 1.15-19. Ce passage saisissant élimine tout doute et toute confusion inutiles quant à la véritable identité de Jésus. Il est indispensable à une bonne compréhension de la foi chrétienne.

Une grande part de l'hérésie qui menace l'Église de Colosses porte sur la personne de Christ. Les hérétiques, niant son humanité, le considèrent comme un des nombreux êtres spirituels inférieurs émanant de Dieu. Ils enseignent une forme de dualisme philosophique, en posant comme principe que l'esprit

est bon et la matière mauvaise. Par conséquent, une bonne émanation comme Christ ne pourrait jamais revêtir un corps composé de matière considérée comme mauvaise. Pour eux, l'idée même que Dieu puisse devenir homme est absurde. Ils nient donc aussi sa divinité.

L'œuvre de Christ n'est pas non plus suffisante pour le salut, d'après ces hérétiques. Le salut nécessite une connaissance supérieure, mystique et secrète, au-delà de celle de l'Évangile de Christ. Il inclut aussi le culte des bonnes émanations (les anges) et l'observance des lois cérémonielles juives.

Dans les trois premiers chapitres de l'épître aux Colossiens, Paul attaque les hérétiques colossiens de plein front. Il dénonce leur rejet de l'humanité de Christ, en déclarant : « en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (2.9). Il rejette aussi le culte qu'ils rendent aux anges (2.18) et leurs cérémoniels (2.16,17). Il nie avec insistance le fait qu'une quelconque connaissance secrète puisse être nécessaire au salut, en indiquant qu'en Christ « sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (2.3 ; voir aussi 1.27 ; 3.1-4).

L'aspect de loin le plus grave de l'hérésie colossienne est son rejet de la divinité de Christ. Avant d'aborder d'autres sujets, Paul s'applique à défendre cette doctrine cruciale. Les chrétiens feraient bien de suivre son exemple lorsqu'ils affrontent des sectaires. Les discussions devraient porter essentiellement sur la divinité de Jésus-Christ.

Dans Colossiens 1.15-19, Paul révèle la véritable identité de notre Seigneur en le considérant dans ses rapports avec Dieu, l'univers, le monde invisible et l'Église.

JÉSUS-CHRIST PAR RAPPORT À DIEU

Le Fils est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création.
(1.15)

Comme déjà mentionné, les hérétiques considèrent Jésus comme un des nombreux esprits inférieurs qui émanent de Dieu dans un ordre décroissant. Paul réfute cela par deux puissantes descriptions de la véritable identité de Jésus. Premièrement, Paul le décrit comme **l'image du Dieu invisible**. *Eikôn* (**image**) signifie « ressemblance ». De ce mot grec, on obtient le mot français *icône*, qui désigne une image religieuse de l'Église orthodoxe. Il est utilisé

dans Matthieu 22.20 pour désigner l'effigie de César sur une pièce de monnaie, et dans Apocalypse 13.14 pour désigner l'image de l'antéchrist.

Bien que l'homme soit l'*eikôn* de Dieu (1 Co 11.7 ; voir aussi Ge 1.26,27), il n'est pas l'image parfaite de Dieu. Les humains ont été créés à l'image de Dieu en ce qu'ils ont une personnalité rationnelle. Comme Dieu, ils sont dotés d'intelligence, de sentiments et de volonté, grâce auxquels ils peuvent penser, sentir et choisir. Toutefois, nous, les humains, ne sommes pas à l'image de Dieu moralement, parce qu'il est saint, et nous pécheurs. Nous ne sommes pas non plus créés à son image en essence, car nous ne possédons pas ses attributs incommunicables comme l'omniscience, l'omnipotence, l'immutabilité et l'omniprésence. Nous sommes d'essence humaine et non divine.

La Chute a altéré l'image originale de Dieu dans l'homme. Avant la Chute, Adam et Ève étaient innocents, exempts de péché et incapables de mourir. Mais ils ont renoncé à ces attributs quand ils ont péché. Et quand quelqu'un croit en Christ, il est l'objet de la promesse selon laquelle l'image de Dieu sera rétablie en lui ou en elle. « Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils » (Ro 8.29 ; voir aussi 2 Co 3.18 ; Col 3.10). Dieu purifiera complètement les croyants pour les rendre semblables à Christ quand ils entreront dans la phase finale de leur vie éternelle.

Contrairement à l'homme, Jésus-Christ est l'image parfaite, et absolument exacte de Dieu. Il n'est pas devenu l'image de Dieu lors de l'incarnation, mais il l'a été de toute éternité. Hébreux 1.3 décrit Jésus comme « le reflet de [la] gloire [de Dieu] ». Christ reflète les attributs de Dieu, tout comme la lumière du soleil reflète le soleil. De plus, il est écrit dans la Bible qu'il est « l'empreinte de [la] personne [de Dieu] ». *Charaktêr* (« empreinte ») désigne un outil à graver ou un poinçon. Jésus est l'image exacte de Dieu. Il est en forme même de Dieu (Ph 2.6). Voilà pourquoi il pouvait dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14.9). En Christ, le Dieu invisible est devenu visible, « et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père » (Jn 1.14).

En utilisant le terme *eikôn*, Paul souligne que Jésus est à la fois la représentation et la manifestation de Dieu. Il est la révélation totale, finale et complète de Dieu. Il est Dieu fait chair. C'est ce qu'il disait être (Jn 8.58 ;

10.30-33), et c'est le témoignage unanime de l'Écriture (voir Jn 1.1 ; 20.28 ; Ro 9.5 ; Ph 2.6 ; Col 2.9 ; Tit 2.13 ; Hé 1.8 ; 2 Pi 1.1). Penser qu'il est moins que cela est un blasphème et prouve qu'on a l'intelligence aveuglée par Satan (2 Co 4.4).

Paul décrit aussi Jésus comme **le premier-né de toute la création**. Depuis les ariens de l'Église primitive jusqu'aux Témoins de Jéhovah des temps modernes, ceux qui nient la divinité de notre Seigneur ont cherché un appui dans cette expression. Ils disent qu'elle désigne Christ comme un être créé, et que, par conséquent, il ne peut être le Dieu éternel. Cette interprétation ne comprend absolument pas le sens de *prôtotokos* (**premier-né**) et ne tient pas compte du contexte.

Bien que *prôtotokos* puisse désigner un premier-né chronologiquement parlant (Lu 2.7), il désigne essentiellement la position, ou le rang. Dans les cultures grecque et juive, le premier-né était le fils qui avait droit à l'héritage. Il n'était pas nécessairement le premier qui était né. Bien qu'Ésaü soit né le premier chronologiquement, c'est Jacob qui était le « premier-né » et qui a reçu l'héritage. Jésus est Celui qui a droit à l'héritage de toute la création (voir Hé 1.12 ; Ap 5.1-7,13).

Dans Exode 4.22 et Jérémie 31.9, Israël est désigné comme premier-né. Bien qu'ils ne soient pas nés les premiers, les Israélites occupaient la première place aux yeux de Dieu parmi toutes les nations. Dans Psaumes 89.28, Dieu dit du Messie : « Et moi, je ferai de lui le premier-né », puis il explique ce qu'il veut dire – « le plus élevé des rois de la terre ». Dans Apocalypse 1.5, Jésus est appelé « le premier-né des morts », bien qu'il n'ait pas été la première personne à ressusciter chronologiquement. De tous ceux qui ont jamais été ressuscités, il est Celui qui a la prééminence. Romains 8.29 le désigne comme le premier-né par rapport à l'Église. Dans tous les cas mentionnés ci-dessus, le terme premier-né désigne clairement le rang le plus élevé, pas le fait d'être né le premier.

Il y a de nombreuses autres raisons de rejeter l'idée selon laquelle l'utilisation de **premier-né** fait de Jésus un être créé. Une telle interprétation ne peut s'accorder avec la description de Jésus comme *monogênês* (« fils unique ») dans Jean 1.18. Nous pourrions tout aussi bien demander avec Théodoret, père de l'Église primitive, comment Christ peut être le premier-né s'il est l'unique ? Et comment peut-il être unique s'il est premier-né ? Comment

peut-il être le premier de beaucoup dans sa classe, et en même temps le seul membre de sa classe ? Pourtant, ce genre de confusion est inévitable quand on accorde le sens de « premier créé » à « premier-né ». De plus, quand le *prôtotokos* fait partie d'une classe quelconque, la classe compte plusieurs membres (voir Col 1.18 ; Ro 8.29). Mais, création est singulier. Enfin, si Paul avait voulu dire que Christ était le premier être créé, pourquoi n'a-t-il pas utilisé le mot grec *prôtoktistos*, qui signifie « premier créé » ?

Une telle interprétation de *prôtotokos* est également étrangère au contexte – aussi bien le contexte général de l'épître que le contexte particulier du passage. Si Paul enseigne ici que Christ est un être créé, il est d'accord avec le point central de doctrine des hérétiques de Colosses. Ils enseignent, en effet, que Christ est un être créé, l'émanation de Dieu la plus importante. Et cela irait à l'encontre du but visé en écrivant aux Colossiens, qui est de réfuter les faux docteurs de Colosses.

Dire que *prôtotokos* signifie que Christ est un être créé ne s'accorde pas non plus avec le contexte immédiat. Paul vient tout juste de décrire Christ comme l'image parfaite et complète de Dieu. Dans le verset suivant, il désigne Christ comme le créateur de tout ce qui existe. Comment, alors, Christ lui-même pourrait-il être un être créé ? De plus, le verset 17 déclare : « Il est avant toutes choses ». Il existait avant la création et est, de plus, élevé au-dessus d'elle. Ces vérités décrivent ce que Jésus est par rapport à Dieu. Elles renversent aussi la position des faux docteurs. Mais Paul n'a pas terminé : son prochain point ébranle un autre faux enseignement des hérétiques de Colosses.

JÉSUS-CHRIST PAR RAPPORT À L'UNIVERS

Car en lui ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, trônes, dignités, dominations, autorités. Tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. (1.16,17)

Paul donne trois raisons pour la primauté de Jésus sur la création. Premièrement, il est le Créateur. Les faux docteurs de Colosses considèrent Jésus comme la première et la plus importante émanation de Dieu, mais ils sont convaincus que l'univers matériel a été créé par un être de beaucoup inférieur à lui. Mais Paul rejette ce blasphème, en insistant pour dire qu'en lui

ont été créées toutes les choses. Cette vérité, l'apôtre Jean (Jn 1.3) et l'auteur de l'épître aux Hébreux (Hé 1.2) l'affirment. Puisque les hérétiques de Colosses considèrent la matière comme mauvaise, ils prétendent que ni le bon Dieu ni une bonne émanation ne peuvent l'avoir créée. Mais Paul maintient que Jésus a fait toutes les choses, aussi bien dans les cieux que sur la terre, visibles et invisibles. Il réfute le faux dualisme philosophique de l'hérésie colossienne. Jésus est Dieu, et il a créé l'univers matériel.

La puissance et la sagesse du Créateur

En étudiant la création, on peut avoir un aperçu de la puissance, de la connaissance et de la sagesse du Créateur. Les seules dimensions de l'univers sont renversantes. Le soleil, par exemple, a un diamètre d'environ 1 390 000 kilomètres (cent fois celui de la terre) et pourrait contenir 1,3 millions de planètes de la grosseur de la terre. L'étoile Bételgeuse, cependant, a un diamètre de 160 000 000 kilomètres, ce qui est plus grand que l'orbite de la terre autour du soleil. La lumière du soleil, qui se déplace à 300 000 kilomètres par seconde, met environ 8,5 minutes pour atteindre la terre. Et cette même lumière mettrait plus de quatre ans à atteindre l'étoile la plus proche, Alpha du Centaure, à quelque 4,3 années-lumière de la Terre. La galaxie à laquelle appartient notre soleil, la Voie lactée, contient des centaines de milliards d'étoiles. Et les astronomes estiment qu'il y a des millions, voire même des milliards de galaxies. Ce qu'ils peuvent voir les conduit à estimer le nombre d'étoiles dans l'univers à 10. Cela équivaut à peu près au nombre de grains de sables de toutes les plages du monde.

L'univers témoigne aussi de la sagesse et de la connaissance extraordinaires de son Créateur. Les scientifiques parlent maintenant du principe anthropique, « qui déclare que l'univers semble être soigneusement conçu pour le bien-être de l'humanité » (Donald B. DeYoung, « Design in Nature: The Anthropic Principle », *Impact*, n° 149, novembre 1985, p. ii). Un changement dans la vitesse de rotation de la Terre autour du soleil ou de son axe serait catastrophique. La Terre deviendrait alors ou trop chaude ou trop froide pour maintenir la vie. Si la lune était beaucoup plus près de la Terre, d'énormes marées inonderaient les continents. Un changement dans la composition des gaz qui constituent notre atmosphère serait également fatal pour la vie. Un léger changement de la masse du proton entraînerait la dissolution des atomes d'hydrogène. Et cela occasionnerait la destruction de

l'univers, car l'hydrogène en est l'élément dominant.

La création rend un témoignage silencieux à l'intelligence de son Créateur. Max Planck, qui a remporté le prix Nobel et qui compte au nombre des fondateurs de la physique moderne, a écrit : « D'après tout ce qu'enseignent les sciences exactes sur l'immensité de la nature, un certain ordre prévaut – indépendant de la pensée humaine [...] cet ordre peut être formulé en fonction d'une activité réfléchie. Il y a des preuves d'un ordre intelligent de l'univers, auquel l'homme et la nature sont asservis » (cité dans DeYoung, « Design in Nature », p. iii).

Dieu est manifesté à travers sa création

Pas étonnant que le psalmiste ait écrit : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains. Le jour en instruit un autre jour, la nuit en donne connaissance à une autre nuit. Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles dont le son ne soit point entendu : leur retentissement parcourt toute la terre, leurs accents vont aux extrémités du monde » (Ps 19.2-5a).

Le témoignage de la nature à son Créateur est si clair que ce n'est que par une incrédulité volontaire que les hommes le rejettent. Paul écrit dans Romains 1.20 : « En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables ». Tout comme ceux qui nient la divinité de Christ, ceux qui le rejettent comme Créateur montrent que leur esprit est obscurci par le péché et aveuglé par Satan.

Jésus soutient la création

Jésus a également la primauté sur la création parce qu'il est avant toutes choses. Quand l'univers a vu le jour, il existait déjà (Jn 1.1,2 ; 1 Jn 1.1). Il dit aux Juifs dans Jean 8.58 : « avant qu'Abraham fût, je suis » (pas « j'étais »). Il dit en fait qu'il est Yahvé, le Dieu qui existe d'éternité en éternité. Le prophète Michée a dit de lui : « Celui [...] dont les activités remontent aux temps anciens, aux jours de l'éternité » (Mi 5.2). Apocalypse 22.13 le décrit comme « l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier ». Comme mentionné précédemment, quiconque existe avant le commencement des temps lors de la création est éternel. Et seul Dieu est éternel.

Une troisième raison de la primauté de Jésus sur la création est que toutes choses subsistent en lui. Jésus a non seulement créé l'univers, mais il le soutient aussi. Il maintient l'équilibre délicat nécessaire à l'existence de la vie. Toutes choses subsistent littéralement en lui. Il est la puissance derrière toute consistance de l'univers. Il est pesanteur, force centrifuge et force centripète. Il est celui qui maintient tous les éléments dans l'espace en mouvement. Il est l'énergie de l'univers. Dans son livre intitulé *The Atom Speaks (L'Atome parle)*, D. Lee Chesnut décrit le mystère de la cohésion du noyau de l'atome :

Considérez le dilemme du physicien atomiste quand il regarde enfin dans un étonnement total le dessin qu'il vient de faire du noyau d'oxygène. [...] Car il y a là huit protons de charge positive étroitement associés dans les limites de ce minuscule noyau. Avec eux, il y a huit neutrons – un total de seize particules – huit à charge positive, huit sans charge.

Des physiciens du passé ont découvert que des charges électriques identiques et des champs magnétiques identiques se repoussent mutuellement, et que des charges électriques ou des champs magnétiques différents s'attirent mutuellement. Et toute l'histoire du phénomène électrique et tout l'équipement électrique reposent sur ces principes connus sous le nom de loi de Coulomb sur l'électrostatique et le magnétisme. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Qu'est-ce qui tient le noyau ensemble ? Pourquoi n'éclate-t-il pas ? Et de même, pourquoi tous les atomes n'éclatent-ils pas ? (San Diego, Creation-Science Research Center, 1973, p. 31-33.)

Chesnut continue en décrivant les expériences faites dans les années 1920 et 1930, qui ont montré que la loi de Coulomb s'appliquait aux noyaux atomiques. On a utilisé des appareils puissants pour fissionner le noyau des atomes et y faire entrer des protons. Ces expériences ont également permis aux scientifiques de comprendre les forces incroyables qui unissent les protons au sein du noyau. Les scientifiques ont surnommé ces forces les « forces nucléaires », mais ne peuvent expliquer pourquoi elles existent. Le physicien George Gamow, un des fondateurs de la théorie du Big Bang sur l'origine de l'univers, a écrit :

Le fait que nous vivions dans un monde où pratiquement n'importe quel objet est un explosif nucléaire en puissance, mais n'éclate pas, est attribuable aux difficultés énormes inhérentes au déclenchement d'une réaction nucléaire (cité dans Chesnut, *The Atom Speaks*, p. 38).

Karl K. Darrow, physicien de Bell (AT & T) Laboratories, est d'accord :

Vous saisissez ce que cela implique. Cela implique que tous les noyaux n'ont aucun droit d'être vivants du tout. En effet, ils n'auraient jamais dû être créés, et, une fois créés, ils auraient dû éclater instantanément. Pourtant ils sont tous là. [...] Une quelconque inhibition inflexible en assure implacablement la cohésion. La nature de cette inhibition est également un secret [...] que jusqu'ici la Nature garde pour elle-même (cité dans Chesnut, *The Atom Speaks*, p. 38).

Un jour, Dieu anéantira les forces nucléaires. Pierre décrit ce jour comme celui où « les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec les œuvres qu'elle renferme sera consumée » (2 Pi 3.10). Une fois que cette puissante force nucléaire n'opérera plus, la loi de Coulomb entrera en vigueur, et les noyaux des atomes éclateront. L'univers explosera littéralement. D'ici là, nous pouvons être reconnaissants de ce que Christ « soutient toutes choses par sa parole puissante » (Hé 1.3). Jésus-Christ doit être Dieu, car il a fait l'univers, il existait à part de celui-ci et avant celui-ci, et il le garde.

JÉSUS-CHRIST PAR RAPPORT AU MONDE INVISIBLE

trônes, dignités, dominations, autorités. (1.16c)

Trônes, dignités, dominations et **autorités** désignent les diverses catégories d'anges. Loin d'être un ange, comme les hérétiques de Colosses l'enseignent, Christ a créé les anges. L'auteur de l'épître aux Hébreux fait aussi une nette distinction entre Christ et les anges : « De plus, il dit des anges : Il fait de ses anges des esprits, et de ses serviteurs une flamme de feu. Mais il a dit au Fils : Ton trône, ô Dieu, est éternel ; le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité » (Hé 1.7,8). Jésus a été exalté « au-dessus de toute domination, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité, et de tout nom qui peut être nommé, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir » (Ép 1.21). Cela « afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans

les cieux, sur la terre et sous la terre » (Ph 2.10). L'apôtre Pierre est d'accord : « il [*Christ*] est à la droite de Dieu, depuis qu'il est allé au ciel, et que les anges, les autorités et les puissances lui ont été soumis » (1 Pi 3.22).

Dans l'Écriture, on dit clairement que Jésus n'est pas un ange, mais le Créateur des anges. Il est au-dessus des anges, qui, en fait, l'adorent et sont soumis à son autorité. La relation de Jésus avec le monde invisible, tout comme sa relation avec l'univers visible, prouve qu'il est Dieu.

JÉSUS-CHRIST PAR RAPPORT À L'ÉGLISE

Il est la tête du corps de l'Église ; il est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin d'être en tout le premier. Car Dieu a voulu faire habiter toute plénitude en lui... (1.18,19)

Dans le verset 18, Paul présente quatre grandes vérités au sujet de la relation de Christ avec l'Église.

Christ est la tête de l'Église

L'Écriture utilise de nombreuses métaphores pour décrire l'Église. Elle l'appelle une famille, un royaume, une vigne, un troupeau, un édifice et une fiancée. Mais la plus profonde de ces métaphores, qu'on ne retrouve pas dans l'Ancien Testament, c'est celle d'un Corps. L'Église est un Corps, et Christ est la tête de ce Corps. Ce concept n'est pas utilisé au sens du chef d'une compagnie, mais décrit plutôt l'Église comme un organisme vivant, inséparable du Christ vivant. Il en contrôle chacune des parties, et leur donne vie et direction. Sa vie manifestée dans tous les membres assure l'unité du Corps (voir 1 Co 12.12-20). Il fortifie et coordonne la diversité au sein du Corps, une diversité de dons spirituels et de ministères (1 Co 12.4-13). Il dirige également la mutualité du Corps, pour que ses membres se servent et se soutiennent les uns les autres (1 Co 12.15-27).

Christ n'est pas un ange qui sert l'Église (voir Hé 1.14). Il est la tête de son Église.

Christ est la source de l'Église

Archê (**commencement**) est utilisé ici dans le double sens de source et de primauté. L'Église a son origine en Christ. « En lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde » (Ép 1.4). C'est lui qui donne vie à son Église. C'est sa

mort sacrificielle et sa résurrection pour nous qui nous procurent une vie nouvelle. Comme tête du Corps, Jésus occupe la position principale, ou le rang le plus élevé dans l'Église. En qualité de commencement, il en est l'origine.

Christ est le premier-né d'entre les morts

Premier-né traduit encore *prôtotokos*. De tous ceux qui sont ressuscités des morts, ou qui le seront, Christ est le plus élevé en rang.

Christ est prééminent

À cause de sa mort et de sa résurrection, Jésus occupe la première place en toutes choses. Paul souligne cette idée en la résumant au verset 18. Il cherche à démontrer avec le plus de force possible que Jésus n'est pas simplement une autre émanation de Dieu. Car :

Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. [...] Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père (Ph 2.8-11).

Jésus règne en souverain sur le monde visible, sur le monde invisible et sur l'Église. Paul résume son argument au verset 19 : **Car Dieu a voulu faire habiter toute plénitude en lui.** *Plêrôma* (**plénitude**) est un terme qu'utiliseront plus tard les gnostiques pour désigner les puissances et les attributs divins, qu'ils diront être répartis entre les diverses émanations. C'est probablement dans ce sens que les hérétiques de Colosses utilisent ce terme. Paul s'oppose à ce faux enseignement en déclarant que toute la plénitude de la divinité n'est pas répartie en petites doses parmi un groupe d'esprits, mais habite entièrement et seulement en Christ (voir 2.9). Voici ce que le commentateur J. B. Lightfoot a écrit au sujet de l'emploi que Paul fait de *plêrôma* :

D'une part, par rapport à la divinité, il est l'image visible du Dieu invisible. Il n'est pas simplement la manifestation principale de la nature divine : il exprime toute la manifestation de la divinité. En lui

réside la totalité des pouvoirs et des attributs divins. Pour désigner cette totalité, les maîtres gnostiques utilisaient un terme technique, la *plêrôma* ou la *plénitude*. [...] Par contraste avec leur doctrine, [Paul] affirme et reprend l'assertion selon laquelle la *plêrôma* réside absolument et totalement en Christ en tant que Parole de Dieu. Toute la lumière est concentrée en lui. (*St. Paul's Epistles to the Colossians and to Philemon*, 1879, réimpr., Grand Rapids, Zondervan, 1959, p. 102.)

Paul dit aux Colossiens qu'ils n'ont pas besoin d'anges pour parvenir au salut. Ils ont plutôt tout pleinement en Christ, et en lui seul (2.10). Les chrétiens partagent sa plénitude : « Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce sur grâce » (Jn 1.16). Toute la plénitude de Christ est accessible aux croyants.

Que devrait-on répondre aux vérités glorieuses exprimées dans ce passage au sujet de Christ ? Le puritain John Owen a écrit avec finesse :

La révélation de Christ qu'offre l'Évangile béni est bien plus excellente, plus glorieuse, plus remplie de sagesse et de bonté divines que la totalité de la création, et que la juste compréhension de celle-ci, fut-elle possible, ne peut contenir ou fournir. Sans cette connaissance, l'esprit de l'homme, quel que soit l'orgueil qu'il puisse tirer d'autres inventions et découvertes, est plongé dans les ténèbres et la confusion. Cela mérite donc notre assiduité la plus grande dans la réflexion la plus méthodique et la méditation la plus sérieuse. Car si notre bénédiction à venir sera de vivre là où il est, et de voir sa gloire, quelle meilleure préparation peut-il y avoir qu'une contemplation antérieure constante de cette gloire telle que révélée dans l'Évangile, afin que par la vision que nous en avons nous soyons graduellement transformés dans la même gloire ? (John Owen, *The Glory of Christ*, réimpr., Chicago, Moody, 1949, p. 25-26.)

Deuxième partie
L'autorité divine de Christ

Chapitre 3

L'autorité de Christ sur Satan et les démons

(Marc 1.21-28)

Ils se rendirent à Capernaüm. Et, le jour du sabbat, Jésus entra d'abord dans la synagogue, et il enseigna. Ils étaient frappés de sa doctrine ; car il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. Il se trouva dans leur synagogue un homme qui avait un esprit impur, et qui s'écria : Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. Jésus le menaça, disant : Tais-toi, et sors de cet homme. Et l'esprit impur sortit de cet homme, en l'agitant avec violence, et en poussant un grand cri. Tous furent saisis de stupéfaction, de sorte qu'ils se demandaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? Une nouvelle doctrine ! Il commande avec autorité même aux esprits impurs, et ils lui obéissent ! Et sa renommée se répandit aussitôt dans tous les lieux environnants de la Galilée. (1.21-28)

Voici la question la plus vitale : « Qui est Jésus-Christ ? » La réponse qui lui est apportée a des conséquences éternelles. Rien n'est plus essentiel ni dans cette vie ni dans celle à venir que de connaître la vérité concernant Jésus. Ils sont pourtant peu nombreux à vouloir vraiment comprendre qui il est et pourquoi il est venu. Hélas, beaucoup pensent aveuglément que Jésus était simplement un grand maître, un idéaliste moral, ou un activiste politique incompris dont la vie s'est terminée tragiquement il y a deux mille ans. Mais ce n'est pas ainsi que l'Écriture le présente, et ce n'est pas non plus ainsi que lui-même s'est présenté.

L'évangile de Marc (comme les trois autres) apporte une réponse définitive à cette question dès son premier verset. Marc 1.1 déclare que Jésus est le Christ, le Roi messianique, et le Fils de Dieu. Il est le monarque divinement désigné qui possède toutes les prérogatives de la royauté. De plus, il est Dieu incarné, digne de toute gloire, de tout honneur et de toute louange. Il est le Seigneur des seigneurs et possède toute autorité dans les cieux et sur la terre (voir Mt 28.18). C'est pourquoi la seule réaction juste à sa domination souveraine consiste à se soumettre à lui et à l'adorer comme Roi des rois

éternel et glorieux Fils de Dieu. Toute description de Jésus qui rabaisse ou réduit sa vraie personne et sa position est non seulement une erreur, c'est un blasphème. Aujourd'hui, beaucoup l'avalissent et le dénigrent, mais ils devront le reconnaître un jour pour ce qu'il est réellement. Comme l'apôtre Paul l'a écrit aux Philippiens : Il faut « qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2.10,11).

Marc 1.21-28 est un passage qui illustre de façon spectaculaire à la fois l'autorité souveraine de Jésus-Christ et le refus opiniâtre des pécheurs à la reconnaître et à s'y soumettre. Ce passage fait immédiatement suite à l'introduction de Marc (1.1-20) dans lequel l'auteur présente cinq preuves que Jésus est vraiment le Roi divin : Jésus est d'abord précédé d'un précurseur royal (1.2-8), il est couronné au cours d'une cérémonie divine (1.9-11), il vainc son ennemi juré, le prince des ténèbres (1.12,13), il proclame le message royal du salut (1.14,15) et ordonne à ses sujets de le suivre (1.16-20). Annoncé par Jean, mandaté par le Père, rempli du Saint-Esprit, victorieux du péché et de Satan, et accompagné de ses disciples, le Seigneur Jésus commence son ministère public, muni de toutes les accréditations nécessaires. C'est ainsi que, de façon succincte mais convaincante, l'introduction accélérée, condensée et sélective établit le caractère messianique et la nature divine du Seigneur Jésus. À partir de maintenant, Marc entre dans le vif du sujet de son évangile et va ralentir son allure pour insister plus résolument sur des événements spécifiques du ministère du Roi messianique.

UNE CONFRONTATION DRAMATIQUE AVEC UN DÉMON

L'histoire commence au verset 21 avec la narration inspirée d'un incident au cours duquel Jésus démontre son autorité sur le domaine des démons. Marc a déjà mis en évidence l'autorité de Jésus sur Satan, le péché et les pécheurs dans les versets 12 à 20. Dans cette section (v. 21-28), il continue sur le même thème en insistant sur une confrontation dramatique entre Jésus et un démon, un jour de sabbat. Une nouvelle fois, l'autorité cosmique de Jésus est décrite de façon vivante, ne laissant subsister aucun doute sur la capacité du Roi à dominer les démons et à desserrer l'étreinte satanique qui peut enchaîner des pécheurs captifs jusqu'en enfer.

Des réactions au contraste saisissant

Le passage révèle un contraste saisissant entre la réaction des gens à l'autorité de Jésus et celle des démons. D'un côté, les gens sont frappés de stupeur par le pouvoir et l'autorité de Jésus (v. 22,27). Ils réagissent par l'émerveillement, la curiosité et la surprise parce qu'il enseigne comme jamais personne ne l'a fait avant lui. Les démons, eux, sont terrifiés par Christ. Ils sont horrifiés, terrorisés et paniqués. Ces réactions divergentes sont au cœur de la compréhension du sens profond de ce passage. Démons et êtres humains sont pécheurs. Mais seuls les démons poussent des cris d'effroi. Ils savent que Jésus est leur Juge qui les jettera en enfer. Les êtres humains ne s'en rendent pas compte.

Curieusement, dans la première moitié de l'évangile de Marc, les seuls êtres qui savent pertinemment qui est vraiment Jésus sont les démons. Les chefs juifs le rejeteront (3.6,22) ; les foules sont curieuses mais peu disposées à lui obéir (6.5,6 ; voir Jn 2.24) ; et même ses disciples feront preuve d'une dureté de cœur persistante (8.17). Les démons, eux, n'ont pas le moindre doute sur l'identité de Christ. Comme Marc l'expliquera, « les esprits impurs, quand ils le voyaient, se prosternaient devant lui, et s'écriaient : Tu es le Fils de Dieu » (Mc 3.11). Sachant exactement qui est Jésus et ce qu'il a le pouvoir d'accomplir, ils sont terrorisés, redoutant qu'il les précipite immédiatement dans l'abîme (Lu 8.31 ; voir aussi Ap 9.1). Un esprit impur s'écriera : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Je t'en conjure au nom de Dieu, ne me tourmente pas » (5.7). Ils connaissent le Fils de Dieu depuis qu'il les a créés (Col 1.16). Ils ont encore à l'esprit les détails de leur rébellion céleste, de leur défaite et de leur expulsion du ciel ; et ils connaissent le châtement éternel qui les attend dans l'étang de feu (Mt 25.41). On comprend donc que les démons tremblent d'effroi en présence de Jésus. Maintenant que le Fils est venu sur la terre pour commencer à régner, les anges déchus ont toutes les raisons d'être saisis de frayeur.

Il n'existe aucun salut pour les anges déchus (Hé 2.16). En revanche, les pécheurs qui parviennent à une juste connaissance de l'autorité du Fils de Dieu et sont terrifiés par la perspective effrayante de l'enfer sont invités à fuir la colère et à se précipiter avec une sainte crainte vers Christ pour obtenir le pardon et la grâce du salut. Or, la grande majorité des pécheurs qui entendent la bonne nouvelle du ciel continuent de refuser de craindre l'enfer et de venir

à Christ pour obtenir le don gratuit du salut. Telle est la grande ironie de ce passage. Les démons reconnaissent qui est Jésus, mais n'ont aucune possibilité d'être sauvés. Les foules, elles, bénéficient de l'offre du pardon, mais refusent de reconnaître celui qui seul peut le leur accorder. Autrement dit, les démons sont terrifiés mais ne peuvent être sauvés ; les gens sont ébahis et ne veulent pas être sauvés. En conséquence, les gens ébahis (qui ne veulent pas croire) et les démons terrifiés (qui « croient et tremblent », Ja 2.19) se retrouveront en fin de compte dans le même étang de feu. (Ap 20.10-15).

Il importe de signaler que durant le ministère de Jésus, les démons ne l'attaquent jamais. Ils livrent bataille à l'âme des gens pécheurs, mais jamais à Jésus. Chaque fois qu'il y a confrontation, c'est Jésus qui les attaque. Sa seule présence suffit à les remplir d'effroi. S'ils sont invisibles au regard humain, ils ne le sont pas pour lui. Ils sont capables de ne pas se faire reconnaître des gens – se déguisant parfois en anges de lumière (2 Co 11.4) et élisant domicile au sein de la religion apostate. Toutefois, ils ne peuvent échapper au regard omniscient de Christ. En sa présence, ils se démasquent tellement leur peur est grande.

LA DOMINATION ABSOLUE DE JÉSUS SUR LES DÉMONS ET SATAN

Tout au long de son ministère, la domination de Jésus sur les démons est absolue et incontestable, ce qui confirme son pouvoir absolu sur le diable et sur l'ensemble des forces angéliques déchues dans le royaume des ténèbres (Col 1.13). Il est capable de terrasser Satan – celui qui tire les ficelles du système de ce monde (1 Jn 5.19), qui aveugle les pécheurs (2 Co 4.3,4) et les maintient captifs (Hé 2.14,15) – afin de libérer les pécheurs (Jn 8.36). L'apôtre Jean déclare : « Le Fils de Dieu a paru afin de détruire les œuvres du diable » (1 Jn 3.8). Le nouveau Roi doit démontrer son pouvoir de détrôner Satan et d'arracher les pécheurs de son emprise. Il est certain que les démons savent pourquoi le Fils de Dieu est venu. Ils savent que le Roi du salut est arrivé, et le prince des ténèbres a besoin d'utiliser toutes ses forces spirituelles pour s'opposer au Seigneur. Mais dès le début de son ministère, il apparaît clairement qu'ils ne font pas le poids en face de son autorité souveraine incomparable. C'est déjà le pouvoir divin qui les a chassés du ciel et qui, un jour, les jettera en enfer. Entre ces deux événements, durant son ministère terrestre, lors de chaque confrontation avec des démons, le Seigneur

démontre de façon spectaculaire son invincibilité face au royaume satanique.

La rencontre rapportée dans ce passage (1.21-28) en est une parmi tant d'autres. Alors qu'il prêche dans la synagogue de Capernaüm, Jésus affronte un démon terrorisé et dévoilé. Dans 1.23, Marc explique que le démon **[s'écrie]**. Le verbe traduit par « s'écrier » (*anakrazo*) signifie pousser des cris perçants ou hurler sous l'emprise d'une forte émotion ; il décrit les hurlements d'une personne en proie à une intense agonie. Le cri du démon est brutal, perturbant et saisissant. Marc associe la panique de l'ange noir à trois aspects de l'autorité de Jésus : l'autorité de sa parole, celle de son jugement et celle de son pouvoir.

L'AUTORITÉ DE SA PAROLE

Ils se rendirent à Capernaüm. Et, le jour du sabbat, Jésus entra d'abord dans la synagogue, et il enseigna. Ils étaient frappés de sa doctrine ; car il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. (1.21,22)

Bien que la réaction du démon n'apparaisse qu'au verset 23, ces deux versets décrivent la raison initiale de son cri strident. Son hurlement violent est une réaction immédiate à l'enseignement plein d'autorité de Jésus. Les paroles de Jésus attisent les flammes de l'effroi dans la conscience du démon qui les expriment ensuite sous la forme d'exclamations angoissées et terrorisées.

Marc introduit cet épisode en disant qu'**ils** (Jésus et ses disciples nouvellement appelés) **se [rendent] à Capernaüm**. Le nom **Capernaüm** signifie « village de Nahum ». C'est peut-être une allusion à la ville natale du prophète vétérotestamentaire Nahum. Mais Nahum signifie aussi « compassion », ce qui donne à penser que la ville s'appelait ainsi à cause de la compassion de ses habitants. Située sur le rivage nord-ouest de la mer de Galilée, Capernaüm est une ville prospère qui vit de la pêche. C'est là que Pierre, André, Jacques et Jean exercent leur métier de pêcheurs ; c'est aussi là que Matthieu travaille comme collecteur d'impôts (Mt 9.9). Construite sur une grande voie romaine, la Via Maris, Capernaüm est un centre commercial important. D'après les historiens, elle avait un front de mer qui s'étendait sur près d'un kilomètre construit sur un mur de deux mètres cinquante au-dessus de l'eau. Des jetées descendaient dans la mer sur une distance de trente mètres environ, permettant aux bateaux de pêche un accès facile à la ville. Celle-ci abrite une garnison romaine et fait partie de la tétrarchie d'Hérode

Antipas, à la frontière du territoire de son frère Philippe. Après avoir été rejeté par Nazareth (Mt 4.13 ; Lu 4.16-31), Jésus établit son quartier général à Capernaüm durant son ministère galiléen (voir Mc 2.1).

Marc poursuit son récit en expliquant que **le jour du sabbat, Jésus [entre] d'abord dans la synagogue, et il [enseigne]**. Ce n'est pas exceptionnel, car Jésus avait toujours l'habitude de se rendre à la synagogue chaque sabbat (voir Lu 4.16). Le système juif des synagogues remonte au VI^e siècle avant notre ère, pendant l'exil babylonien. Avant cette déportation, les Juifs n'adoraient Dieu qu'en un seul lieu, le temple de Jérusalem. Mais lorsque le temple de Salomon fut détruit et que les Juifs furent déportés pendant soixante-dix ans, ils commencèrent à se réunir en petits groupes. Même après leur retour dans leur patrie et la reconstruction du temple, ils conservèrent la forme de vie communautaire dans les villes et les villages autour de ce qui était devenu des synagogues officielles (le terme grec traduit par « synagogue » signifie « rassemblement » ou « assemblée »). C'est ainsi que la synagogue est devenue le centre de la vie sociale locale – un lieu de culte, un lieu de rencontre, une école et un tribunal. La tradition voulait qu'on soit autorisé à établir une synagogue là où il y avait au moins dix hommes juifs. Il s'ensuit que les grandes villes du monde antique abritaient souvent plusieurs synagogues.

L'autorité du rabbin de passage

L'une des fonctions primordiales de la synagogue était la lecture publique de l'Écriture et son explication. Cette pratique remontait au moins à l'époque de Néhémie. Un principe connu sous le nom « liberté de la synagogue » permettait à tout homme qualifié de la communauté de faire un commentaire d'un passage de l'Ancien Testament. Ce privilège était souvent accordé aux rabbins de passage, comme c'est le cas de Jésus à cette occasion. L'apôtre Paul saisira lui aussi souvent cette opportunité pour annoncer l'Évangile dans différentes villes de l'Empire romain (voir Ac 9.20 ; 13.5 ; 18.4 ; 19.8). Comme la nouvelle des miracles de Jésus s'est déjà largement répandue (voir Lu 4.14), la population de Capernaüm est impatiente de l'entendre prêcher.

Marc ne détaille pas le contenu du message que Jésus donne à l'assemblée ce samedi à Capernaüm. En revanche, il insiste sur la réaction des gens. **Ils [sont] frappés de sa doctrine ; car il [enseigne] comme ayant autorité, et non pas comme les scribes.** L'auditoire est abasourdi. Jamais les auditeurs

n'ont entendu un rabbin s'exprimer avec autant de vigueur, de précision et de gravité.

Le mot **autorité** (*exousia*) évoque le règne, la domination, le plein droit, le pouvoir, les privilèges et les prérogatives. Jésus enseigne avec une conviction, une objectivité, une autorité et une clarté absolues. Il proclame la vérité avec la confiance inébranlable d'un Roi divin, et le public ne peut qu'être frappé d'admiration (voir Mt 7.28,29). Quel contraste entre les paroles terriblement incisives de Jésus et les discours ésotériques pontifiants des **scribes**, qui aimaient se référer aux conceptions innombrables des autres rabbins. Ils enseignaient souvent de façon mystique, confuse et s'attachaient principalement aux détails. Jésus est très différent. Il ne tire pas sa théologie des songeries d'autres personnes, et il ne propose pas un éventail d'explications possibles. Son enseignement n'a rien d'arbitraire. Il est logique et concret, non évasif et ésotérique. Ses arguments sont rationnels, inéluctables, et se concentrent sur les questions essentielles.

Les **scribes** étaient les principaux enseignants dans la société juive du premier siècle. Ils faisaient remonter leur origine à Esdras qui, d'après Esdras 7.10 et Néhémie 8.4-8, lisent la loi et l'expliquent au peuple. La plupart des gens n'avaient qu'un accès limité à l'Écriture, dont les copies coûtaient trop cher pour les gens ordinaires de la classe ouvrière. En conséquence, ils se rendaient à la synagogue pour écouter les Écritures lues et expliquées par les scribes. Comme ceux-ci se préoccupaient des Écritures, le peuple les révérait et leur collait souvent le titre de « Rabbi », ce qui signifie « Très honoré ». Mais au fil des siècles, entre l'époque d'Esdras et celle de Christ, leur enseignement se centra de moins en moins sur le texte de l'Écriture et de plus en plus sur ce que des « Rabbis » du temps passé avaient dit. Au premier siècle, les scribes se vantent de connaître toutes les interprétations possibles. Au lieu d'expliquer fidèlement le sens simple de l'Écriture, ils se complaisent dans des élucubrations compliquées, des allégories fantasques, des idées obscures, des notions mystiques et dans les leçons des maîtres d'autrefois.

Alors quand Jésus commence à expliquer parfaitement le texte biblique avec clarté, conviction et autorité, ses auditeurs sont surpris. Ils n'ont jamais entendu pareille chose. Leur étonnement est exprimé par le mot **frappés** (*ekplēssō*) qui signifie littéralement « être profondément frappé de respect et d'étonnement ». En langage simple, Jésus les a battus à plate couture. On trouve dans le Nouveau Testament de nombreux termes qui expriment la

surprise ou l'étonnement. Celui-ci est parmi les plus forts et les plus expressifs. Le message de Jésus est tellement captivant et puissant que ses auditeurs sont figés dans leur silence, suspendus à chacune de ses paroles (voir Lu 19.48).

Une violente interruption

Mais ce silence impressionnant est bientôt déchiré par un cri strident sorti des lèvres d'un homme qui est possédé d'un démon. C'est le démon qui, effrayé par la vérité du message de Jésus ne peut se dissimuler plus longtemps. Marc mentionne la présence du démon au verset 23 pour souligner l'immédiateté de la réaction de l'esprit mauvais à la prédication de Jésus. Incapable de se retenir plus longtemps, le démon explose dans un accès aigu de colère en réaction à la vérité que le Fils de Dieu expose.

Il n'est pas étonnant de trouver cet esprit mauvais dans les parages de la synagogue. Les démons ont conçu un faux système de religion hypocrite très efficace en Israël au premier siècle. Conformément à leur nature, les démons trouvent refuge dans la fausse religion, se déguisant en anges de lumière (2 Co 11.14) et perpétuant l'erreur et la séduction (voir 1 Ti 4.1). Comme leur chef Satan, ce sont des menteurs et des meurtriers qui cherchent la destruction éternelle des gens. Dans Jean 8.44,45, Jésus dira carrément aux pharisiens : « Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge. Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas. »

Ces paroles résument le fond du conflit. Satan et ses acolytes propagent des mensonges dans le but de perpétuer la mort spirituelle. Jésus, lui, est le chemin, la vérité et la vie (Jn 14.6). Lorsque Jésus prêche la vérité en ce jour de sabbat, le démon qui l'entend enseigner est involontairement découvert. Frappé par l'autorité des paroles de Jésus, l'ange déchu réagit en poussant un cri strident.

L'AUTORITÉ DE SON JUGEMENT

Il se trouva dans leur synagogue un homme qui avait un esprit impur, et qui s'écria : Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. (1.23,24)

L'expression « **il se trouva** » (*euthus*) souligne l'immédiateté de la réaction du démon. Il emboîte le pas à la prédication de Jésus. Son cri strident prouve à l'évidence que les anges déchus tremblent devant la puissance des paroles de Jésus. Mais le contenu de son cri, rapporté aux versets 23 et 24, témoigne que le démon est également terrifié par l'autorité du jugement de Christ.

La possession démoniaque – toujours présente mais généralement cachée – est on ne peut plus clairement mise en lumière lors du ministère de Jésus-Christ. Les anges rebelles sont incapables de rester cachés en sa présence. Dans l'Ancien Testament, hormis le texte de Genèse 6.1,2, aucun cas de possession démoniaque ne nous est rapporté. Le livre des Actes n'en compte que deux (Ac 16.16-18 ; 19.13-16). Mais les évangiles en regorgent (Mt 4.24 ; 8.28 ; 9.33 ; 10.8 ; 12.22-27 ; Mc 1.23-27 ; 5.4-13 ; 9.25 ; Lu 4.41 ; 8.2,28 ; 9.39 ; 13.11). Devant la gloire du Fils de Dieu lui-même, les démons déclinent leur identité, parfois de façon violente et remarquable.

En cette occasion, l'homme possédé par le démon réagit en poussant des cris à tue-tête – le démon lui empruntant ses cordes vocales pour exprimer l'effroi le plus absolu. Dans une explosion où se mêlent angoisse et colère, le démon demande : « **Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu.** » L'emploi du pronom personnel pluriel (**nous**) suggère que ce démon particulier se fait le porte-parole de tous les anges déchus de partout. Comme tous ceux qui ont participé au coup manqué de Satan (voir És 14.12-17 ; Éz 28.12-19, les démons étaient autrefois au service de Dieu. Ils connaissaient intimement chaque membre de la Trinité et reconnaissent immédiatement Jésus comme Dieu le Fils chaque fois qu'ils se trouvent en sa présence. Ils savent qu'il est **le Saint de Dieu**, le Roi messianique venu pour sauver le monde de l'emprise tyrannique de Satan (Lu 4.41).

En s'adressant à Christ, cet esprit démoniaque se sert de deux noms différents, l'un qui exprime son antagonisme, l'autre sa frayeur. Le premier, **Jésus de Nazareth**, est chargé de mépris et de dédain. Nazareth était une ville sans importance, pour laquelle les Israélites n'avaient pas beaucoup d'estime (voir Jn 1.46). Les chefs juifs utiliseront même ce nom de façon péjorative, car ils railleront l'idée que le Messie puisse avoir des origines galiléennes aussi modestes (voir Jn 7.41,52). En faisant référence à la ville où Jésus a grandi, le démon ajoute son mépris à celui des foules incroyantes.

Mais en même temps, le démon sait très bien qui est Jésus. C'est pourquoi son mépris est mêlé à une peur bleue. En tant qu'ange déchu damné, sa réaction associe l'animosité à la crainte. Il désigne Jésus de **Saint de Dieu** parce qu'il est pleinement conscient de l'autorité divine de Jésus. Cet esprit impur, un être caractérisé par une dépravation totale et une méchanceté incurable, rampe devant la vertu et la sainteté parfaites.

Les démons savent que « le Fils de Dieu a paru afin de détruire les œuvres du diable » (1 Jn 3.8). Parfaitement conscients qu'ils ne peuvent être rachetés et qu'un jour ils seront jetés dans l'étang de feu (Mt 25.41), ils craignent que l'heure de leur destruction finale soit arrivée. Plus tard dans le ministère de Jésus, d'autres démons poseront pratiquement la même question : « Qu'y a-t-il entre toi et nous, Fils de Dieu ? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? » Les démons savent exactement qui est Jésus. Ils savent qu'il a la pleine autorité et le pouvoir de les jeter dans les tourments éternels au jour du jugement fixé par Dieu. C'est pourquoi ils réagissent toujours avec la même panique et le même désarroi (voir Ja 2.19).

La réalité menaçante du jugement futur explique la réaction du démon en ce jour de sabbat à Capernaüm. Comme tout agent secret de Satan, il aurait préféré rester discrètement caché dans les ombres d'une religion hypocrite. Ce ne fut pas possible. Terrassé par l'effroi et la panique, il ne peut que se démasquer par une explosion spectaculaire.

L'AUTORITÉ DE SON POUVOIR

Jésus le menaça, disant : Tais-toi, et sors de cet homme. Et l'esprit impur sortit de cet homme, en l'agitant avec violence, et en poussant un grand cri. Tous furent saisis de stupéfaction, de sorte qu'ils se demandaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? Une nouvelle doctrine ! Il commande avec autorité même aux esprits impurs, et ils lui obéissent ! Et sa renommée se répandit aussitôt dans tous les lieux environnants de la Galilée. (1.25-28)

Même si le jour eschatologique du jugement éternel de Satan et de ses anges n'est pas encore arrivé (voir Ap 20.10), ce démon a un avant-goût de l'autorité absolue de Christ sur lui. Il est chassé de l'homme par la même puissance que celle qui le jettera un jour dans l'étang de feu.

Pas du tout impressionné par les simagrées du démon, **Jésus le [menace]**. En

tant que Roi divin, il a l'autorité inhérente pour commander cet ange déchu. Point n'est besoin de dialogue, de négociation ou de lutte. Parmi les Juifs contemporains du Nouveau Testament, les exorcismes s'accompagnaient souvent de formules et de rites, mais étaient rarement suivis d'effets. Le taux de réussite de Jésus est total. Jamais Jésus ne connaît le moindre échec dans l'expulsion des démons qu'il rencontre, et jamais il ne se sert de formules spéciales ou de rites particuliers pour le faire. Il lui suffit de donner un ordre, et les démons obéissent.

Le Seigneur délèguera ce pouvoir aux apôtres et ils agiront comme lui (Lu 9.1). En dehors de Jésus et des apôtres, le Nouveau Testament ne présente jamais l'exorcisme comme une pratique dans laquelle les croyants doivent s'engager. D'ailleurs lorsque des gens qui ne sont pas des apôtres s'aventureront à chasser des démons, les résultats seront désastreux. Les sept fils de Scéva apprendront cette leçon à leurs dépens. Lorsqu'ils tenteront de chasser le démon d'un homme en invoquant la puissance de « Jésus que Paul prêche... l'esprit malin leur [*répondra*] : Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? Et l'homme dans lequel était l'esprit malin [*s'élancera*] sur eux, se [*rendra*] maître de deux d'entre eux [des uns et des autres, voir BC], et les [*maltraitera*] de telle sorte qu'ils [*s'enfuient*] de cette maison nus et blessés » (Ac 19.13-16). Au lieu de se lancer dans l'exorcisme, les croyants de notre temps sont exhortés à faire de l'évangélisation. Chaque fois que nous apportons l'Évangile à des non croyants et qu'ils placent leur foi dans le Seigneur Jésus-Christ, le Saint-Esprit les purifie, établit sa demeure en eux, et les démons sont évincés.

Deux ordres puissants

La réplique de Jésus prend la forme de deux impératifs brefs : **Tais-toi, et sors de cet homme.** Le démon n'a pas d'autre choix que d'obéir immédiatement. Le premier ordre réduit le démon au silence ; le second l'expulse. Tout au long de son ministère, Jésus interdit aux démons de témoigner de lui (voir Mc 1.34). Ce qu'ils disent de Jésus est tout à fait juste, mais le Seigneur n'a nul besoin de la publicité faite par les agents de Satan. En fait, les chefs religieux l'accuseront de chasser « les démons par Bézébul, prince des démons » (Mt 12.24). En permettant aux démons de parler de lui, Jésus n'aurait fait qu'ajouter de l'eau au moulin aux spéculations des pharisiens. C'est pourquoi, chaque fois que les démons

révèlent son identité, Jésus leur ordonne de se taire (voir Ac 16.16-19).

Le second ordre, « **sors de cet homme** », entraîne la sortie violente du démon. L'esprit impur aurait préféré rester pour maintenir captive l'âme de cet homme et l'envoyer en enfer. Mais il est contraint de sortir à contrecœur et non paisiblement. Comme Marc le relate, **et l'esprit impur [sort] de cet homme, en l'agitant avec violence, et en poussant un grand cri**. Avec cette dernière réaction protestataire dramatique, provoquant les convulsions de l'homme, le démon s'en va non sans pousser un dernier cri.

Cette scène rappelle une autre confrontation entre Jésus et un démon, plus tard dans son ministère, le lendemain de la transfiguration. Marc rapportera l'incident dans 9.25-27 :

Jésus, voyant accourir la foule, menaça l'esprit impur, et lui dit : Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de cet enfant, et n'y rentre plus. Et il sortit, en poussant des cris, et en l'agitant avec une grande violence. L'enfant devint comme mort, de sorte que plusieurs disaient qu'il était mort. Mais Jésus, l'ayant pris par la main, le fit lever. Et il se tint debout.

Semblable au démon décrit dans Marc 1.23, celui-ci exprimera avec violence sa rébellion et son refus d'obéir à l'ordre de Christ en jetant une dernière fois sa victime par terre. Ce n'est toutefois que le sursaut du désespoir. Comme tous les autres anges déçus, celui-ci ne sera pas de taille à s'opposer à la puissance souveraine du Roi divin ; une fois le démon expulsé, l'enfant qu'il a tourmenté sera guéri. Bien que le démoniaque dans la synagogue à Capernaüm soit lui aussi victime de convulsions, le démon ne peut lui faire le moindre mal. Luc l'explique dans le récit parallèle : « Jésus le [*menace*], disant : Tais-toi, et sors de cet homme. Et le démon le [*jette*] au milieu de l'assemblée, et [*sort*] de lui, sans lui faire aucun mal » (Lu 4.35).

Ni Marc ni Luc ne donnent la moindre indication biographique à propos de l'homme guéri. Cette absence de détails est voulue car l'attention ne se porte pas sur l'homme, mais sur celui qui l'a libéré de sa possession démoniaque. De façon tout à fait appropriée, l'attention se focalise sur le Fils de Dieu qui, une nouvelle fois, vient de démontrer publiquement son pouvoir divin. De sa propre autorité, il ordonne au démon de sortir. Seul le Roi divin a la puissance nécessaire pour briser les chaînes sataniques. Le Fils de Dieu

détient le pouvoir de détruire le diable, de démanteler ses forces et de délivrer les âmes captives.

La réaction de la foule

Le pouvoir de Jésus ne fait aucun doute, au point que tous ceux qui sont assis dans la synagogue, déjà frappés de stupeur par son enseignement, sont **saisis de stupéfaction** par son pouvoir à délivrer cet homme possédé d'un démon. Ils ne savent pas dans quelle catégorie ranger ce dont ils viennent d'être les témoins, au point **qu'ils se demandent les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? Une nouvelle doctrine ! Il commande avec autorité même aux esprits impurs, et ils lui obéissent.** L'auditoire est tout excité par ce qui vient de se passer. Les gens ont déjà été fortement saisis par l'autorité de l'enseignement de Jésus, et autant par son autorité sur les esprits impurs. Leur discussion n'a rien d'un débat formel ; c'est plutôt le bavardage enthousiaste après la scène qu'ils viennent d'entendre et de voir. Toutefois, au fil des minutes, les paroles désordonnées se canalisent. Et si personne ne peut nier l'autorité de Jésus sur les démons, les chefs religieux commenceront à se demander quelle est la source de cette autorité (voir Mt 12.24).

Entre-temps, les gens entendent de plus en plus parler de Jésus. Comme Marc l'explique, **sa renommée se [répand] aussitôt dans tous les lieux environnants de la Galilée.** Ce n'est que le début. Selon Marc 1.39, Jésus « [s'en va] prêcher dans les synagogues, par toute la Galilée et il [chasse] les démons. » Le Roi divin inaugure son ministère public en faisant preuve sur les esprits mauvais d'une puissance sans précédent en Israël et dans le monde (voir Mt 9.33). Il enseigne comme nul autre, et possède et utilise une force que personne n'a jamais vue. Derrière cette force, il y a l'autorité de Jésus. Les démons le reconnaissent et ils sont terrifiés ; les foules lui rendent témoignage et sont ébahies. Les démons croient en lui mais ne sont pas sauvés pour autant ; les foules refusent de croire en lui et ne seront donc pas sauvées.

Le salut exige un mélange de ces deux réactions. Les pécheurs doivent être à la fois *terrifiés* et *ébahis* : terrifiés par un tel Juge et ébahis par un tel Sauveur. Il ne suffit pas d'être ébahi par Jésus-Christ. Il ne se contente pas de faire l'objet de la curiosité, de l'émerveillement ou de l'étonnement. Il veut que les pécheurs le craignent comme Juge et se précipitent vers lui comme Sauveur.

Les habitants de Capernaüm qui entendent Jésus prêcher et sont témoins de son autorité en ce jour de sabbat sont sans excuses. Pourtant la population de cette ville finira par rejeter Jésus comme Seigneur et Sauveur (Mt 11.23 ; Lu 10.15). Ils voient en lui peut-être un excellent maître, un idéaliste moral, ou un agitateur politique incompris. Aucune de ces déductions n'est pourtant valable. Ils sont peut-être admiratifs sur le moment même, mais à moins de le recevoir par la foi salvatrice – en l'adorant comme le Fils de Dieu, en se fiant à lui comme le Sauveur du monde et en se soumettant à lui comme le Seigneur de tous – leur admiration sera vaine. Elle ne vaudra pas plus que le tremblement terrorisé des démons. Il en est ainsi de tous ceux qui rejettent la personne et l'œuvre authentiques de Jésus-Christ.

Chapitre 4

L'autorité de Christ sur le péché et la maladie

(Marc 2.1-12)

Quelques jours après, Jésus revint à Capernaüm. On apprit qu'il était à la maison, et il s'assembla un si grand nombre de personnes que l'espace devant la porte ne pouvait plus les contenir. Il leur annonçait la parole. Des gens vinrent à lui, amenant un paralytique porté par quatre hommes. Comme ils ne pouvaient l'aborder, à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il était, et ils descendirent par cette ouverture le lit sur lequel le paralytique était couché. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon enfant, tes péchés sont pardonnés. Il y avait là quelques scribes, qui étaient assis, et qui se disaient au-dedans d'eux : Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ? Jésus, ayant aussitôt connu par son esprit ce qu'ils pensaient au-dedans d'eux, leur dit : Pourquoi avez-vous de telles pensées dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé, de dire au paralytique : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi, prends ton lit, et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés : Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. Et, à l'instant, il se leva, prit son lit, et sortit en présence de tout le monde, de sorte qu'ils étaient tous dans l'étonnement et glorifiaient Dieu, disant : Nous n'avons jamais rien vu de pareil. (2.1-12)

Le bienfait le plus caractéristique que le christianisme offre au monde n'est pas l'amour qui se sacrifie pour autrui, une morale sublime ou le sentiment d'avoir un but et une satisfaction dans la vie. Toutes ces vertus ne sont que les conséquences indirectes du christianisme biblique, mais elles sont loin de son plus grand cadeau à l'humanité. L'Évangile offre un bien supérieur qui transcende tous les autres et qu'aucune autre religion ne peut donner. Il répond parfaitement au plus grand besoin de l'humanité. Seul le christianisme apporte une solution au problème fondamental et de grande portée de l'humanité, à savoir la réalité que les pécheurs sont coupables devant un Dieu saint qui l'a condamnée à juste titre à l'enfer éternel à cause de sa rébellion et

de son impiété.

En fin de compte, Dieu ne précipite pas les gens en enfer à cause du péché, mais à cause du péché non pardonné. L'enfer est peuplé de gens dont les péchés n'auront jamais été pardonnés. La différence entre ceux qui attendent la vie éternelle au ciel et ceux qui connaîtront le châtement éternel en enfer n'est pas une question de bonté intrinsèque ou de qualité de vie, comme l'enseignent les autres religions, mais il s'agit de remplir une seule condition : le pardon. Puisque « tous ont péché » (Ro 3.23), les deux destinations sont habitées par des gens qui étaient des pécheurs dans cette vie présente. Mais seuls ceux qui sont au ciel auront obtenu le pardon divin et la justice imputée qui l'accompagne, deux bienfaits accordés par grâce au moyen de la foi en Jésus-Christ (voir Ro 5.9,19).

LA SOLUTION AU PLUS GRAND PROBLÈME DE L'HUMANITÉ

L'offre du pardon divin

En termes simples, le pardon des péchés est le plus grand besoin de l'être humain. En conséquence, le plus grand bienfait de l'Évangile est son offre de pardon divin à ceux qui croient. Aucune autre religion ne propose le moyen d'obtenir un plein pardon ; elles sont donc toutes en train de rassembler des âmes pour l'enfer.

Le jugement divin et le pardon divin sont tous deux conformes à la nature de Dieu. Si sa justice exige la sanction de tout péché (voir Ex 23.7 ; De 7.10 ; Job 10.14 ; Na 1.3), sa compassion retarde patiemment sa colère et prend les dispositions pour que les pécheurs soient pardonnés (voir No 14.18 ; De 4.31 ; Ps 86.15 ; 103.8-12 ; 108.5 ; 145.8 ; És 43.25 ; Joë 2.13). La justice et la miséricorde de Dieu sont constamment juxtaposées dans l'Écriture, et elles ne constituent d'aucune manière des vérités inconciliables (voir Ro 9.14-24). Dans Exode 34.6,7, Dieu se présente lui-même en ces termes :

L'Éternel, l'Éternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération !

Néhémie reprend le même refrain : « Mais toi, tu es un Dieu prêt à pardonner, compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté... Tu as été juste dans tout ce qui nous est arrivé, car tu t'es montré fidèle, et nous avons fait le mal » (Né 9.17,33). Dans Romains 2.4,5, Paul met en exergue la miséricorde et la justice de Dieu quand il avertit les incroyants de ce qui les attend s'ils ne se repentent pas : « Ou méprises-tu les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité, ne reconnaissant pas que la bonté de Dieu te pousse à la repentance ? Mais, par ton endurcissement et par ton cœur impénitent, tu t'amasses un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu. » D'un côté, rien n'offense davantage la sainteté de Dieu que le péché. Les pécheurs non pardonnés subiront la colère divine. D'un autre côté, dans sa compassion, Dieu se glorifie en accordant à tous le pardon et l'absolution du péché par l'Évangile.

La justice satisfaite de Dieu

Dieu peut à la fois satisfaire sa justice et pardonner aux pécheurs parce que sa justice a été satisfaite par son Fils, qui est mort sur la croix à la place ou en substitut des pécheurs (2 Co 5.20,21 ; Col 2.13,14). Tel est le cœur du message chrétien : le Fils de Dieu s'est fait homme et est mort pour des pécheurs afin de satisfaire la justice de Dieu et réconcilier des hommes pécheurs avec Dieu (voir Hé 2.14-18). Le sacrifice de Christ est l'unique moyen par lequel Dieu offre le pardon au monde (Jn 3.16 ; 14.6). Paul l'exprime ainsi dans Actes 13.38 : « Sachez donc, hommes frères, que c'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui... ». Éphésiens 1.7,8 fait écho à cette même vérité : « En lui nous avons la rédemption par son sang, le pardon des péchés, selon la richesse de sa grâce, que Dieu a répandue abondamment sur nous. » La bonne nouvelle du salut est que Dieu est avide de pardonner à tous ceux qui placent vraiment leur foi dans la personne et dans l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ.

Le deuxième chapitre de Marc débute par une histoire de pardon. Au premier chapitre, Marc a insisté de plusieurs manières sur l'autorité divine de Jésus. Sa proclamation de l'Évangile était revêtue d'autorité, comme lorsqu'il appela ses disciples à tout quitter et à le suivre (1.14-20). Il enseignait avec autorité, de sorte qu'il étonnait ceux qui l'entendaient (1.27). Ses guérisons s'opéraient avec autorité, lorsqu'il exerçait son pouvoir surnaturel sur les démons et les maladies (1.25,31,34,42). Dans notre passage (2.1-12), Marc

met en lumière l'aspect le plus indispensable des privilèges divins de Jésus, l'autorité d'accorder le pardon des péchés. Cette insistance est au centre de ce miracle inoubliable.

Le récit se concentre sur quatre groupes différents de personnages : les spectateurs curieux, le pécheur paralysé, le Sauveur compatissant et les scribes sans cœur. Après s'être intéressé à chacun de ces groupes, Marc conclut son récit en revenant à la foule des spectateurs et souligne leur surprise à la suite de tout ce qu'ils venaient de voir.

LES SPECTATEURS CURIEUX

Quelques jours après, Jésus revint à Capernaüm. On apprit qu'il était à la maison, et il s'assembla un si grand nombre de personnes que l'espace devant la porte ne pouvait plus les contenir. Il leur annonçait la parole.
(2.1,2)

Après avoir quitté Capernaüm, Jésus va prêcher l'Évangile dans les villes et les villages environnants (1.38). Mais après avoir guéri l'homme couvert de lèpre, sa renommée est devenue telle qu'il « ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville. Il se tenait dehors, dans les lieux déserts, et l'on venait à lui de toutes parts » (1.45). L'indication de Marc « **quelques jours après** » est une expression assez vague pour désigner une période indéfinie de temps (voir Lu 5.17). Quelle qu'ait pu être la longueur de temps écoulé (des semaines, voire des mois), quand **Jésus [revient] à Capernaüm**, il le fait sans doute discrètement. La nécessité d'une arrivée sans tambour ni trompette dans Capernaüm s'impose d'après Marc 1.45. Il ne faut cependant pas longtemps avant qu'on apprenne **qu'il était à la maison**. Bien que son arrivée soit entourée du plus grand secret, sa présence est rapidement détectée, et des foules avides commencent à affluer. La référence à **la maison** de Jésus s'accorde avec sa décision de faire de Capernaüm la base de ses opérations lors de son ministère galiléen. Quand il séjournait à Capernaüm, il logeait vraisemblablement dans la maison de Pierre et d'André (voir 1.29).

La dernière fois qu'il s'était trouvé dans la maison de Pierre, les habitants de la ville étaient venus en nombre devant la maison, et Jésus avait guéri tous les malades qu'on lui avait amenés (1.33,34). Comme d'habitude, la nouvelle de sa présence se répand rapidement si bien qu'une foule nombreuse commence à se rassembler devant la maison. La description de Marc, **il s'assembla un si**

grand nombre n'est qu'un pâle reflet de la réalité, car Marc poursuit en disant que **l'espace devant la porte ne pouvait plus les contenir**.

Les spectateurs curieux et les personnes avides de miracles

Comme d'habitude, la foule se compose essentiellement de spectateurs curieux et de personnes avides de miracles (Mt 16.4), plus intéressées à satisfaire leurs propres désirs (Jn 6.26) qu'à se lamenter sur leur péché et à s'en repentir, pour obtenir le salut de Christ. Il y a évidemment des chercheurs sincères et de vrais croyants, mais ils ne représentent qu'une faible minorité. Dans l'ensemble, les foules restent spirituellement indifférentes à Jésus, poussées par leur curiosité et la fascination de ses œuvres surnaturelles, mais finalement refusant de s'approprier ses paroles salvatrices (Mc 8.34-38 ; Jn 6.66). Malgré une telle apathie et ambivalence spirituelle, le Seigneur continue de prêcher aux foules, sachant que le Père attirera les élus de leur sein (Jn 6.37,44). En cette circonstance, dans sa maison de Capernaüm, **il leur** annonce **la parole** selon son habitude.

Les pharisiens et les scribes

La foule comprend un certain nombre de pharisiens (Lu 5.17) qui sont les plus ardents défenseurs et avocats des traditions et des rites légalistes imprégnant le judaïsme du premier siècle. Le nom « pharisien », qui signifie « séparé », définit la philosophie qui sous-tend le mouvement. Ceux qui adhéraient à cette secte, qui comptait six mille membres, évitaient soigneusement tout contact avec les non-Juifs, les collecteurs d'impôts (ou péagers) et avec tous ceux qu'ils considéraient comme des « pécheurs » (voir Lu 7.39). Même leur attitude vis-à-vis des Juifs ordinaires était empreinte de mépris et de condescendance (voir Jn 7.49). Ils se jugeaient comme les plus saints de tous les Israélites, mais leur « sainteté » était tout extérieure et superficielle (voir Mt 23.28). Elle se définissait comme une adhésion à leurs règles et leurs préceptes – des stipulations qu'ils avaient ajoutées au fil des ans à la loi de Moïse (voir Mt 15.2-9).

On ne connaît pas l'origine précise des pharisiens. Il est toutefois probable que cette secte est apparue un peu avant le milieu du II^e siècle av. J.-C. Du temps de Jésus, elle constituait le groupe religieux dominant en Israël. Consacrés à maintenir le peuple fidèle à la loi de l'Ancien Testament, et surtout à l'ensemble complexe des traditions extrabibliques qu'ils avaient

construit autour de la loi, ils étaient tenus en haute estime pour leur spiritualité apparente et leur fidélité aux Écritures.

Dans cette secte, on trouvait les scribes (2.6,16), désignés aussi sous le nom de « docteurs de la loi » (voir Lu 10.25). Ils étaient les théologiens professionnels et les spécialistes de l'Ancien Testament. Ils faisaient remonter leur origine à l'époque d'Esdras et de Néhémie, au moment où les Israélites revinrent dans le pays promis après la captivité babylonienne. Selon une ancienne tradition juive, Dieu avait donné la loi aux anges, qui l'avaient transmise à Moïse et Josué qui, à leur tour, l'avaient confiée aux anciens qui l'avaient donnée ensuite aux prophètes, et ceux-ci l'avaient finalement remise aux scribes, chargés de diriger et d'enseigner dans les synagogues. Les scribes avaient la lourde tâche de recopier et de préserver les Écritures hébraïques, et de les interpréter pour instruire le peuple. Comme il n'y eut plus de prophètes vétérotestamentaires après Malachie, c'était aux scribes qu'incombait le rôle fondamental de l'enseignement en Israël. On retrouvait des scribes au sein de différentes sectes juives (comme les sadducéens et les Esséniens), mais du temps de Jésus ils étaient surtout associés aux pharisiens.

Même si des pharisiens en nombre restreint croiront en Jésus (voir Jn 19.39 ; Ac 15.5), dans leur grande majorité, ils étaient ouvertement opposés à Jésus. Les scribes et les pharisiens mêlés à la foule ce jour-là ne sont pas là pour soutenir le ministère de Jésus ni pour apprendre de lui. Ils sont plutôt présents parce qu'ils voient en Jésus une menace croissante. La plupart d'entre eux ne sont d'ailleurs pas de Capernaüm, mais viennent des autres villes de la Galilée et même de Jérusalem (Lu 5.7). Ils se sont mêlés à la foule de curieux pour entendre ce que Jésus va dire, et le prendre ainsi au piège de ses propres paroles afin de le discréditer et finalement de le supprimer.

LE PÉCHEUR PARALYSÉ

Des gens vinrent à lui, amenant un paralytique porté par quatre hommes. Comme ils ne pouvaient l'aborder, à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il était, et ils descendirent par cette ouverture le lit sur lequel le paralytique était couché. (2.3,4)

Le récit glisse de la foule des spectateurs curieux pour se focaliser sur un **paralytique porté par quatre hommes**. Son état l'avait rendu totalement dépendant d'autrui. Contrairement aux lépreux (voir 1.40-45), ceux qui

souffraient de paralysie n'étaient pas tenus à l'écart de la société israélite, car leur mal n'était pas contagieux. Cependant, la maladie et l'infirmité étant considérées d'une façon générale comme la conséquence immédiate du péché (voir Jn 9.2), cet homme a probablement été maintes fois stigmatisé dans son entourage.

D'après Matthieu 4.24, Jésus a guéri plusieurs paralytiques. Mais les trois évangiles synoptiques portent une attention particulière à cet homme (voir Mt 9.1-8 ; Lu 5.17-26). Son histoire est remarquable, non seulement à cause de sa détermination inflexible et de celle de ses amis d'atteindre Jésus, mais plus encore par ce que Jésus a fait pour lui en plus de la guérison de son corps.

À leur arrivée, les cinq hommes se heurtent à une foule si nombreuse et si dense devant et autour de la maison, **qu'ils ne peuvent aborder Jésus, à cause de la foule**. D'après Luc 5.18, les quatre amis tentent vainement d'entrer par la porte. Refusant de renoncer, ils conçoivent un plan audacieux et dangereux pour atteindre Jésus. Luc l'explique : « Comme ils ne savaient par où l'introduire, à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, et ils le descendirent par une ouverture, avec son lit, au milieu de l'assemblée, devant Jésus » (5.19). Une fois sur place, **ils [découvrent] le toit de la maison où il était, et ils [descendent] par cette ouverture le lit sur lequel le paralytique était couché**.

Les maisons juives n'avaient généralement qu'un étage, avec un toit plat qui servait de patio, accessible par un escalier extérieur. Le toit typique était fait avec de grandes poutres en bois, entre lesquelles on intercalait des traverses en bois plus petites, le tout étant ensuite recouvert d'une matière faite d'un mélange de paille, de tiges de blé, de branchages et de boue. On posait ensuite des tuiles par-dessus. Les quatre hommes contournent la foule avec le malade et montent les escaliers jusqu'au toit. Après avoir observé où Jésus se tient dans la pièce du dessous, ils enlèvent le toit – tuiles, boue et chaume – pour pratiquer une ouverture assez grande et y faire passer **le lit**.

La stratégie est payante, même si elle est très perturbatrice. Jésus, entouré de gens, est sans aucun doute en train d'enseigner dans la grande pièce centrale de la maison, lorsque des débris commencent à tomber du plafond sur la tête des gens présents. On imagine facilement la surprise et le désarroi devant cette ouverture qui s'agrandit sans cesse jusqu'à ce qu'elle permette le passage du lit. Avec d'infinies précautions, les quatre amis descendent **le lit**

sur lequel le paralytique [est] couché. D'après Luc 5.19, les quatre hommes ont bien visé, car leur ami arrive directement devant Jésus.

LA COMPASSION DU SAUVEUR

Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon enfant, tes péchés sont pardonnés. (2.5)

Au moment où le malade sur son lit arrive devant Jésus et les spectateurs médusés, tout le monde comprend la raison d'être de l'orifice pratiqué dans le plafond : l'homme a été amené à Jésus pour être guéri. Toutes les personnes présentes dans la pièce comprennent le besoin physique de l'homme, mais seul Jésus détecte un besoin beaucoup plus profond et plus important, celui du pardon. De toute évidence, l'homme souhaitait être guéri de son infirmité. Mais Jésus sait qu'il aspirait à davantage. C'est pourquoi il règle d'abord le problème de fond. Ses paroles au paralytique ont dû en étonner plus d'un. **Voyant la foi** de l'homme désespéré et de ses amis, **Jésus dit au paralytique : Mon enfant, tes péchés sont pardonnés.** L'entrée spectaculaire du malade par le toit avait déjà dû surprendre plus d'un, mais la déclaration de Jésus est encore plus stupéfiante.

L'humanité pécheresse n'a pas de besoin plus grand que le pardon. C'est le seul moyen d'être réconcilié avec Dieu ; il apporte la bénédiction dans cette vie et la vie éternelle dans celle à venir. La raison de la venue de Jésus était de sauver « son peuple de ses péchés » (Mt 1.21) et de réconcilier par lui les pécheurs avec Dieu (2 Co 5.18,19). Comme Pierre le déclarera à Corneille, en parlant de Jésus, « Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés » (Ac 10.43 ; voir aussi 5.31 ; 26.18 ; Ép 1.7 ; 4.32 ; Col 1.14 ; 2.13,14 ; 3.13 ; 1 Jn 1.9 ; 2.12 ; Ap 1.5). Le pardon divin, sans les œuvres, est caractéristique de l'évangile chrétien. Il distingue le vrai message de salut de tout faux système de propre justice et de religion basée sur le mérite.

L'expression **voyant leur foi** semble indiquer une foi qui dépasse celle de simplement croire dans le pouvoir de Jésus de guérir (voir Jn 2.23,24). Le pardon que le Seigneur a accordé suggère une foi authentique et accompagnée de repentance. Cet homme (et ses amis) a dû croire que Jésus était celui qui offrait le salut à ceux qui se repentent (1.15). Discernant cette foi chez le paralytique, le Seigneur lui dit : **Mon enfant, tes péchés sont**

pardonnés. L'infirmes a dû se voir comme un pécheur coupable, spirituellement infirme et en grand besoin de pardon, comme le collecteur d'impôts dans Luc 18.13,14 qui, dans sa repentance, criera : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur ! » Et comme ce collecteur d'impôts, l'homme qui avait été paralytique rentra chez lui justifié. Par la foi en Christ, il avait obtenu le pardon. Il en est de même pour tout pécheur qui croit. Le salut se reçoit par grâce au moyen de la foi (Jn 14.6 ; Ac 4.12 ; 17.30,31 ; Ro 3.26 ; 1 Ti 2.5).

Constatant la foi authentique de l'homme et son désir d'être sauvé, Jésus use de sa compassion et de son autorité pour lui pardonner son péché. Le mot grec traduit par **sont pardonnés** contient l'idée de chasser, d'envoyer au loin (Ps 103.12 ; Jé 31.34 ; Mi 7.19). Le plein pardon est accordé par la grâce divine, sans l'intervention d'aucun mérite ni d'actes de justice de la part de l'homme paralysé. Jésus efface sa faute ; instantanément, le paralytique pécheur est délivré d'un avenir dans l'enfer éternel et reçoit la promesse du ciel éternel.

LES SCRIBES SANS CŒUR

Il y avait là quelques scribes, qui étaient assis, et qui se disaient au-dedans d'eux : Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ? Jésus, ayant aussitôt connu par son esprit ce qu'ils pensaient au-dedans d'eux, leur dit : Pourquoi avez-vous de telles pensées dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé, de dire au paralytique : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi, prends ton lit, et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés : Je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. (2.6-11)

En déclarant ce paralytique pardonné, Jésus donne aux chefs religieux hostiles toutes les munitions qu'ils cherchent pour l'attaquer. En entendant ce que Jésus a dit, **quelques scribes, qui étaient assis se [disent] au-dedans d'eux : Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ?** Leur postulat que seul Dieu peut accorder le plein pardon des péchés est tout à fait correct. La justification des pécheurs est une prérogative qui n'appartient qu'à Dieu seul. En tant que Juge suprême, lui seul peut accorder le pardon à des méchants. Et

comme tout péché est en définitive un acte de rébellion contre lui et contre sa loi (Ps 51.6), le droit de pardonner, comme celui de condamner appartient à Dieu seul.

L'accusation de blasphème

Parce que Jésus revendique un niveau d'autorité qui n'appartient qu'à Dieu seul (voir Mt 26.65 ; Jn 10.33), les scribes le considèrent comme un blasphémateur. Dans la perspective des Juifs, le blasphème est le pire crime qu'une personne puisse commettre. Les Juifs du premier siècle avaient identifié trois niveaux de blasphème. Premièrement, une personne était accusée de blasphème si elle disait du mal de la loi de Dieu. Étienne (Ac 6.13) et Paul (Ac 21.27,28) furent tous deux faussement accusés de l'avoir commis. On commettait une deuxième sorte de blasphème, plus grave, si on disait du mal de Dieu lui-même (voir Ex 20.7). Maudire le nom de l'Éternel, par exemple, était un crime passible de mort (Lé 24.10-16). Enfin, lorsqu'un être humain pécheur affirmait posséder l'autorité divine et l'égalité avec Dieu, il commettait un blasphème plus horrible que les deux précédents. L'être humain mortel qui se permettait d'agir comme s'il était Dieu commettait l'offense la plus monumentale qui soit. C'est cette forme de blasphème que les autorités religieuses juives accusent Jésus d'avoir commis (voir Jn 5.18 ; 8.58,59 ; 10.33).

En fin de compte, elles se servirent de ces mêmes accusations pour justifier sa condamnation à mort (Jn 19.7 ; voir aussi Lé 24.23).

Trois preuves de la divinité de Jésus

Face à leurs allégations de blasphème, Jésus démontre sa divinité de trois façons importantes. Premièrement, il lit dans leurs pensées. **Jésus sait aussitôt par son esprit ce qu'ils pensaient au-dedans d'eux.** Le fait de connaître leurs pensées prouve sa divinité, puisque seul Dieu est omniscient (1 S 16.7 ; 1 R 8.39 ; 1 Ch 28.9 ; Jé 17.10 ; Éz 11.5). Jésus n'a pas besoin qu'ils expriment leurs pensées, « car il savait lui-même ce qui était dans l'homme » (Jn 2.25).

Deuxièmement, il ne conteste pas leur postulat théologique de base, selon lequel Dieu seul peut pardonner les péchés. Au contraire, il appuie cette vérité. Jésus sait que les chefs religieux l'accusent du blasphème de revendiquer l'égalité avec Dieu. Or, c'est bien là le nœud du problème. En

déclarant pouvoir pardonner les péchés, Jésus affirme tout simplement qu'il est Dieu.

Troisièmement, il justifie sa capacité à pardonner les péchés en démontrant son pouvoir divin. Après avoir mis leurs pensées en lumière, Jésus **leur dit : Pourquoi avez-vous de telles pensées dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé, de dire au paralytique : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi, prends ton lit, et marche ?** Jésus ne leur demande pas ce qui est le plus facile à faire, puisque ces deux œuvres sont au-delà des capacités humaines. Il leur demande ce qui était **le plus aisé** à revendiquer comme preuve convaincante. À l'évidence, il est plus facile **de dire** que les **péchés** d'une personne **sont pardonnés** puisque rien ne peut empiriquement confirmer ou infirmer cette déclaration. En revanche, dire à un homme paralysé : **Lève-toi et marche** est quelque chose que l'on peut immédiatement vérifier.

Intentionnellement, Jésus a d'abord affirmé son autorité à pardonner les péchés avant de guérir le paralytique. La maladie et l'infirmité sont des conséquences de la vie dans un monde déchu, indiquant que les effets du péché qui s'infiltrent partout sont la cause première de toute maladie et de toute souffrance. En guérissant l'homme paralysé en démontrant son pouvoir sur les effets du péché, Jésus a prouvé son autorité sur le péché lui-même. Le Seigneur de ce fait opère le miracle indéniable de la guérison physique pour que les témoins oculaires sachent **que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés**. Le titre **Fils de l'homme** est l'un des préférés par lesquels Jésus aimait se désigner. Il l'a utilisé plus de quatre-vingts fois dans les évangiles (dont quatorze occurrences dans l'évangile de Marc). Non seulement ce titre évoquait humblement son humanité, mais il avait aussi des implications messianiques (voir Da 7.13,14).

Jetant un regard plein de compassion à l'homme étendu sur son brancard, **je te l'ordonne, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison**. Ce miracle prouvera si oui ou non Jésus a autorité sur le péché et ses effets. De plus, il prouvera si oui ou non Jésus possède vraiment l'autorité divine qu'il prétend posséder. Les scribes l'ont accusé de blasphème. Or les blasphémateurs n'ont pas la capacité de lire les pensées. Ils ne peuvent pardonner les péchés. Et ils ne peuvent justifier leurs déclarations en guérissant des gens qui sont paralysés. Par ce miracle, Jésus prouve à tous et de façon visible qu'il n'est pas un blasphémateur. S'il ne l'est pas, alors il est

Dieu, conformément à ce qu'il affirme constamment.

LA SURPRISE DE LA FOULE

Et, à l'instant, il se leva, prit son lit, et sortit en présence de tout le monde, de sorte qu'ils étaient tous dans l'étonnement et glorifiaient Dieu, disant : Nous n'avons jamais rien vu de pareil. (2.12)

Jésus met ses déclarations sublimes à l'épreuve des faits en ordonnant à l'homme paralysé de se lever et de marcher. Le résultat est immédiat : **à l'instant**, l'homme **se [lève, prend] son lit, et [sort] en présence de tout le monde**. Chaque fois que Jésus guérit quelqu'un, l'individu fait l'expérience d'un rétablissement complet et immédiat. Nul besoin d'une période de convalescence ; et nulle trace d'effets persistants de l'infirmité. Cet homme ne fait pas exception. Dès que la parole sort de la bouche de Jésus, l'homme retrouve les sensations, les fonctions et les forces complètes de toutes les parties de son corps. Il ne lui faut pas des mois de rééducation pour lui apprendre à se tenir debout et à marcher. Il se redresse immédiatement, rassemble son brancard et rentre chez lui. Cette fois-ci, la foule éberluée devant tout ce qui vient de se dérouler sous ses yeux, s'écarte pour laisser passer l'homme guéri. D'après Luc 5.25, l'ancien paralysé rentre chez lui, « glorifiant Dieu » de ce que non seulement son corps a été guéri, mais également de ce que ses péchés ont été pardonnés.

Contrairement aux scribes et aux pharisiens impitoyables qui persistent dans leur rejet de Christ en dépit des signes indéniables qu'il a accomplis (voir Lu 6.11 ; 11.15,53 ; 13.17 ; 15.1,2 ; 19.47 ; Jn 5.36 ; 10.37,38), les spectateurs réagissent par la surprise et l'étonnement. Comme Marc l'explique, **ils [sont] tous dans l'étonnement et [glorifient] Dieu, disant : Nous n'avons jamais rien vu de pareil**. Le verbe grec traduit par « **dans l'étonnement** » signifie stupéfaits, confondus et même « à en perdre la raison ». La foule est totalement abasourdie par ce qu'elle a vu. Luc ajoute : « Tous ... remplis de crainte, [disent] : nous avons vu aujourd'hui des choses étranges » (Lu 5.26). Le mot que Luc emploie pour « crainte » est *phobos* qui, dans ce contexte, décrit la révérence impressionnée ressentie devant la personne, la présence et la puissance de Dieu (voir Lu 1.12,65 ; 2.9 ; 7.16 ; 8.37 ; 21.26 ; Mt 14.26 ; 28.4,8 ; Mc 4.41 ; Ac 2.43 ; 5.5,11 ; 9.31 ; 19.17). Les spectateurs réagissent en glorifiant **Dieu**, en faisant probablement monter vers lui les expressions habituelles de louange.

Pourtant, pour la grande majorité de ce public, cette réaction n'est que le reflet d'une foi superficielle. Matthieu rapporte ainsi la réaction des gens devant ce miracle : « Quand la foule vit cela, elle fut saisie de crainte, et elle glorifia Dieu, qui a donné aux hommes un tel pouvoir » (9.8). Bien que frappés de stupeur et tout en glorifiant Dieu, les gens ne voient en Jésus qu'un homme à qui Dieu a conféré une grande autorité. Malgré le miracle évident et la démonstration sans précédent de puissance divine, beaucoup ne sont pas convaincus de la divinité de Christ. Bien que témoins de ses œuvres surnaturelles, ils refusent de croire en sa divinité. Pour reprendre les paroles de Jean, « malgré tant de miracles qu'il avait faits en leur présence, ils ne croyaient pas en lui » (Jn 12.37 ; voir aussi 1 Co 1.22).

Les miracles de Jésus servent de signes authentifiant sa déclaration de posséder l'autorité divine pour pardonner aux pécheurs. De plus, Jésus n'a pas seulement le pouvoir de pardonner aux pécheurs, il deviendra aussi le sacrifice parfait sur lequel se fonde le pardon divin. Les paroles que Jésus a adressées au paralytique il y a deux mille ans, sont celles qu'il adresse aujourd'hui à tous ceux qui viennent à lui par une démarche de foi authentique : « Tes péchés sont pardonnés. » Le plus grand bienfait que le christianisme propose au monde est le pardon des péchés. Jésus-Christ a rendu ce pardon possible par sa mort sur la croix. Il l'offre à tous ceux qui sont prêts à se repentir et à croire en son nom (voir Ro 10.9,10).

Chapitre 5

L'autorité de Christ sur le sabbat

(Marc 2.23-28)

Il arriva, un jour de sabbat, que Jésus traversa des champs de blé. Ses disciples, chemin faisant, se mirent à arracher des épis. Les pharisiens lui dirent : Voici, pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis pendant le sabbat ? Jésus leur répondit : N'avez-vous jamais lu ce que fit David, lorsqu'il fut dans la nécessité et qu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ; comment il entra dans la maison de Dieu, du temps du souverain sacrificateur Abiathar, et mangea les pains de proposition, qu'il n'est permis qu'aux sacrificateurs de manger, et en donna même à ceux qui étaient avec lui ! Puis il leur dit : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat. (2.23-28)

Les évangiles bibliques ne sont pas que des comptes rendus historiques de la vie terrestre du Seigneur Jésus. Ils sont aussi des traités christologiques qui révèlent la transcendance de sa nature céleste. Écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, les quatre récits présentent un mélange parfait de biographie et de théologie – une combinaison parfaite de précision factuelle et de profondeur doctrinale. Non seulement ils rapportent l'histoire de la vie et du ministère de Jésus avec une exactitude absolue, ils présentent aussi la gloire infinie de sa personne divine, pour que les lecteurs puissent le connaître tel qu'il est en réalité : le Fils de l'homme et le Fils de Dieu.

Comme les trois autres écrivains, Marc a pour but de révéler et de déclarer la vérité concernant la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus. Il a commencé son évangile en affirmant que Jésus est le Roi messianique divin, en indiquant son titre : « Christ, le Fils de Dieu » (1.1). Dans les versets qui suivent, il a désigné Jésus comme « le Seigneur » (1.3), « celui qui vient » (1.7), celui qui baptise du Saint-Esprit (1.8), le « Fils bien-aimé » du Père (1.11), celui qui apporte l'Évangile du royaume (1.14), le « Saint de Dieu » (1.24).

Au chapitre 2, il est apparu clairement que Jésus possède le droit souverain

de revendiquer des titres aussi élevés en démontrant une autorité sans pareille sur Satan et sur la tentation (1.12,13), sur les démons et les démoniaques (1.25,26), sur la maladie et sur l'infirmité (1.29-34), sur le péché et ses effets (2.5-12) et même sur l'exclusion sociale que pratique le judaïsme du premier siècle (2.13-17). Ses actes ont authentifié de façon convaincante ses paroles, prouvant au-delà de tout doute légitime qu'il est le Fils de Dieu, digne de tous les titres sublimes et des superlatifs glorieux le concernant.

LE MAÎTRE DU SABBAT

Dans Marc 2.23-28, nous découvrons un autre de ses titres : Maître du sabbat (v. 28). Ce titre, revendiqué par Jésus lui-même, souligne son autorité divine dans le contexte d'une confrontation directe avec les chefs religieux hypocrites du judaïsme. Ce conflit est inévitable chaque fois que Jésus interagit avec les scribes et les pharisiens. Lui incarne la vérité (Jn 14.6), eux représentent un système de faux semblant et de fausse religion. De même que la lumière perce les ténèbres, les paroles de Christ mettent en lumière l'establishment religieux corrompu d'Israël – dénonçant ainsi le traditionalisme sans vie de ses plus ardents défenseurs. Jésus ne mâche pas ses mots, exposant les scribes et les pharisiens pour ce qu'ils sont réellement, à savoir des faux docteurs spirituellement aveugles qui font de leurs disciples des fils de l'enfer (voir Mt 7.15-20 ; 15.14 ; 23.15). Les déclarations dogmatiques du Seigneur ne laissent aucune place à l'ambiguïté ou à l'ambivalence. Ses auditeurs vont-ils rester esclaves d'un système de règles et de prescriptions extrabibliques ou en être délivrés par l'Évangile de la grâce au moyen de la foi dans le Sauveur (voir Jn 8.31-36) ?

En se présentant comme le Maître du sabbat, Jésus porte un rude coup à tout le système de justification par le mérite ou les œuvres, qui se cristallisait surtout autour du respect du sabbat. Le septième jour de chaque semaine était devenu l'occasion d'afficher le légalisme pharisaïque. Le commandement d'observer le sabbat, tout comme les neuf autres commandements, avait pour but de favoriser l'amour pour Dieu et pour le prochain (voir Ex 20.1-17 ; Mc 12.28-31). Ce que Dieu avait destiné à être un jour consacré à l'honorer et à se reposer du travail séculier, les pharisiens et les scribes en avaient fait un jour consacré à observer des règles et des restrictions étouffantes. De même qu'il accusera les sadducéens de faire du temple une caverne de voleurs (Mt 21.13), Jésus reproche violemment aux pharisiens d'avoir

transformé le jour du culte hebdomadaire en fardeau pesant d'observances de règles étrangères à la loi. En défiant ouvertement les traditions humaines à propos du sabbat, Jésus ouvre les hostilités avec les autorités religieuses juives sur la question la plus sensible.

Les chefs religieux considèrent Jésus comme une menace très sérieuse pour leur système religieux. De son côté, le Seigneur les dénonce comme des imposteurs. Mu par une sainte indignation, il leur reproche de perpétuer un système de rites externes très lourd. Ils s'estiment saints ; il les qualifie d'hypocrites (voir Mt 23). Mais au lieu de se repentir, ils endurecissent leur cœur contre lui. Plus Jésus prêche, plus leur ressentiment à son égard croît. Sa fréquentation non dissimulée des proscrits de la société, allant jusqu'à appeler un collecteur d'impôts à devenir son disciple (2.14), n'a fait qu'ajouter à la tension entre eux et lui. Ils l'ont qualifié avec dérision d'ami des pécheurs (Mt 11.19 ; Lu 7.34). Il accepte ce titre, en leur rappelant qu'il n'est « pas venu appeler des justes, mais des pécheurs » (Mc 2.17).

En se déclarant Maître du sabbat, Jésus affirme essentiellement son autorité sur l'ensemble de la religion juive, puisque l'observance du sabbat en est le point culminant. La déclaration de Christ a des implications profondes. L'idée d'un jour de repos remonte à la création, quand Dieu lui-même s'est reposé le septième jour (Ge 2.2). De plus, c'est Dieu qui a écrit sur les tables de pierre le texte d'Exode 20.8 : « Souviens-toi du jour du repos, pour le sanctifier » (voir Ex 31.12-17 ; De 5.12-15). C'est donc Dieu qui a instauré le repos du sabbat. Alors, se présenter comme le Maître du sabbat, c'est revendiquer la divinité, une affirmation qui ne tombe pas dans l'oreille de scribes et de pharisiens sourds ! Ils crient au scandale, percevant un blasphème dans les propos de Jésus.

Jean 5.1-8 relate un événement qui s'est produit en Judée peu avant ceux rapportés dans Marc 2.23-28. (Pour une harmonie complète des évangiles, voir John MacArthur, *One Perfect Life*, Nashville, Thomas Nelson, 2012.) À cette occasion, également un jour de sabbat, Jésus guérit un homme gravement malade depuis trente-huit ans. Au lieu de réagir en manifestant de la compassion, les pharisiens sont outragés parce que Jésus a donné l'ordre à l'homme en question de prendre son lit et de rentrer chez lui ; cet ordre enfreint les règles rabbiniques en vigueur le jour du sabbat. Comme Jean l'explique,

Aussitôt cet homme fut guéri ; il prit son lit, et marcha. C'était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton lit. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton lit, et marche. Ils lui demandèrent : Qui est l'homme qui t'a dit : Prends ton lit, et marche ? Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus avait disparu de la foule qui était en ce lieu. Depuis, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voici, tu as été guéri ; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. Cet homme s'en alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis. À cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu (Jn 5.9-18).

LES RÈGLES HUMAINES CONCERNANT LE SABBAT

Les chefs religieux juifs haïssent Jésus parce qu'il transgresse leurs règles humaines concernant le sabbat. Mais ils le détestent encore davantage parce qu'en plus de ne pas tenir compte de leurs règles extrabibliques, il déclare son égalité avec Dieu. En se présentant comme le Maître du sabbat, Jésus ne se laisse pas distraire par des considérations secondaires. Par cette affirmation simple et directe, il s'en prend au judaïsme apostat tout en affirmant sa divinité par la même occasion. Il exhorte Israël à redécouvrir le vrai sens du sabbat, celui qu'il a lui-même fixé lorsqu'il a donné le quatrième commandement à Moïse des siècles plus tôt (voir Jn 5.46 ; 8.58).

Sous l'ancienne alliance, le sabbat devait être un jour réservé à l'adoration et au repos pour le peuple de Dieu. Le mot « sabbat » dérive du verbe hébreu *shabbat* qui signifie « se reposer », « cesser », « arrêter ». Le septième jour de chaque semaine, les Israélites devaient cesser leur travail pour fixer leur attention sur l'honneur dû au Seigneur. Au cours des quinze siècles qui suivirent la promulgation du décalogue, depuis le temps de Moïse jusqu'au ministère de Jésus, un grand nombre de règles et de prescriptions rabbiniques furent ajoutées au commandement du sabbat ; elles faisaient de l'observance de ce jour une charge écrasante (voir Mt 15.6,9). Pas moins de vingt-quatre chapitres du Talmud (le texte fondamental du judaïsme rabbinique) insistent

sur les règles relatives au sabbat et détaillent méticuleusement les aspects presque innombrables de ce qui définissait un comportement acceptable pour ce jour-là.

Les règles fastidieuses applicables au sabbat n'épargnent pratiquement aucun aspect de la vie. Elles ont toutes pour but d'inspirer un comportement qui méritera le plaisir de Dieu. Il y a des prescriptions concernant le vin, le miel, le lait, le fait de cracher, d'écrire, la lessive. Tout ce qui peut être considéré comme un travail est interdit. Ainsi, le jour du sabbat, les scribes ne doivent pas porter leurs plumes pour écrire, les tailleurs ne doivent pas porter leurs aiguilles et les étudiants leurs livres. S'ils le font, ils seront tentés de travailler le jour du sabbat. D'ailleurs il est interdit de porter tout objet plus lourd qu'une figue séchée. Si l'objet a été ramassé dans un espace public, il ne peut être déposé que dans un espace privé. S'il est lancé en l'air, il doit être attrapé avec la même main. L'attraper avec l'autre main est considéré comme un travail et donc une violation du sabbat. Ce jour-là, on ne doit tuer aucun insecte, ne pas allumer ni éteindre un feu ou une lampe. Il est interdit d'acheter ou de vendre quoi que ce soit. Tout bain est interdit, car de l'eau pourrait se répandre sur le sol et le laver accidentellement. On ne peut déplacer aucun mobilier dans la maison, car cela pourrait faire des sillons dans le plancher en terre battue, ce qui correspondrait au labour des champs. Il est interdit de bouillir un œuf, même si la personne ne fait que le poser sur le sable chaud du désert. Il ne faut pas laisser un radis dans le sel, car il devient une sorte de cornichon, et le saumurage, considéré comme un travail, est interdit.

Les malades ne peuvent recevoir que le traitement qui les maintient en vie. Tout traitement médical qui améliore leur santé est considéré comme un travail et donc proscrit. Il n'est même pas permis aux femmes de se regarder dans un miroir, car elles pourraient être tentées d'arracher quelques cheveux gris. Il leur est également interdit de porter des bijoux, car ceux-ci sont plus lourds qu'une figue séchée.

D'autres activités sont bannies le jour du sabbat, notamment la lessive, la teinture de la laine, la tonte des moutons, le filage de la laine, faire ou défaire un nœud, semer, labourer un champ, récolter, nouer des gerbes, battre le blé, moudre le blé pour en faire de la farine, malaxer de la pâte, chasser un cerf ou une biche – ou en préparer sa chair. L'une des restrictions les plus intéressantes à souligner concerne la distance qu'il est permis de parcourir le

jour du sabbat : pas plus de 1 000 mètres (ou faire plus que mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pas). Toutefois, pour des questions pratiques, les rabbins avaient imaginé des moyens de contourner cette restriction. Si quelqu'un plaçait de la nourriture au 1000^e mètre de chez lui avant le début du sabbat, l'endroit était considéré comme une extension de sa maison, ce qui lui permettait de parcourir un kilomètre supplémentaire. Ou si une corde ou un morceau de bois se trouvaient en travers d'une route ou d'un chemin étroit, cet objet était considéré une porte du corridor faisant partie de sa maison et servait de point de départ du kilomètre autorisé. Actuellement encore, les voisins juifs relient leurs maisons par des cordes (des « eruv »). Ce faisant, pour la loi rabbinique, plusieurs maisons reliées équivalent à une seule maison, ce qui permet aux habitants de se déplacer librement à l'intérieur de l'espace ainsi défini sans tenir compte des 1000 mètres autorisés. Ils peuvent ainsi porter certains objets domestiques comme des clés, des médicaments, des poussettes, des cannes et des bébés. (Pour une discussion détaillée des restrictions rabbiniques concernant le sabbat, voir Alfred Edersheim, « The Ordinances and Law of the Sabbath as Laid Down in the Mishnah and the Jerusalem Talmud », Appendice XVII, dans *The Life and Times of Jésus the Messiah*, Grand Rapids, Eerdmans, 1974, vol. 2, p. 777-787.)

Les traditions humaines imposées par les pharisiens et les scribes représentaient un fardeau insupportable pour le peuple (voir Mt 15.3 ; 23.4 ; Lu 11.46 ; Ac 15.10). Jésus, pour sa part, accueille ses auditeurs avec des paroles libératrices de véritable soulagement : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos pour vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger » (Mt 11.28-30). Le Seigneur ne parle pas de soulagement du travail physique, mais de la liberté qu'il offre à tous ceux qui ploient sous le poids d'un légalisme sabbatique oppressant qui ne leur procure aucun repos ni le salut.

Disons en passant que les croyants ne sont plus tenus d'observer le sabbat dans le temps de l'Église (Col 2.16 ; voir aussi Ro 14.5,6 ; Ga 4.9,10). L'Église primitive a mis à part le dimanche, le premier jour de la semaine, comme jour consacré à l'adoration de Dieu, à l'enseignement et à la communion fraternelle (voir Ac 20.7 ; 1 Co 16.2). Il n'est cependant pas juste

d'assimiler le « jour du Seigneur » (dimanche) au sabbat de l'Ancien Testament, car le Nouveau Testament abroge complètement le sabbat. L'enseignement que le Seigneur donne à propos de ce jour (Mc 2.23-28) est cependant riche de vérités christologiques pour l'Église.

Dans ce passage, Marc rapporte le premier de deux incidents au cours desquels Christ met clairement en relief la fausse compréhension que les pharisiens ont du sabbat. Le second incident (rapporté dans Marc 3.1-6) se produira dans la synagogue. Le premier (2.23-28), survenu probablement une semaine plus tôt alors que Jésus et ses disciples traversaient des champs de blé, se comprend bien si on le découpe en quatre sections : l'incident proprement dit (v. 23), le reproche irrité des pharisiens (v. 24), l'illustration scripturaire (v. 25,26) et l'interprète souverain (v. 27,28).

L'INCIDENT

Il arriva, un jour de sabbat, que Jésus traversa des champs de blé. Ses disciples, chemin faisant, se mirent à arracher des épis. (2.23)

Ce jour **de sabbat**, Jésus et ses disciples traversent des champs dans lesquels pousse du blé. Les pharisiens les suivent à la trace. Alors **que Jésus** traverse **des champs de blé**, certains de **ses disciples** ont faim (Mt 12.1). Alors, **chemin faisant**, ils **se [mettent] à arracher des épis**. Luc ajoute qu'ils mangent les grains « après avoir froissé [*les épis*] dans leurs mains » (Lu 6.1). Les céréales cultivées dans ce champ étaient probablement du blé ou de l'orge. En Israël, ces céréales mûrissent d'avril à août. L'incident s'est déroulé au printemps ou en été.

Dans l'antiquité, il était normal que des sentiers traversent des champs ; des voyageurs les empruntaient quotidiennement. Les routes étaient rares, surtout dans les zones rurales ; les voyageurs empruntaient donc de larges sentiers qui reliaient les villes entre elles à travers champs et pâturages. Ils longeaient les plantations de céréales semées de part et d'autre du sentier. Dans ce contexte, Dieu avait prévu des dispositions pour son peuple. D'après Deutéronome 23.25, « Si tu entres dans les blés de ton prochain, tu pourras cueillir des épis avec la main, mais tu n'agiteras point la faucille sur les blés de ton prochain. » Pour des raisons évidentes, il n'était pas permis de moissonner dans le champ d'un autre à l'aide de la faucille. En revanche, Dieu avait pourvu la possibilité de cueillir quelques épis de blé ou d'orge mûr

à main nue en marchant le long des champs cultivés.

Les disciples de Jésus font exactement ce que l'Ancien Testament leur permet. En cueillant quelques épis, en les froissant entre leurs mains pour séparer les grains de la balle pour les manger, ils accomplissent des actions parfaitement permises et conformes au dessein de Dieu, mais elles ne le sont pas dans l'esprit des Juifs religieux.

LE REPROCHE IRRITÉ DES PHARISIENS

Les pharisiens lui dirent : Voici, pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis pendant le sabbat ? (2.24)

On a du mal à imaginer les pharisiens limiter leur déplacement à 1 000 mètres de chez eux lorsqu'ils suivent Jésus. Quelle que soit la justification de leurs propres transgressions, ils constatent que les disciples ont violé la loi rabbinique, ce qui les met hors d'eux-mêmes. Ils les accusent d'avoir fait **ce qui n'est pas permis**. Or, comme nous venons de le rappeler, Jésus et ses disciples n'ont pas enfreint la loi biblique. Les pharisiens ont placé leur tradition humaine au-dessus de l'Écriture (voir Mt 15.3,6). Ils se sont arrogé l'autorité sur le sabbat au point d'édicter des règles le concernant ; ils ont ainsi usurpé la position de droit que possède le vrai Maître du sabbat, comme Jésus va le montrer un peu plus loin.

Quand les pharisiens voient ce que les disciples font, ils s'irritent. Indignés de voir Jésus leur permettre une violation aussi flagrante de leurs préceptes, ils **lui disent : Voici, pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis pendant le sabbat ?** D'après Luc 6.2, leur critique ne vise pas seulement les disciples, mais également Jésus. Or, la seule loi violée est celle des pharisiens. Par rapport aux normes rabbiniques, les disciples se sont rendus coupables de plusieurs actions interdites : moissonner (en cueillant les épis), cribler (en retirant les enveloppes), battre (en écrasant les épis entre leurs mains), vanner (en jetant la balle en l'air) et préparer un repas (en mangeant les grains qu'ils ont nettoyés). Pour les pharisiens, aucune de ces actions n'est permise le sabbat.

Les pharisiens ne se soucient pas de la faim ni du bien-être des disciples de Jésus ; leur seul souci est la protection de leurs prescriptions mesquines dont est fait leur système hypocrite de religion apparente. Ils suivent Jésus pour passer à la loupe ses moindres faits et gestes dans le but de trouver une raison

de l'accuser et le faire condamner. L'attitude de cœur derrière leur question s'inspire de la haine qu'ils nourrissent contre Jésus, parce que lui et ses disciples méprisent ouvertement leur système religieux dans lequel le sabbat occupe une place prépondérante.

L'ILLUSTRATION SCRIPTURAIRE

Jésus leur répondit : N'avez-vous jamais lu ce que fit David, lorsqu'il fut dans la nécessité et qu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ; comment il entra dans la maison de Dieu, du temps du souverain sacrificateur Abiathar, et mangea les pains de proposition, qu'il n'est permis qu'aux sacrificateurs de manger, et en donna même à ceux qui étaient avec lui ! (2.25,26)

Sans s'excuser le moins du monde, Jésus répond en contestant leur autorité et en dénonçant leur ignorance de l'Ancien Testament. Il leur *[répond]* : **N'avez-vous jamais lu ce que fit David, lorsqu'il fut dans la nécessité et qu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ; comment il entra dans la maison de Dieu, du temps du souverain sacrificateur Abiathar, et mangea les pains de proposition, qu'il n'est permis qu'aux sacrificateurs de manger, et en donna même à ceux qui étaient avec lui !** Les pharisiens connaissent évidemment l'histoire de David. Mais par ses paroles, Jésus montre que tout en connaissant les faits, ils en ignorent la vraie signification. C'est pourquoi il répond à leur question en leur posant une question à son tour : **N'avez-vous jamais lu ?** Cette interpellation rhétorique révèle l'ignorance inexcusable de ceux qui sont des spécialistes autoproclamés de l'Écriture et les docteurs d'Israël (voir Mt 19.4 ; 21.42 ; 22.31 ; Mc 12.10 ; Jn 3.10). C'est comme si Jésus leur disait : « Vous qui êtes des étudiants tellement appliqués à étudier l'Écriture, comment se fait-il que vous ignoriez ce qu'elle dit ? »

L'épisode auquel Jésus fait référence se trouve dans 1 Samuel 21.1-6. Pour échapper à Saül, David s'enfuit vers Guibéa les mains vides et s'arrêta à Nob où se trouvait le tabernacle, à moins de deux kilomètres au nord de Jérusalem. Affamé et sans ressource, David demanda de la nourriture au sacrificateur Achimélec :

Le sacrificateur répondit à David : Je n'ai pas de pain ordinaire sous la main, mais il y a du pain consacré ; si du moins tes gens se sont

abstenus de femmes ! David répondit au sacrificateur : Nous nous sommes abstenus de femmes depuis trois jours que je suis parti, et tous mes gens sont purs, d'ailleurs, si c'est là un acte profane, il sera certainement aujourd'hui sanctifié par celui qui en sera l'instrument. Alors le sacrificateur lui donna du pain consacré, car il n'y avait pas là d'autre pain que du pain de proposition, qu'on avait ôté de devant l'Éternel pour le remplacer par du pain chaud au moment où on l'avait pris (1 S 21.4-6).

Le seul pain qu'il y avait dans le tabernacle était le pain de proposition (Ex 25.30). Chaque sabbat, on cuisait douze pains consacrés qui étaient déposés sur une table recouverte d'or et située dans le lieu saint. Une fois les nouveaux pains déposés, les sacrificateurs avaient le droit de manger les pains de la semaine précédente. Toutefois, personne d'autre n'avait le droit d'en manger (Lé 24.9). Discernant le besoin de David et de ses hommes, Achimélec eut compassion d'eux en faisant une exception et en leur donnant à manger le pain consacré. Il avait posé une seule condition : « que les hommes se soient abstenus de femmes », pour être rituellement purs. Il est notoire que Dieu n'a frappé ni Achimélec ni David pour leurs actions. Il a accepté qu'une loi cérémonielle soit transgressée pour répondre à un besoin humain urgent. La seule personne irritée par la mesure de clémence du souverain sacrificateur fut l'imprévisible roi Saül (1 S 22.11-18).

Par cette illustration d'un récit vétérotestamentaire, Jésus veut montrer qu'aux yeux de Dieu, la compassion à l'égard d'une personne l'emporte toujours sur la stricte observance du rite ou de la cérémonie. Dans son raisonnement, Jésus adopte le style rabbinique courant en partant du moins pour aboutir au plus. S'il était permis à Achimélec, un sacrificateur humain, de faire une exception dans l'application de la loi cérémonielle divine pour secourir David et ses hommes, à combien plus forte raison le Fils de Dieu peut passer au-dessus de la tradition rabbinique non biblique pour répondre aux besoins de ses disciples. Mais les chefs religieux se soucient davantage de la préservation de leur autorité que des besoins d'autrui. Et de même que Saül a poursuivi David dans l'intention de le tuer, les pharisiens sont prêts à mettre à mort le Fils de David.

D'après le récit de Matthieu (12.5,6), Jésus dit également aux pharisiens : « Ou, n'avez-vous pas lu dans la loi que, les jours de sabbat, les sacrificateurs

violent le sabbat dans le temple, sans se rendre coupables ? Or, je vous le dis, il y a ici quelque chose de plus grand que le temple. » En s'appuyant sur l'exemple des sacrificateurs, Jésus mit en lumière l'incohérence des règles légalistes des pharisiens. En effet, chaque sabbat, les sacrificateurs sont obligés d'allumer le feu pour l'autel et d'égorger les animaux sacrifiés (voir No 28.9,10 ; voir aussi Lé 24.8,9). Ces tâches enfreignent clairement les restrictions rabbiniques concernant les choses permises le jour du sabbat. Pourtant les pharisiens disculpent les sacrificateurs qui s'acquittent de ces devoirs. Par conséquent, même sous le régime des lois ultra-légalistes des pharisiens, il existait certaines violations possibles et même obligatoires.

La déclaration du Seigneur, « il y a ici quelque chose de plus grand que le temple » n'est autre chose que l'affirmation de sa divinité. Seul Dieu est plus grand que le temple (qui symbolise sa présence parmi le peuple). En tant que « plus grand que le temple », Jésus revendique l'autorité de condamner les pratiques des pharisiens.

L'INTERPRÈTE SOUVERAIN

Puis il leur dit : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat. (2.27,28)

Dieu n'a jamais voulu que la cérémonie, le rite ou la tradition ne prennent le pas sur la grâce, la miséricorde et la bonté envers autrui. C'est pourquoi Jésus explique aux pharisiens que dès l'origine, **le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat**. En instituant le sabbat, Dieu avait pour but d'accorder à son peuple un jour de repos hebdomadaire. Mais les pharisiens ont fait de ce bienfait divin un fardeau redouté.

Matthieu note que Jésus déclare aussi aux pharisiens : « Si vous saviez ce que signifie : Je prends plaisir à la miséricorde, et non aux sacrifices, vous n'auriez pas condamné des innocents » (12.7). Citant une partie d'Osée 6.6, Jésus rappelle à ses auditeurs que Dieu a institué le sabbat comme un jour de grâce pour la méditation spirituelle et le repos physique des êtres humains. En le transformant en jour pesant par leurs préceptes restrictifs, les pharisiens ont obscurci sa vraie raison d'être. En réalité les vrais transgresseurs du sabbat, c'est eux ! Leur indifférence aux besoins des disciples de Jésus et leur indignation simulée devant la violation de leurs coutumes démontrent la

faillite et l'impiété de leur religion.

Le conflit a déjà atteint un sommet quand Jésus fait monter la tension d'un cran supplémentaire. Au verset 28, il leur déclare : « **Le Fils de l'homme est maître même du sabbat.** » Sans crier gare ni s'excuser, Jésus affirme être le souverain Maître du sabbat. Si sa déclaration précédente concernant ce « quelque chose de plus grand que le temple » (Mt 12.6) a pu entretenir une certaine ambiguïté, l'affirmation du verset 28 l'a définitivement balayée ! Jésus se présente clairement comme Dieu, le Créateur, celui qui dès l'origine a institué le sabbat et qui en est le Maître (voir Jn 1.1-3). Il est le **Fils de l'homme**, un titre messianique tiré de Daniel 7.13,14, le roi divin qui a créé le sabbat et précisé son contour. Les pharisiens se vantent d'être les interprètes autorisés de la Parole et de la volonté de Dieu. C'est pourtant au milieu d'eux que se tient celui dont l'interprétation revêt infiniment plus d'autorité que la leur : le Fils de Dieu en personne.

En tant que Dieu en chair humaine, il condamne leurs efforts de plaire à Dieu par leur propre justice. Il est l'incarnation de la grâce ; ils se glorifient de leurs œuvres. Il témoigne miséricorde et compassion aux êtres humains ; les pharisiens ont pour seul souci la protection de leurs coutumes mesquines. Il démontre le vrai sens du sabbat ; ils transforment un bienfait divin en triste journée de corvée.

Les pharisiens considèrent le sabbat comme leur appartenant. Pendant des siècles, ils ont élaboré des règles pour le « protéger ». Quand Jésus se place bien au-dessus de leurs prescriptions en se déclarant Maître du sabbat, leur hostilité et leur haine deviennent telles qu'elles ne seront apaisées que lorsqu'ils l'auront fait mettre à mort.

Chapitre 6

L'autorité de Christ sur la création

(Matthieu 14.22-33)

Aussitôt après, il obligea les disciples à monter dans la barque et à passer avant lui de l'autre côté, pendant qu'il renverrait la foule. Quand il l'eut renvoyée, il monta sur la montagne, pour prier à l'écart ; et, comme le soir était venu, il était là seul. La barque, déjà au milieu de la mer, était battue par les flots ; car le vent était contraire. À la quatrième veille de la nuit, Jésus alla vers eux, marchant sur la mer. Quand les disciples le virent marcher sur la mer, ils furent troublés, et dirent : C'est un fantôme ! Et, dans leur frayeur, ils poussèrent des cris. Jésus leur dit aussitôt : Rassurez-vous, c'est moi ; n'ayez pas peur ! Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux. Et il dit : Viens ! Pierre sortit de la barque, et marcha sur les eaux, pour aller vers Jésus. Mais, voyant que le vent était fort, il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauve-moi ! Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit, et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Et ils montèrent dans la barque, et le vent cessa. Ceux qui étaient dans la barque vinrent adorer Jésus, et dirent : Tu es véritablement le Fils de Dieu. (14.22-33)

Le passage à l'étude a l'adoration des disciples envers Jésus pour apogée, comme leur confession l'indique : « Tu es véritablement le Fils de Dieu » (v. 33). Le Père l'a dit de Jésus lors de son baptême (3.17), et même les démons à Gadara se sont adressés à lui comme au Fils de Dieu (8.29), mais c'est ici la première fois que les douze déclarent sans équivoque que leur Maître est le Fils de Dieu.

Dans le passage de Matthieu 14.22-33, il y a cinq démonstrations, ou preuves, de la divinité de Jésus qui conduisent les disciples à faire leur confession. En seulement quelques heures, ils recevront des confirmations indéniables de l'autorité divine, de la connaissance divine, de la protection divine, de l'amour divin et de la puissance divine de Jésus.

LA PREUVE DE SON AUTORITÉ DIVINE

Aussitôt après, il obligea les disciples à monter dans la barque et à passer avant lui de l'autre côté, pendant qu'il renverrait la foule. Quand il l'eut renvoyée, il monta sur la montagne, pour prier à l'écart ; et, comme le soir était venu, il était là seul. (14.22,23)

À cette occasion, la première affirmation de la divinité de Jésus fait la démonstration de son autorité divine. Le fait que Jésus *[oblige]* **les disciples à monter dans la barque** suggère fortement qu'ils hésitent à le laisser et il se peut qu'ils s'y soient opposés. Dès que les cinq mille hommes, ainsi que les femmes et les enfants, ont été nourris et que les douze paniers de nourriture qui restaient ont été ramassés, la foule a dit : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde », et Jésus « *[a su]* qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi » (Jn 6.14b,15a). Afin d'éviter que cela se produise, Jésus « se retira de nouveau sur la montagne, lui seul » (v. 15). Il est effectivement le Roi dont la venue a été prédite, mais il n'établira pas son royaume terrestre lors de cette venue. De toute manière, la foule n'a pas pour prérogative de le couronner.

La foule et les disciples espèrent en un roi terrestre

Il ne fait aucun doute que les disciples sont d'avis qu'il y a longtemps que la foule doit à Jésus de la reconnaissance et se réjouissent de ce que Jésus soit finalement reconnu comme étant le Messie, le Roi qui vient détrôner les Hérode et Rome pour établir Israël selon le rôle de leadership mondial qui lui revient. Jésus leur a lui-même enseigné à prier pour que son règne vienne (Mt 6.10) et le moment leur semble tout indiqué pour qu'il se mette à répondre à cette prière.

Les disciples commencent probablement à penser aux rangs élevés qu'ils occuperont en tant qu'administrateurs en chef du royaume, sous Jésus, ainsi qu'au prestige et au pouvoir que leurs fonctions leur apporteront. Il y a environ deux ans qu'ils subissent l'indifférence et les outrages aux côtés du Seigneur, en vivant au jour le jour. Maintenant que la foule soutient Jésus avec ferveur, quel meilleur moment aurait-il pour faire un premier pas public vers le trône ? Il semble certain que le Judas particulièrement attaché au monde, égocentrique et ambitieux nourrit fortement de telles pensées parmi ses amis disciples.

Connaissant leurs pensées et l'influence croissante que la foule exerce sur eux, Jésus les soustrait à cette sollicitation malsaine en leur ordonnant de **monter dans la barque et de passer avant lui de l'autre côté**. Il *[oblige]* les disciples à partir au moins en partie parce qu'ils sont sensibles aux projets politiques du peuple.

Jean précise la destination **de l'autre côté** comme étant Capernaüm (6.24) et Marc comme étant Génésareth (6.53), une petite vallée fertile sur la rive ouest de la mer de Galilée entre Capernaüm et Magdala. Il s'agit d'un court trajet à travers la pointe nord de la mer, un trajet que la plupart des disciples ont parcouru plusieurs fois déjà. Ils hésitent cependant à partir cette fois-ci, non seulement en raison de l'enthousiasme avec lequel la foule cherche à faire Jésus roi, mais aussi parce qu'ils refusent de se séparer de Jésus. Bien qu'ils soient faibles dans leur foi et influençables, ils sont néanmoins profondément dévoués au Seigneur et se sentent incomplets et vulnérables lorsqu'ils ne sont pas avec lui. Il se peut également qu'ils ne veuillent pas partir pour l'instant parce que le vent commence à se lever et qu'ils redoutent de faire même ce court trajet après la tombée de la nuit et par mauvais temps.

La soumission à l'autorité de Jésus

Par contre, quelles que soient les raisons de leurs réticences, les disciples *[montent]* **dans la barque** et s'en vont. Ils sont sous l'autorité du Seigneur, mais il n'a pas à employer sa force surnaturelle pour les faire partir. Sa parole ferme suffit, et leur obéissance semble être tout à leur honneur. Lorsqu'il leur dit de **passer avant lui de l'autre côté**, ils s'exécutent.

Jésus démontre également son autorité divine sur la foule, qui, malgré sa grande taille (probablement vingt-cinq mille ou plus), ne peut forcer Jésus à faire quoi que ce soit de contraire au plan et à la volonté de son Père. Après avoir envoyé les disciples vers Capernaüm, **il [renvoie] la foule** à son tour. Elle est déterminée à le faire roi à sa façon et selon ses propres desseins, mais cela lui est impossible. Sans arguments ou fanfare, Jésus disperse simplement **la foule**, et tout le monde va passer la nuit là où il le peut à proximité de Betsaïda-Julias, situé à quelques kilomètres à l'intérieur des terres de la rive nord-est de la mer.

La communion avec le Père

Maintenant qu'il *[a renvoyé]* la foule, **il [monte] sur la montagne, pour**

prier à l'écart ; et, comme le soir [est] venu, il [est] là seul. Jésus a peu de temps pour se reposer ou pour passer quelques heures tranquilles avec les disciples. Il n'a que le temps de **prier**, après quoi il rencontrera miraculeusement les disciples en mer au cœur de vents impétueux.

Les tentations de Jésus n'ont pas commencé et ne se sont pas terminées par les trois qu'il a subies dans le désert immédiatement après son baptême. À la fin de cette séance, le diable s'est contenté de « *[s'éloigner]* de lui jusqu'à un moment favorable » (Lu 4.13). L'enthousiasme avec lequel la foule et les disciples tentent maintenant de le faire roi ressemble beaucoup à la troisième tentation dans le désert, par laquelle Satan a offert à Jésus « tous les royaumes du monde et leur gloire » (Mt 4.8,9). « Comment choisirais-tu meilleur moment que la Pâque pour établir ton royaume et meilleure façon qu'en entrant triomphalement dans Jérusalem en tête de milliers de fidèles enthousiastes ? » lui a peut-être demandé le diable. Il ne fait aucun doute que Jésus pourrait rassembler plusieurs autres milliers de gens en chemin vers la Ville sainte, et sa puissance surnaturelle lui assurerait la victoire contre toute opposition. Il pourrait facilement vaincre les Hérode, et même la puissante Rome ne serait pas de taille à se mesurer au Fils de Dieu. Il pourrait s'épargner la croix et l'agonie d'avoir à prendre sur lui les péchés du monde.

Quelles que soient les pensées que Satan tente de lui mettre en tête, Jésus tourne le dos à ce mal exactement comme il le fait à tous les autres. Il vient ensuite devant son Père céleste **pour prier**.

Dans un sens, il célèbre une victoire, mais sur la tentation, et non sur Rome ; et il reporte son attention sur son Père céleste, à qui il se joint dans une communion intime et rafraîchissante. Comme dans le jardin, il désire indubitablement et ardemment retrouver la communion glorieuse dont il jouissait avec son Père depuis avant même la fondation du monde (Jn 17.5). Par contre, il a encore d'autres choses à faire.

À la fin de son ministère terrestre, Jésus dira à Pierre : « Simon, Simon, Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point » (Lu 22.31,32a). De nombreuses fois avant de le faire dans sa prière sacerdotale (Jn 17.6-26), Jésus priera pour ses disciples, et il est probable qu'il prie pour eux à cette occasion-ci.

Nous en sommes maintenant rendus au deuxième **soir** de la journée, qui

s'étend de dix-huit heures à vingt et une heures. La foule a été nourrie durant le premier soir (Mt 14.15), qui s'étend de quinze heures à dix-huit heures. Et tandis que la nuit tombe, Jésus **[est] là seul** en montagne.

LA PREUVE DE SA CONNAISSANCE DIVINE

La barque, déjà au milieu de la mer, était battue par les flots ; car le vent était contraire. À la quatrième veille de la nuit, Jésus alla vers eux, marchant sur la mer. (14.24,25)

La démonstration de sa connaissance divine est la deuxième preuve de la divinité de Jésus. En obéissance à son commandement, les disciples sont montés dans la barque et ont mis le cap sur la rive opposée de la mer de Galilée. Peu après qu'ils sont partis, toutefois, un vent violent s'est soudain élevé, et ils sont pris **au milieu de la mer**. Jean nous informe qu'ils se trouvent ici à « environ vingt-cinq ou trente stades » du rivage (Jn 6.19), à savoir cinq ou six kilomètres.

Étant donné que, durant une traversée normale de l'extrémité nord de la mer de Galilée, on n'éloignerait pas **[la] barque** de plus de deux ou trois kilomètres du rivage à tout moment, la tempête l'a manifestement fait dériver de plusieurs kilomètres vers le sud, jusqu'au milieu de la mer. Les disciples et leur petite embarcation sont **[battus] par les flots ; car le vent [est] contraire**, les poussant de plus en plus loin de leur destination et de plus en plus près de la catastrophe. Que la barque soit munie ou non d'une voile, elle ne leur servirait à rien contre de forts vents et les vagues qui la malmènent. Le seul moyen qu'ils ont d'avancer vers un lieu sûr consiste à ramer ; or, « ils **[ont]** beaucoup de peine à ramer » (Mc 6.48).

Le désespoir des disciples

Les disciples sont déjà les proies de la confusion, de la contrariété, du désillusionnement et de la déception parce que Jésus les a fait partir. Bien qu'ils doivent se demander pourquoi il les a envoyés vers une mort certaine, les douze méritent toute notre admiration pour leur obéissance et leur persévérance. Bien que la nuit soit sombre, la mer déchaînée et la situation apparemment désespérée, ils font de leur mieux pour obéir à ce que le Seigneur leur a demandé. Le pire, c'est que Jésus n'est pas avec eux. Durant une tempête comparable, ils l'ont réveillé et « il se leva, menaça les vents et la mer, et il y eut un grand calme » (Mt 8.26). Par contre, il est actuellement à

des kilomètres de la barque. Il a probablement entendu la tempête se déchaîner et il sait ce qui est en train de leur arriver, mais il semble impossible que Jésus parvienne jusqu'à eux. Si tous les disciples réunis ne parviennent pas à ramer contre le vent et les vagues, un seul homme n'y parviendra jamais.

Jésus est au courant de leur situation depuis très longtemps, si bien qu'il lui est inutile de cesser de prier d'urgence pour aller leur porter secours à temps. La tempête et les disciples sont tout autant entre ses mains, et il sait déjà exactement ce qu'il fera dans les deux cas.

La nuit est divisée en quatre veilles, ou périodes. La première va de dix-huit heures à vingt et une heures, la deuxième de vingt et une heures à minuit, la troisième de minuit à trois heures et la quatrième de trois heures à six heures. Ici, **la quatrième veille de la nuit** signifie que le jour est sur le point de se lever, ce qui indique que les disciples sont en mer depuis au moins neuf heures, passées en grande partie à lutter contre la tempête de vent.

Jésus a attendu longtemps pour **[aller] vers eux**, comme il a attendu que Lazare soit mort depuis plusieurs jours avant de se rendre à Béthanie. Dans les deux cas, il aurait pu venir beaucoup plus tôt et il aurait pu tout aussi bien accomplir le miracle sans se présenter sur les lieux – comme il l'a fait en guérissant le serviteur du centenier (Mt 8.13). Il aurait pu, bien entendu, éviter que Lazare meure et que le vent se lève en premier lieu. Par contre, dans sa sagesse infinie, Jésus a permis à dessein que Marie et Marthe et les disciples atteignent un degré de nécessité extrême avant d'intervenir. Il savait tout à leur sujet, et cela, depuis avant même leur naissance. Et il savait infiniment mieux qu'eux ce qui servirait le plus à leur bien et à la gloire de Dieu.

Les disciples devraient se réjouir avec David d'une chose : « Si je monte aux cieux, tu es là ; si je me couche au séjour des morts, te voilà. Si je prends les ailes de l'aurore, et que j'aie habiter à l'extrémité de la mer, là aussi ta main me conduira, et ta droite me saisira » (Ps 139.8-10). Les douze devraient se rappeler ceci : « L'Éternel est un refuge pour l'opprimé, un refuge au temps de la détresse » (Ps 9.10) ; le Seigneur est leur forteresse, leur libérateur et leur rocher (Ps 18.3) ; il les garderait en sécurité même s'ils marchaient « dans la vallée de l'ombre de la mort » (Ps 23.4). Ils devraient se rappeler les paroles que Dieu a adressées à Moïse dans le buisson ardent : « J'ai vu la

souffrance de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu les cris que lui font pousser ses oppresseurs, car je connais ses douleurs » (Ex 3.7). Ils devraient se rappeler que, juste avant qu'Abraham ne plante le couteau dans le cœur d'Isaac, le Seigneur a pourvu un bélier à la place d'Isaac (Ge 22.13).

Par contre, à cause des contraintes de la nuit, les douze ont oublié ces psaumes et la puissance du Seigneur qu'ils exaltent normalement. Ils doutent que le Seigneur, qui sait tout ce que son peuple a souffert en Égypte et qui ne l'a alors pas abandonné, soit néanmoins l'homme de la situation au cœur de cette tempête. Ils ne voient aucun rapport entre leur sort et le fait que Dieu ait procuré un substitut à Isaac lorsque ce dernier se trouvait devant la mort.

L'attention de Jésus

Les disciples ont même oublié l'assurance que Jésus leur a directement donnée quant au fait que leur Père céleste connaît tous leurs besoins avant même qu'ils les lui expriment (Mt 6.32) et qu'« il n'en tombe pas un [*passereau*] à terre sans la volonté de [*leur*] Père. Et même [*leurs*] cheveux sont tous comptés » (10.29,30). Tout ce à quoi ils pensent, c'est le danger, et tout ce qu'ils ressentent, c'est la peur.

Par contre, Jésus n'a pas oublié les disciples et il se présente à eux, au sein même du danger qui menace de les détruire, en **marchant sur la mer**. Il se sert de leur épreuve pour sentier. Il ne peut pas les voir physiquement depuis la montagne ou dans les ténèbres de la tempête, mais il sait exactement où ils se trouvent. La vision de Dieu n'est pas comme la nôtre, car « [*les*] yeux de l'Éternel sont en tout lieu, observant les méchants et les bons » (Pr 15.3). « Nulle créature n'est cachée devant lui, mais tout est nu et découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte » (Hé 4.13).

LA PREUVE DE SA PROTECTION DIVINE

Quand les disciples le virent marcher sur la mer, ils furent troublés, et dirent : C'est un fantôme ! Et, dans leur frayeur, ils poussèrent des cris. Jésus leur dit aussitôt : Rassurez-vous, c'est moi ; n'ayez pas peur ! (14.26,27)

La troisième preuve de la divinité de Jésus se manifeste dans sa protection des disciples. À son approche, ils croient obtenir tout sauf du secours, car, **[quand] les disciples le [voient] marcher sur la mer, ils [sont] troublés, et**

[disent] : C'est un fantôme ! Et, dans leur frayeur, ils [poussent] des cris.
Le mot grec *theôreô* (duquel le verbe **virent** est dérivé) signifie « regarder intensément », ce qui indique que le regard des disciples est fixé sur l'apparition de Jésus.

Le maître est reconnu

Au début, Jésus ne marche pas en direction de la barque, mais semble la dépasser (Mc 6.48), ce qui ne semble pas faire grande différence pour les disciples. Le fait qu'il y ait **un fantôme** à proximité suffit à susciter en eux une **frayeur** telle qu'ils risquent d'en perdre la raison. Le terme **fantôme** rend le mot grec *phantasma*, qui évoque une apparition, une créature imaginaire, et c'est de lui que provient également l'équivalent français « fantasme ».

Beaucoup d'interprètes libéraux insistent pour dire que les disciples *croient* simplement voir Jésus marcher sur les eaux parce que leur esprit fatigué et effrayé leur joue des tours. Par contre, il serait difficilement possible que les douze imaginent simultanément la même apparition. Et une telle explication pourrait difficilement rendre compte du fait que Jésus monte dans la barque avec eux et que, dès ce moment, la tempête se calme. Les auteurs indiquent clairement que la barque est loin du rivage. Il est donc également impossible, contrairement à ce que certains prétendent, que les disciples aient vu Jésus marcher sur le rivage en donnant l'impression de marcher sur l'eau, même en plein jour. Soit qu'ils aient menti en rapportant l'événement, soit qu'ils l'aient raconté comme il s'est produit.

En raison des ténèbres, de la bruine des vagues soulevées par le vent, de la fatigue d'avoir tant ramé et de la peur qui les habite déjà à cause de la tempête, ils ne reconnaissent pas Jésus lorsqu'il leur apparaît. Marc rapporte qu'« ils le *[voient]* tous » (Mc 6.50), mais qu'aucun d'eux ne soupçonne qu'il s'agit de Jésus. Leur peur se change instantanément en une frayeur abjecte tandis que la forme qu'ils prennent pour **un fantôme** vient ajouter à leurs tourments. Dans les ténèbres qui précèdent l'aube, le désarroi se change en horreur et en désespoir les plus complets. Pris de panique, ils ne peuvent s'empêcher de **[pousser] des cris**.

Bien que Jésus mette à l'épreuve la foi des disciples, il comprend leur fragilité. Il calme leur peur en leur disant simplement : **Rassurez-vous, c'est**

moi ; n'ayez pas peur ! En dépit du vent qui fait rage, des vagues qui malmènent la barque et de leur esprit frappé de torpeur, ils reconnaissent immédiatement la voix de leur Maître.

L'heure n'est pas venue de leur expliquer pourquoi il est là, ce qu'il planifie de faire par la suite, ou pourquoi il n'est pas venu plus tôt. Il convient plutôt de les *[rassurer]* en calmant la tempête qui fait rage au-dedans des disciples, même avant de calmer celle qui fait rage au-dehors.

Faire confiance au Sauveur souverain

Jésus n'a pas marché sur les eaux pour enseigner à ses disciples à le faire. Pierre a tenté le coup et y a échoué ; et rien n'indique qu'un autre l'ait fait à une occasion quelconque. Le Seigneur cherche plutôt à démontrer son désir de faire par amour tout le nécessaire pour secourir ses enfants. Il n'a pas à marcher sur les eaux pour les sauver, mais ce faisant, il leur rappelle de manière inoubliable la puissance et la portée de sa protection divine. Il ne le fait pas afin de leur enseigner à marcher sur les eaux, mais afin de leur enseigner que Dieu peut agir et agira en faveur des siens.

Nous ne nous trouverons jamais en un lieu où Christ ne pourra pas nous trouver ; et aucune tempête n'est trop violente pour qu'il ne puisse nous en secourir. Il protège les siens, qu'il ne délaissera et n'abandonnera jamais (Jos 1.5 ; Hé 13.5). Or, sa leçon pour les disciples est une leçon pour nous : les enfants de Dieu n'ont rien à craindre. Aucune angoisse n'est justifiée, peu importe combien nos problèmes semblent désespérants et menaçants. La vie est souvent orageuse et douloureuse, souvent menaçante et effrayante. Certains croyants souffrent plus que d'autres, mais tous souffrent à un certain moment et d'une certaine manière. En dépit de cela, la tempête n'est jamais trop terrible, la nuit n'est jamais trop sombre et la barque n'est jamais trop fragile pour que nous devenions les victimes d'un danger trop grand pour que notre Père nous en délivre.

Lorsque Paul sera amené prisonnier à Rome pour y comparaître devant César, le navire se retrouvera dans une tempête exceptionnellement violente sur la mer Méditerranée près de l'île de Crète. Même après que l'équipage aura tout jeté par-dessus bord – la cargaison, les agrès et la nourriture –, le navire sera encore en danger de se briser contre les rochers. Paul aura prévenu l'équipage qu'ils devraient passer l'hiver en sécurité à Beaux-Ports,

mais ni le centenier ni le pilote du navire ne l'aura écouté. Lorsque tout le monde à bord désespérera de remettre pied sur la terre ferme, un ange apparaîtra à Paul pour lui assurer que, même si le navire est perdu, aucune vie ne le sera. Cependant, même avant le message de l'ange, Paul, contrairement aux disciples effrayés, sera parfaitement en paix et offrira des encouragements aux gens qui seront à bord avec lui, en leur disant : « C'est pourquoi, ô hommes, rassurez-vous, car j'ai cette confiance en Dieu qu'il en sera comme il m'a été dit » (Ac 27.25).

Ainsi, les disciples qui hésitaient à quitter Jésus pour se rendre à Capernaüm lui ont obéi en se mettant à ramer vers la tempête qu'ils savaient être en train de se lever, et Jésus honore maintenant leur fidélité. Lorsque les croyants sont dans l'obéissance, ils sont en sécurité, quelle que soit la situation. Ce lieu sûr n'est pas le lieu d'une situation favorable, mais le lieu de l'obéissance à la volonté de Dieu.

LA PREUVE DE SON AMOUR DIVIN

Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux. Et il dit : Viens ! Pierre sortit de la barque, et marcha sur les eaux, pour aller vers Jésus. Mais, voyant que le vent était fort, il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauve-moi ! Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit, et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? (14.28-31)

La quatrième preuve de la divinité de Jésus est la démonstration de son amour divin. Bien que Marc et Jean rapportent que Jésus marchait sur les eaux, seul Matthieu rapporte le présent incident impliquant Pierre.

Le motif de Pierre

Le **si** de Pierre ne reflète pas le doute quant au fait qu'il s'agit bien de son Seigneur, car la dernière chose que Pierre ferait serait de sortir sur l'eau à la rencontre d'un fantôme non identifié. Il est impétueux et effronté de nature, et plus d'une fois son assurance outrancière lui causera des ennuis – y compris des ennuis auprès du Seigneur. Par contre, il faudrait plus que du culot à ce pêcheur de toute une vie pour s'aventurer sur l'eau sans l'avantage d'une barque, car personne à bord ne connaît mieux que Pierre les dangers des tempêtes de la mer de Galilée. Il lui est probablement arrivé d'être jeté par-dessus bord par de grands vents ou de hautes vagues et d'en voir d'autres

faire la même expérience traumatisante. Pierre n'est pas stupide, et il est fort peu probable que son impétuosité triomphe si facilement de sa raison et de son instinct de préservation.

Sa joie

Il semble beaucoup plus probable que Pierre soit follement heureux de voir Jésus et qu'il désire ardemment se retrouver en sécurité à ses côtés. Il se peut que la simple impétuosité le pousse à sortir de la barque, en s'attendant à ce que Jésus vienne à sa rescousse d'une façon quelconque. Toutefois, étant maintenant plus avisé, il demande au Seigneur : **ordonne que j'aille vers toi sur les eaux**. Il sait que Jésus a le pouvoir de le faire marcher **sur les eaux**, mais il ne présume pas tenter l'exploit sans que ce dernier le lui ordonne expressément. La requête de Pierre est un geste d'affection reposant sur une foi sûre. Il ne demande pas de marcher sur les eaux pour le plaisir d'accomplir quelque chose d'aussi spectaculaire, mais parce que c'est le moyen pour lui de se rendre à Jésus.

Son amour, son courage et sa foi

Pierre fait plusieurs choses qu'on pourrait lui reprocher. Cependant, on lui reproche parfois des choses qui reflètent autant l'amour, le courage et la foi que le culot ou la lâcheté. Par exemple, même s'il reniera le Seigneur lorsqu'il sera dans la cour du souverain sacrificateur durant le procès de Jésus, il sera néanmoins là, aussi près de lui qu'il le pourra. Les autres disciples brilleront par leur absence. Sur la montagne de la Transfiguration, la suggestion de Pierre manquera de sagesse, mais sera motivée par un dévouement sincère : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je dresserai ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie » (Mt 17.4). Il aime sincèrement Jésus, et il veut tout aussi sincèrement le servir et lui plaire. Pierre ne résistera pas à Jésus par orgueil lorsque celui-ci voudra lui laver les pieds, mais plutôt parce que, dans sa profonde humilité, il ne pourra concevoir que son Seigneur lave les pieds de quelqu'un d'aussi indigne. Et lorsque Jésus lui expliquera la signification de son geste, Pierre lui dira : « Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête » (Jn 13.9).

Pierre marche continuellement dans l'ombre du Seigneur et sur ses traces. En lisant entre les lignes des récits évangéliques, il n'est pas difficile d'imaginer

un Pierre suivant Jésus de si près qu'il se heurte contre lui lorsque Jésus s'arrête. Pierre ressent en présence de Jésus une sécurité et un réconfort merveilleux, et c'est précisément là où l'apôtre veut maintenant se retrouver. Il est plus sûr avec Jésus **sur les eaux** que sans lui dans la barque.

Son amour imparfait, mais réel

L'amour que Pierre a pour Jésus est imparfait et faible, mais il est réel. À trois reprises, Jésus demandera à Pierre s'il l'aime et, chaque fois, Pierre lui répondra par l'affirmative. Jésus ne contredira pas la réponse de Pierre, mais lui rappellera son obligation de paître les brebis de son Maître et l'avertira du grand prix que son amour exigera de sa part (Jn 21.15-18). Selon la tradition, lorsque Pierre était sur le point d'être crucifié, il aurait demandé qu'on le crucifie la tête en bas, ne se sentant pas digne de mourir de la même manière que son Seigneur.

Le fait que Jésus dise à Pierre de **[venir]** confirme les bons motifs du disciple. Jésus n'invite jamais qui que ce soit à faire quoi que ce soit de péché, et le lui ordonne encore moins. Pas plus qu'il n'encourage l'orgueil ou la présomption. C'est avec la plus grande compassion que Jésus dit à Pierre de **[venir]**, très heureux que celui-ci désire être auprès de son Seigneur.

Autant que n'importe quelle autre qualité, c'est le grand amour de Pierre pour Christ qui fera de lui le chef des disciples. Il semble être le plus près de Christ, et il apparaît toujours le premier sur les listes des douze. Exactement comme le Seigneur ne rejette jamais une foi faible, mais l'accepte et l'édifie, il ne rejette jamais non plus un amour faible et imparfait. Avec beaucoup de patience et grand soin, il prend l'amour de ses enfants et, par le truchement d'épreuves et de difficultés ainsi que de réussites et de victoires, il édifie cet amour en l'amenant à être plus conforme à son propre amour.

Le fait que Jésus dise à Pierre **Viens !** est un geste d'amour. Jean déclare : « Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. » En fait, il ajoute : « Dieu est amour » (1 Jn 4.16 ; voir aussi v. 8). Il est dans la nature de Dieu d'aimer, comme il est dans la nature de l'eau d'être mouillée et dans celle du soleil d'être éclatant et chaud. Il aime les siens d'un amour infini, impartial, inégalé, immuable, éternel et parfait.

Les chrétiens reflètent le mieux leur Père céleste lorsqu'ils usent d'amour, surtout les uns envers les autres. À ce sujet, Jean poursuit son explication

ainsi : « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (1 Jn 4.20.)

La foi de Pierre est mise à l'épreuve

Bien que Pierre soit sincère, il ne comprend pas la réalité ou le caractère extrême de ce qu'il demande de faire. Depuis la sécurité relative de la barque, l'exploit ne semble pas si terrifiant ; par contre, une fois que **Pierre [sort] de la barque, et [marche] sur les eaux, pour aller vers Jésus**, la situation semble être radicalement différente. Pierre quitte le Seigneur des yeux temporairement, car, **voyant que le vent [est] fort, il [a] peur ; et, comme il [commence] à enfoncer, il [s'écrie] : Seigneur, sauve-moi !** Sa foi suffit à lui faire quitter la barque, mais elle ne suffit pas à le soutenir à la surface de l'eau.

Lorsque notre foi est poussée à l'extrême comme jamais auparavant, elle s'en trouve affermie. Or, un tel affermissement est essentiel à la croissance et à la maturité du chrétien. À ce sujet, Jacques dit : « Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation ; car, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment » (Ja 1.12). Le Seigneur nous amène aussi loin que notre foi nous pousse, et là où elle prend fin, nous nous mettons à enfoncer. C'est alors que nous faisons appel à lui et qu'il nous démontre une fois de plus sa fidélité et sa puissance. Par ailleurs, notre foi s'en trouve d'autant plus accrue. Tandis que nous apprenons à faire confiance à Dieu selon la foi que nous avons, nous découvrons ses limites, mais nous découvrons également ce qu'elle peut encore devenir.

Tandis que Pierre **[commence] à enfoncer**, il est probablement complètement vêtu. Il aurait donc beaucoup de difficulté à nager au travers des hautes vagues. Et dans sa frayeur, il ne pense probablement à rien d'autre qu'à la noyade. Dès qu'il **[s'écrie] : Seigneur, sauve-moi !** il se retrouve toutefois en sécurité, car **[aussitôt] Jésus [étend] la main et le saisit**.

Jésus le réprimande, en lui disant : **Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?** Pierre doit s'interroger sur cette question. La raison de ses doutes semble évidente. Il est épuisé d'avoir ramé presque toute la nuit, et mort de peur à cause de la tempête et puis devant ce qu'il croyait être un fantôme. De

plus, il a maintenant l'impression qu'il va se noyer avant d'atteindre le Seigneur. Il ne s'est jamais trouvé en pareille situation auparavant, et il se peut que les quelques pas qu'il fait sur l'eau ajoutent à son choc.

Par contre, le peu de foi de Pierre vaut mieux qu'aucune foi ; et, comme ce sera le cas dans la cour où il reniera le Seigneur, au moins il est là et il ne se retient pas comme les autres. Il avance au moins vers Jésus et, lorsqu'il faiblit, le Seigneur lui fait faire le reste du chemin.

Jésus a intercédé pour Pierre et les autres pendant qu'il était sur la montagne, et il se porte maintenant directement à leur secours au cœur de la tempête. Le Seigneur nous précède et nous accompagne. Lorsque nous sommes contrariés, angoissés, perplexes et effrayés, Satan nous tente en nous poussant à nous demander pourquoi Dieu permet que pareilles choses arrivent à ses enfants. Et si nous gardons notre attention sur ces choses, nous nous mettrons à enfoncer aussi sûrement que Pierre le fait ici. Toutefois, si nous crions à l'aide au Seigneur, il viendra à notre secours aussi sûrement qu'il le fait ici pour Pierre.

Un jour, Pierre écrira : « C'est là ce qui fait votre joie, quoique maintenant, puisqu'il le faut, vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi, plus précieuse que l'or périssable (qui cependant est éprouvé par le feu), ait pour résultat la louange, la gloire et l'honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra » (1 Pi 1.6,7).

LA PREUVE DE SA PUISSANCE DIVINE

Et ils montèrent dans la barque, et le vent cessa. Ceux qui étaient dans la barque vinrent adorer Jésus, et dirent : Tu es véritablement le Fils de Dieu. (14.32,33)

Le miracle le plus spectaculaire s'accomplit sans même que Jésus ait à prononcer un seul mot ou à lever le petit doigt. Au moment où Jésus et Pierre **[montent] dans la barque** avec les autres disciples, **le vent [cesse]**. C'est comme si **le vent** avait simplement attendu que le miracle se termine ; et maintenant qu'il a eu son effet, le vent **[cesse]**.

De manière tout aussi instantanée, « la barque **[aborde]** au lieu où ils **[vont]** » (Jn 6.21). Ils se sont éloignés du rivage de cinq ou six kilomètres, et la tempête est au plus fort, mais elle se calme en un instant et la barque se

retrouve aussitôt à destination. Humainement parlant, comment s'étonner de ce que les disciples aient été « stupéfaits et remplis d'étonnement » (Mc 6.51) ? Il y a toutefois deux ans que les disciples bénéficient de manifestations ahurissantes de la puissance miraculeuse de Jésus et ces événements remarquables ne devraient donc plus les étonner. Marc nous indique que leur étonnement résulte du fait qu'« ils [n'ont] pas compris le miracle des pains » – ni celui par lequel Jésus a calmé la tempête ni aucune autre grande œuvre qu'il a accomplie –, « parce que leur cœur [est] endurci » (Mc 6.52).

À l'instant, les mêmes cœurs se sont cependant adoucis et leurs yeux se sont ouverts comme jamais auparavant, si bien que **[ceux] qui [sont] dans la barque [viennent] adorer Jésus, et [disent] : Tu es véritablement le Fils de Dieu.** Ils sont maintenant plus que simplement étonnés, comme la foule et eux-mêmes l'ont toujours été. Au-delà de l'étonnement, ils se mettent à adorer Dieu, ce que les miracles de Jésus visent à produire. Ils en viennent enfin à commencer à voir Jésus comme celui que Dieu a souverainement élevé et à qui il a donné le nom au-dessus de tous les noms auquel « tout genou [fléchira] dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et [...] toute langue [confessera] que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2.9-11).

Troisième partie
Les déclarations divines de Christ

Chapitre 7

Fils de l'homme et Fils de Dieu

(Matthieu 16.13-17)

Jésus, étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples : Qui suis-je au dire des hommes, moi le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ; les autres, Élie ; les autres, Jérémie, ou l'un des prophètes. Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre répondit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus, reprenant la parole, lui dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas ; car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. (16.13-17)

Le passage à l'étude représente le point culminant du ministère d'enseignement de Jésus. Il constitue, en réalité, l'examen final au cours duquel l'apôtre se penche sur une seule question, l'ultime question à laquelle tout être humain doit répondre : Qui est Jésus-Christ ? La réponse à cette question est de la plus haute importance, car la destinée éternelle du répondeur en dépend. Il s'agit d'une question à laquelle personne ne peut se soustraire et que personne ne peut contourner. Tout le monde sera acculé au pied du mur de l'éternité, pour ainsi dire, et n'aura d'autre choix que de répondre à cette question.

Depuis maintenant environ deux ans et demi, Jésus progresse vers cet instant – enseignant et répétant ses enseignements, affirmant et réaffirmant, démontrant et démontrant de nouveau, bâtissant et rebâtissant la vérité au sujet de son identité afin de l'établir complètement et fermement dans l'esprit et le cœur des douze.

Au cours des nombreux derniers mois, le Seigneur a évité le plus possible les foules et les chefs religieux. Ses rencontres avec eux ont été brèves et laconiques. Les foules dans l'erreur désirent faire de lui un sauveur politique qui les délivrera de l'occupation des Romains et des ambitions capricieuses d'Hérode. Les scribes, les pharisiens et les sadducéens sont, pour la plupart, entièrement convaincus qu'il représente une menace pour leur système religieux et sont déterminés à se débarrasser de lui, étant même prêts à le

faire mourir si nécessaire.

Tandis que Jésus passe de plus en plus de temps seul avec les douze, il va plus souvent en territoire non-juif et y séjourne plus longtemps. Il se retire en périphérie de la Palestine afin d'échapper à la flagornerie inconstante et erronée des foules et à l'hostilité grandissante des chefs religieux.

LE CONTEXTE

Jésus, étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe... (16.13a)

La ville de **Césarée de Philippe** portait à l'origine le nom de Paneas (ou Panias), d'après le dieu grec Pan, qui, selon la mythologie grecque, serait né dans une grotte située à proximité. César Auguste a confié la région à Hérode le Grand, qui a fait bâtir un temple à Paneas en l'honneur de l'empereur. Le fils d'Hérode, Philippe le tétrarque, a hérité de la région, a beaucoup agrandi la ville et l'a renommée d'après César. Il y a ajouté le nom de **Philippe** à la fois pour s'arroger une partie des honneurs et pour différencier cette ville de **Césarée** de celle située à l'ouest de Jérusalem sur la côte méditerranéenne.

Césarée de Philippe est située à environ 40 km au nord-est de la mer de Galilée et à environ 65 km au sud-ouest de Damas, sur un magnifique plateau à proximité des sources du Jourdain. Quelques kilomètres au nord, les sommets aux neiges éternelles du Hermon s'élèvent à plus de 2750 m au-dessus du niveau de la mer. Par temps clair, on aperçoit facilement la majestueuse montagne depuis certaines villes du nord de la Galilée comme Capernaüm, Cana et Nazareth.

Césarée de Philippe n'est située qu'à quelques kilomètres de la ville juive antique de Dan, que l'on considère alors depuis des siècles comme étant à l'extrême nord de la Terre promise, Beer-Schéba étant à l'extrême sud (voir Jg 20.1 ; 1 Ch 21.2). Étant au nord le dernier avant-poste d'Israël, elle a toujours été particulièrement perméable à l'influence païenne.

Ce lieu offre à Jésus et aux disciples un heureux soulagement après avoir séjourné dans les basses terres torrides de la Galilée, ainsi qu'après avoir subi les pressions des chefs religieux et la menace d'Hérode Antipas.

Luc 9.18 nous révèle que Jésus pose sa question d'importance capitale aux disciples tout juste après avoir passé du temps seul à prier, et Marc 8.27 nous révèle que le groupe n'est pas encore tout à fait arrivé à **Césarée de Philippe**,

mais traverse ici certains des villages situés en périphérie de cette ville. À ce carrefour du paganisme et du judaïsme, Jésus sort d'un temps de communion intime avec son Père céleste pour affronter ses disciples en leur posant la question à laquelle toute personne et toute religion doit répondre un jour ou l'autre.

L'EXAMEN

[Jésus] demanda à ses disciples : Qui suis-je au dire des hommes, moi le Fils de l'homme ? Ils répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ; les autres, Élie ; les autres, Jérémie, ou l'un des prophètes. Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis ? (16.13b-15)

Fils de l'homme est le titre que Jésus emploie le plus souvent pour se désigner lui-même, un titre qui apparaît d'ailleurs quelque quatre-vingts fois dans le Nouveau Testament. Les Juifs le reconnaissent d'emblée comme un titre désignant le Messie (voir Da 7.13) ; mais comme il met l'accent sur sa nature humaine, beaucoup de Juifs préfèrent ne pas l'utiliser. C'est sans doute pour cette raison que Jésus le préfère, *justement* – car il met en lumière l'humiliation et la soumission propres à sa première venue, ainsi qu'à son œuvre d'expiation sacrificielle et substitutive.

Le ministère prioritaire de Jésus dans le monde consiste à se révéler lui-même, à enseigner et à démontrer qui il est. Par conséquent, il amorce son examen en **[demandant] à ses disciples : Qui suis-je au dire des hommes, moi le Fils de l'homme ?** Les **hommes** à qui le Seigneur fait ici allusion sont les Juifs, le peuple élu de Dieu, vers qui le Messie est envoyé en premier (Ro 1.16 ; voir aussi Jn 4.22).

Ce n'est pas que Jésus soit inconscient de ce que les **hommes** disent à son sujet, mais qu'il veut que les douze réfléchissent soigneusement à ces perceptions populaires. Il ne se préoccupe aucunement des opinions des scribes et des pharisiens incrédules et hypocrites, parmi lesquels certains l'ont même accusé d'être de connivence avec Satan (Mt 10.25 ; 12.24). Il **[demande]** plutôt à savoir ce que pensent de lui les gens qui le considèrent d'un œil favorable, bien qu'incertain, et qui reconnaissent en lui plus qu'un simple chef religieux. Après avoir entendu ses enseignements et avoir été les témoins de ses miracles, à quelle conclusion en sont-ils venus par rapport à Jésus, **le Fils de l'homme ?**

Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, lui répondent les douze. Il se peut que, partageant l'opinion que leur inspire la peur d'Hérode le tétrarque (Mt 14.1,2), certains des Juifs croient que Jésus est un **Jean-Baptiste** réincarné, revenu de la mort afin de poursuivre son ministère visant à annoncer le Messie. Comme Hérode, ces gens reconnaissent que la puissance miraculeuse de Jésus est humainement inexplicable.

Les **autres** croient que Jésus est un **Élie** réincarné, que la plupart des Juifs considèrent comme étant le prophète suprême de l'Ancien Testament, que le Seigneur leur enverra de nouveau « avant que le jour de l'Éternel arrive, ce jour grand et redoutable » (Ma 4.5). Durant les célébrations de la Pâque juive des temps modernes, on réserve une chaise inoccupée à la table pour **Élie**, dans l'espoir qu'un jour il viendra annoncer l'arrivée du Messie.

D'**autres** encore disent que Jésus est **Jérémie**, un autre des prophètes les plus révévés. Dans le livre apocryphe de 2 Maccabées (2.4-8), on dit que Jérémie a sorti du Temple l'arche de l'alliance et l'autel des encens et est allé les cacher sur le mont Nebo afin d'éviter que les Babyloniens les profanent et les détruisent. Certains Juifs croient alors qu'avant que le Messie revienne établir son royaume, Jérémie reviendra sur la terre remettre l'arche et l'autel à leur place attitrée dans le Temple. Le même livre apocryphe présente un Jérémie à la barbe blanche remettant une épée en or au grand héros juif Judas Maccabée, afin qu'il s'en serve pour détrôner les Grecs (15.12-16).

Il se peut que des gens voient en Jésus quelque chose leur rappelant le caractère et le message de Jean-Baptiste. Certaines personnes voient en lui le feu et l'intensité d'Élie ; et d'autres encore voient en lui les lamentations et la tristesse de Jérémie. Selon chacune de ces trois identités, on perçoit néanmoins Jésus uniquement comme le précurseur du Messie, revenu à la vie et doté de pouvoirs miraculeux lui venant de Dieu.

Le reste du peuple qui reconnaît le caractère unique de Jésus n'émet pas d'hypothèses au sujet de son identité particulière, mais le considère simplement comme **l'un des prophètes** « [étant] ressuscité » (voir Lu 9.19).

Dans chaque cas, les gens considèrent Jésus comme un précurseur du Messie, et non le Messie même. Ils ne peuvent nier sa puissance surnaturelle, mais ils refusent de l'accepter comme Messie et Sauveur. Ils approchent autant que possible de la vérité suprême de Dieu, mais sans jamais le reconnaître et

l'accepter pleinement.

Depuis l'époque de Jésus, une grande partie du monde désire elle aussi parler en termes élogieux de lui, mais sans reconnaître sa divinité et sa seigneurie. Pilate a dit : « Je ne trouve rien de coupable en cet homme » (Lu 23.4). Napoléon a dit : « Je connais les hommes, et Jésus n'était pas un simple homme. » Diderot a désigné Jésus comme étant « l'insurpassable » ; Strauss, le rationaliste allemand, comme « le modèle le plus noble de la religion » ; John Stuart Mill, comme « le guide de l'humanité » ; Renan, l'athée français, comme « le plus grand des fils des hommes » ; Theodore Parker, comme « un jeune ayant Dieu dans le cœur » ; et Robert Owens, comme « l'irréprochable ». Il y en a de nos jours qui l'appellent l'ultime Superstar. Reste que tous ces titres et toutes ces descriptions sont loin d'identifier Jésus tel qu'il est pleinement : le Messie, Dieu fait chair.

Maintenant que les disciples lui ont rapporté ce que les foules disent à son sujet, Jésus leur demande : **Et vous [...] qui dites-vous que je suis ?** Les douze savent que la plupart des perceptions que les gens entretiennent de Jésus sont inexactes. C'est néanmoins à leur tour de devoir répondre à cette question.

LA CONFESSION

Simon Pierre répondit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. (16.16)

Comme d'habitude (voir, par ex., Mt 15.15 ; 19.27 ; Jn 6.68), **Simon Pierre** se fait ici le porte-parole des autres, « le directeur de la chorale apostolique », tel que Chrysostome le désignait. Comme d'habitude, également, ses commentaires sont courts, emphatiques et décisifs : **Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.** Le titre **Christ** est l'équivalent grec du titre hébreu *Messie*, à savoir le libérateur que Dieu a annoncé et qu'Israël attend depuis longtemps, « l'Oint » suprême, le Souverain Sacrificateur à venir, le Roi, le Prophète et le Sauveur. Sans la moindre hésitation, **Pierre** déclare que Jésus est le Messie, alors que les foules de Juifs le croient être uniquement le précurseur du Messie.

Lors de sa rencontre initiale avec Jésus, André l'a déclaré être le Messie avec enthousiasme, et Nathanaël l'a appelé « le Fils de Dieu [...] le roi d'Israël » (Jn 1.41,49). Les disciples savent que Jean-Baptiste a attesté que Jésus « est le Fils de Dieu » (Jn 1.34). Or, plus ils passent de temps en sa compagnie,

plus ils voient de preuves de sa nature, de sa puissance et de son autorité divines.

Comme c'est le cas de leurs compatriotes juifs, on leur a toutefois enseigné de s'attendre à un Messie qui viendra conquérir, régner, délivrer le peuple de Dieu de ses ennemis et établir son royaume de justice sur la terre pour toujours. Lorsque Jésus refuse d'utiliser sa puissance miraculeuse à ses propres fins et de s'opposer aux oppresseurs romains, les disciples se demandent s'ils ont raison quant à son identité. Son humilité, sa douceur et sa servilité contrastent totalement avec les idées préconçues qu'ils entretiennent au sujet du Messie. Que le Messie se fasse ridiculiser impunément, sans mentionner persécuter et exécuter, est inconcevable pour eux. Lorsque Jésus leur parlera de son départ et de son retour, Thomas fera indubitablement écho à la consternation de tous les disciples en disant : « Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous en savoir le chemin ? » (Jn 14.5.)

C'est d'ailleurs une perplexité similaire qui a amené Jean-Baptiste à mettre en doute ce qu'il avait affirmé plus tôt au sujet de l'identité messianique de Jésus : « Jean, ayant entendu parler dans sa prison des œuvres du Christ, lui fit dire par ses disciples : Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » (Mt 11.2,3.) Les miracles de Jésus prouvent clairement son identité messianique, mais son refus d'employer ses pouvoirs afin de renverser Rome et d'établir son royaume terrestre a amené même l'homme pieux et rempli de l'Esprit qu'était Jean-Baptiste à douter de cette identité.

Comme ce dernier, les douze font preuve d'une grande foi par moments et de sérieux doutes à d'autres moments. Ils sont capables de proclamer avec une profonde conviction : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu » (Jn 6.68,69). Ils peuvent également faire preuve d'un manque de foi et de discernement consternant, même s'ils ont assisté à des centaines de guérisons et de manifestations frappantes de la puissance surnaturelle de Jésus (voir Mt 8.26 ; 14.31 ; 16.8). Il leur arrive à certaines occasions de se montrer forts dans leur foi et faibles à d'autres occasions. Jésus parle souvent d'eux comme de « gens de peu de foi ».

La vérité au sujet de la divinité et de l'identité messianique de Jésus est maintenant enfin établie au-delà de tout doute dans leur esprit. Il leur arrivera encore de vivre des moments de faiblesse et de confusion par rapport à ce que

Jésus dira ou fera, mais ils ne douteront plus de son identité. Il est véritablement **le Christ, le Fils du Dieu vivant**. L'Esprit même de Dieu a maintenant gravé la vérité dans leur cœur de manière permanente.

Il leur a fallu deux années et demie pour en venir à faire cette confession de foi, en surmontant les combats et la haine des chefs religieux, les caprices et le rejet croissants parmi le peuple, et leur propre confusion quant à ce que Jésus est venu faire sur la terre. Ils savent toutefois indubitablement maintenant qu'il est la concrétisation de leurs espoirs, la source de leur salut et celui que désirent les nations.

Au nom de tous les apôtres, Pierre confesse Jésus non seulement comme le Messie, **le Christ**, mais également comme **le Fils du Dieu vivant**. Or, le Fils de l'homme (v. 13) est aussi **le Fils [de] Dieu**, le Créateur de l'univers et de tout ce qui s'y trouve. Il est le **Dieu** vrai et réel, et non un personnage mythologique comme Pan ou une « divinité » mortelle comme César – qui possèdent tous les deux un haut lieu à Césarée de Philippe. Le Seigneur des disciples est nul autre que **le Fils du Dieu vivant**.

Comme le prouvent plusieurs choses que les douze diront et feront plus tard, ils ne comprennent pas encore pleinement la Trinité à ce stade-ci, ni même la nature et l'œuvre complètes de **Christ**. Ils savent cependant que Jésus est véritablement **le Christ** et qu'il est réellement divin, **le Fils du Dieu vivant**. Le mot **Fils** reflète la notion de partage de la même essence, car un fils possède la même nature que son père. Ainsi, Jésus-Christ possède la même nature que Dieu le Père (voir Jn 5.17,18 ; 10.30-33).

LE RÉSULTAT

Et Jésus, reprenant la parole, lui dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas (16.17a)

Ceux qui confessent véritablement que Jésus est Dieu, ce qui revient à le confesser comme Seigneur et Sauveur (1 Jn 4.14,15), sont divinement et éternellement **heureux**. Ils sont « bénis de toute sorte de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ », élus en lui « avant la fondation du monde, pour [qu'ils soient] saints et irréprochables devant lui » et Dieu les « a prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ » (Ép 1.3-5). Dieu déverse toutes ses ressources surnaturelles sur ceux qui viennent à lui par la foi en son Fils, car par lui ils deviennent les enfants

mêmes de Dieu.

Pour mettre l'accent sur la capacité humaine insuffisante de Pierre, Jésus l'appelle par son nom de famille d'origine, **Simon, fils de Jonas** (Jean en araméen).

LA SOURCE

car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. (16.17b)

Les disciples n'ont pas fini par se laisser convaincre de l'identité messianique et de la divinité de Jésus en raison de ses enseignements et de ses miracles, si étonnants ceux-ci puissent-ils être. À elles seules, ces choses ne suffiraient pas à convaincre les douze, pas plus qu'elles ne suffisent à convaincre les milliers d'autres personnes qui, ayant entendu la même vérité et vu les mêmes miracles, ont négligé d'accepter et de suivre celui qui les a enseignées et accomplies. Les capacités humaines, que la figure de rhétorique **la chair et le sang** représente ici, ne peuvent procurer la compréhension des choses de Dieu (voir 1 Co 2.14). Le Père doit lui-même **[révéler]** ces choses et apporter la compréhension de son Fils à l'esprit humain.

Les récits des Évangiles semblent nous indiquer clairement que le **Père** a révélé le Fils surtout par l'intermédiaire même de ce Fils. Rien n'atteste ou ne suggère qu'une révélation divine quelconque ait été accordée aux douze durant le ministère terrestre de Jésus, sinon celle ayant été accordée en la personne même de Jésus. Tandis qu'ils commençaient à entrevoir la lumière de ses enseignements et la portée de sa puissance miraculeuse, l'Esprit a ouvert leurs yeux spirituels afin qu'ils voient en lui le Messie, le Fils du Dieu vivant.

Jésus a déjà fait plusieurs déclarations étonnantes à son propre sujet. Il a lui-même affirmé être venu accomplir la Loi et les prophètes (Mt 5.17) et que, dans les derniers jours, beaucoup de gens s'adresseraient à lui comme au Seigneur (7.22). Il a dit : « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement » (Jn 6.51a), et : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » (10.9a ; voir aussi 14.6).

Jésus a également accompli des miracles étonnants. Il a changé de l'eau ordinaire en vin de grande qualité (Jn 2.6-11), il a guéri plusieurs milliers de

gens atteints de toutes sortes de maladies (voir, par ex., Mt 4.24 ; 8.16 ; 9.35) et il a même apaisé une tempête par une simple parole (Mt 8.26).

Il se peut que le plus grand témoignage de l'identité messianique de Jésus soit toutefois la déclaration par laquelle il s'est dit être le maître du sabbat (Mt 12.8), une déclaration qu'un Juif de son époque ne peut qu'interpréter comme une présomption de divinité. Le sabbat, qui a pour première acception le repos ou la cessation, est au cœur même de la vie des Juifs. Non seulement leur semaine, mais également tout leur calendrier des fêtes et des jours saints, est organisée autour du concept du sabbat. Le septième jour de la semaine (Ex 20.11) et toute autre observance sabbatique sont un temps de repos et d'adoration. Le livre du Lévitique mentionne neuf festivals fondés sur le sabbat, incluant le sabbat hebdomadaire (Lé 23.3) ; la Pâque juive (v. 4-8) ; la fête des prémices (v. 9-14) ; la Pentecôte (v. 15-22) ; la fête des trompettes (v. 23-25) ; le jour des expiations, à savoir Yom Kippour (v. 26-32) ; la fête des Tabernacles (v. 33-44) ; l'année sabbatique (25.2-7) et l'année du jubilé (v. 8-55), durant laquelle, chaque cinquantième année, tous les esclaves étaient libérés et toutes les terres restituées à leurs propriétaires d'origine.

Toutes ces observances sabbatiques illustraient le repos final et éternel des enfants de Dieu, le temps où le Messie viendrait sur la terre pour libérer son peuple et établir son royaume divin. Chaque fois qu'un Juif célébrait le sabbat, il se rappelait qu'un jour lui et tous ses compatriotes juifs seraient délivrés de toute servitude – qu'il s'agisse de l'oppression politique, des sacrifices perpétuels ou du travail obligatoire pour gagner sa vie. Tout le système sabbatique visait à tourner le peuple vers le repos véritable, parfait et éternel que le Messie lui apporterait.

En déclarant être l'accomplissement de la prophétie d'Ésaïe 61.1,2, comme il l'a fait dans la synagogue à Nazareth (Lu 4.18-21), Jésus déclarait indubitablement son identité messianique. Pour lui, se présenter comme la source de repos (Mt 11.28) revient à se déclarer être la source de la sainteté, et se présenter comme le maître du sabbat (Mt 12.8) revient à se déclarer maître de tout.

Comme Jésus est lui-même le repos du sabbat parfait de Dieu et la source de la véritable sainteté, les croyants n'ont plus la moindre raison d'observer le septième jour de la semaine ou tout autre jour particulier. Les propos de l'auteur de l'épître aux Hébreux et de Paul le démontrent d'ailleurs : « Pour

nous qui avons cru, nous entrons dans le repos, selon qu'il dit : [...] Il y a donc un repos de sabbat réservé au peuple de Dieu. Car celui qui entre dans le repos de Dieu se repose de ses œuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes » (Hé 4.3,9,10), et : « Que personne donc ne vous juge au sujet du manger ou du boire, ou au sujet d'une fête, d'une nouvelle lune, ou des sabbats : c'était l'ombre des choses à venir, mais le corps est en Christ » (Col 2.16,17).

Le commandement exigeant l'observance du jour du sabbat est le seul des dix commandements que le Nouveau Testament n'impose pas aux chrétiens. Par sa grâce, Jésus-Christ accorde à tous les croyants une libération jubilaire parfaite, finale et éternelle. Le chrétien ne transgresse donc pas le sabbat s'il travaille le jour du Seigneur, mais il le transgresse s'il persiste à accomplir des œuvres légalistes dans l'espoir présomptueux d'ajouter à ce que le Sauveur a déjà accompli.

À ce sujet, rappelons-nous l'explication que Jésus a fournie antérieurement : « Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler » (Mt 11.27).

Comme c'est le cas des disciples, lorsque de nos jours les gens confessent Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur et communiquent avec lui par sa Parole, l'Esprit ouvre leur esprit et leur cœur de plus en plus à sa vérité et à sa puissance. À ce sujet, Paul déclarera : « Ainsi la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ » (Ro 10.17). Tandis que nous continuons de contempler sa gloire, nous sommes transformés à son image (voir Ro 8.29 ; 1 Co 15.49 ; Col 3.10).

Chapitre 8

L'égal de Dieu

(Jean 5.17-24)

Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis. À cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu. Jésus reprit donc la parole, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement. Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. (5.17-24)

Au fil des siècles, les érudits et les sceptiques ont suggéré plusieurs réponses à la question : « Qui est Jésus-Christ ? » Sa vie est celle qui a eu la plus grande influence de tous les temps et son incidence continue de grandir. Pourtant, les historiens et les théologiens des temps modernes débattent encore chaudement de la véritable identité de Jésus. D'innombrables opinions ont été émises tandis que des non-croyants ont cherché à expliquer la vérité à son sujet.

L'IDENTITÉ DE JÉSUS

Motivés par leur propre jalousie mêlée d'amertume, les chefs religieux de l'époque de Jésus l'ont accusé d'être un Samaritain (8.48) possédé (7.20 ; 8.52), fou (10.20) et de naissance illégitime (8.41). Bien qu'ils n'aient pu nier la puissance étonnante de Jésus, ils n'en ont tenu aucun compte parce qu'ils

la jugeaient d'origine satanique (Mt 12.24). Leurs successeurs ont eux aussi proféré des injures contre lui, le considérant comme un « pécheur en Israël, qui pratiquait la magie, méprisait les paroles des sages [et] induisait les gens en erreur » (F. F. Bruce, *New Testament Histor*, Garden City, New York, Anchor, 1972, p. 165).

Les conclusions des théologiens libéraux et des existentialistes

Les sceptiques et les libéraux sur le plan théologique des XVIII^e et XIX^e siècles étaient résolus à nier la divinité de Jésus. Ils le percevaient comme l'enseignant moral strictement humain par excellence, en qui l'étincelle de divinité inhérente à tout être humain brillait avec le plus grand éclat. Dans leur esprit, la vie sacrificielle de Jésus procurait à l'humanité un modèle que tous auraient intérêt à imiter, mais non comme un moyen pour les hommes d'être sauvés. Ainsi donc, pour eux, Jésus était « un exemple de foi, et non l'objet de la foi » (J. Gresham Machen, *Christianity and Liberalism*, réimpr., Grand Rapids, Eerdmans, 1974, p. 85).

Pour les existentialistes du XX^e siècle, tels que le très influent Rudolf Bultmann, le Jésus de l'Histoire était tout, sauf inconnaissable. Cela ne dérangeait toutefois aucunement Bultmann, étant donné qu'il croyait que le « Christ de la foi » que l'Église avait inventé pouvait néanmoins procurer le fondement d'une expérience religieuse sincère. Les théologiens néo-orthodoxes, comme Karl Barth, n'étaient pas disposés à faire complètement abstraction de l'importance factuelle de la vie ou de la divinité de Christ. Cependant, ils n'étaient pas disposés à accepter et à croire le récit biblique relatif à Jésus au sens purement historique.

D'autres perceptions relatives à Jésus vont de la révolution socio-politique militante de la théologie de la libération à la sagesse juive cynique du « Jesus Seminar », en passant par le héros anticulturel des music-halls rock *Godspell* et *Jesus Christ Superstar*. Toutefois, tous ces points de vue fantaisistes et blasphématoires sont loin de ressembler au Dieu fait homme que les Saintes Écritures nous révèlent. Ils en disent plus long au sujet de l'incrédulité invétérée et de l'imagination débridée des gens qui en sont les auteurs qu'au sujet de la véritable identité de Jésus.

Le témoignage que Jésus rendait de lui-même

Ironiquement, dans tous les débats le concernant, on considère rarement le

témoignage que Jésus a rendu de lui-même de manière raisonnable. A-t-il déclaré, comme la chrétienté historique l'a toujours soutenu, être Dieu incarné dans un corps humain ? Ou encore, comme les sceptiques le soutiennent, ses disciples ont-ils inventé cette déclaration et la lui ont-ils attribuée ? Tous ces présumés érudits incrédules ne tiennent aucun compte du récit biblique de sa vie et de son ministère, qui ne laisse aucun doute légitime quant à la personne que Jésus a déclaré être et à la personne qu'il était.

Jésus a souvent parlé de ses origines uniques et étrangères à ce monde, en précisant qu'il vivait dans le ciel avant de venir dans le monde. Aux Juifs hostiles, il a déclaré : « Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde » (8.23). « Et si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant... ? » (6.62), a-t-il demandé. Dans sa prière sacerdotale, Jésus a parlé de la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde soit (17.5). Précédemment dans l'Évangile à l'étude, il a dit à ses disciples : « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde, et je vais au Père » (Jn 16.28).

Jésus a assumé les prérogatives de la divinité. Il a déclaré être maître de la destinée éternelle des gens (8.24 ; voir aussi Lu 12.8,9 ; Jn 5.22,27-29), avoir autorité sur l'institution divinement ordonnée du sabbat (Mt 12.8 ; Mc 2.28 ; Lu 6.5), avoir le pouvoir d'exaucer les prières (Jn 14.13,14 ; voir aussi Ac 7.59 ; 9.10-17) et être en droit de recevoir l'adoration, la foi et l'obéissance auxquelles seul Dieu a droit (Mt 21.16 ; Jn 14.1 ; voir aussi Jn 5.23). Il a également assumé le droit de pardonner les péchés (Mc 2.5-11), ce que, comme ses adversaires en état de choc avaient raison de croire, seul Dieu pouvait faire (v. 7).

Jésus a également appelé les anges de Dieu (Ge 28.12 ; Lu 12.8,9 ; 15.10 ; Jn 1.51) ses anges (Mt 13.41 ; 24.30,31) ; les élus de Dieu (Lu 18.7 ; Ro 8.33) ses élus (Mt 24.30,31) ; et le royaume de Dieu (Mt 12.28 ; 19.24 ; 21.31 ; Mc 1.15 ; Lu 4.43 ; Jn 3.3) son royaume (Mt 13.41 ; 16.28 ; voir aussi Lu 1.33 ; 2 Ti 4.1).

Lorsqu'une Samaritaine lui a dit : « Je sais que le Messie doit venir (celui qu'on appelle Christ) ; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses » (4.25), Jésus lui a répondu : « Je le suis, moi qui te parle » (v. 26). Dans la prière sacerdotale qu'il a adressée au Père, il s'est décrit comme étant « celui [qu'il a] envoyé, Jésus-Christ » (17.3) ; « Christ » est l'équivalent grec du

mot hébreu rendu par « Messie ». Lorsque à son procès le souverain sacrificateur lui a demandé : « Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ? » (Mc 14.61), Jésus lui a simplement répondu : « Je le suis » (v. 62).

Il a également accepté, sans les corriger ni y changer quoi que ce soit, les dires de Pierre (Mt 16.16,17), de Marthe (Jn 11.27) et d'autres (par ex. : Mt 9.27 ; 20.30,31) attestant qu'il était le Messie.

Il se présentait comme le Fils de l'homme et le Fils de Dieu

La manière dont le Seigneur aimait le plus se présenter était en tant que « Fils de l'homme » (voir Mt 8.20 ; Mc 2.28 ; Lu 6.22 ; Jn 12.23, etc.). Bien que ce titre semble insister sur son humanité, il parle également de sa divinité. Jésus tient l'emploi de ce terme de Daniel 7.13,14, où le Fils de l'homme est sur un pied d'égalité avec Dieu le Père, l'Ancien des jours.

Les Juifs se percevaient collectivement comme les fils de Dieu par création. Jésus, quant à lui, disait être le Fils de Dieu par nature : « Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler » (Mt 11.27). Dans l'Évangile à l'étude, il a dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront. Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (5.25,26). Après avoir appris que Lazare était malade, Jésus a dit à ses disciples : « Cette maladie n'est point à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle » (11.4).

Lorsque à son procès on lui a demandé : « Tu es donc le Fils de Dieu ? », Jésus a répondu : « Vous le dites, je le suis » (Lu 22.70 ; voir aussi Mc 14.61,62). Au lieu de rejeter ce titre, le Seigneur l'a accepté sans s'en excuser et sans en être gêné (Mt 4.3,6 ; 8.29 ; Mc 3.11,12 ; Lu 4.41 ; Jn 1.49,50 ; 11.27).

Les autorités juives hostiles comprenaient clairement qu'en employant le titre de Fils de Dieu, Jésus déclarait sa divinité. Autrement, ils ne l'auraient pas accusé de blasphème (voir 10.36). En fait, c'est justement le fait qu'il se soit déclaré être le Fils de Dieu qui a conduit les Juifs à exiger sa mise à mort : « Les Juifs lui [*Pilate*] répondirent : Nous avons une loi ; et, selon notre loi, il

doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu » (19.7). Même lorsque Jésus était sur la croix, certains se sont moqués de lui avec sarcasme : « Il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime. Car il a dit : Je suis Fils de Dieu » (Mt 27.43).

Jésus a ajouté à l'indignation des Juifs incrédules en s'appropriant le nom de l'alliance avec Dieu « Je suis » (Yahvé). Pour les Juifs, ce nom était sacré au point qu'ils refusaient même de le prononcer, de crainte de le prendre en vain et d'en subir le jugement (voir Ex 20.7). Dans l'Évangile à l'étude, Jésus a averti ceux qui refusent de croire qu'il est Yahvé qu'ils périraient pour l'éternité : « C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jn 8.24). (Le mot « ce » n'apparaît pas dans le texte original grec.) Plus loin dans le chapitre à l'étude, « Jésus leur [à ses auditeurs] dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis » (v. 58). Contrairement à beaucoup de gens des temps modernes qui nient sa divinité, les Juifs d'alors savaient exactement ce qu'il déclarait, comme leur deuxième tentative pour le lapider le démontre clairement (v. 59). Dans Jean 13.19, Jésus a dit à ses disciples que lorsque ce qu'il avait prédit s'accomplirait, ils croiraient qu'il est Yahvé. Même ses ennemis, venus l'arrêter dans le jardin de Gethsémané, étaient renversés par sa puissance divine et sont tombés au sol quand Jésus a dit : « C'est moi » (ou « Je suis », 18.5-8).

Toutes les affirmations de preuve précédentes convergent vers un point incontournable : Jésus-Christ a déclaré être l'égal absolu de Dieu. C'est d'ailleurs pourquoi il a pu dire : « Moi et le Père nous sommes un » (10.30) ; « et celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé » (12.45) ; « Celui qui m'a vu a vu le Père » (14.9).

Ceux qui nient que Jésus a déclaré être Dieu doivent nier l'exactitude et la véracité historiques de l'Évangile et donc s'établir eux-mêmes sources supérieures de vérité. Ils prétendent en savoir davantage sur ce qui s'est véritablement passé il y a deux mille ans que les témoins oculaires inspirés. Un tel scepticisme est toutefois injustifié, puisque le Nouveau Testament est de loin le document le mieux attesté de l'Antiquité (voir F. F. Bruce, *The New Testament Documents: Are They Reliable?*, Downers Grove, Ill., InterVarsity, 1973). Les sceptiques expliquent difficilement pourquoi les disciples juifs monothéistes de Jésus auraient épousé sa divinité si tôt dans l'histoire de l'Église autrement qu'en raison de ses propres déclarations. À ce

sujet, William Lane Craig fait remarquer ce qui suit :

Moins de vingt ans après la Crucifixion, une christologie entière proclamant Jésus Dieu incarné existait déjà. Comment expliquer que des Juifs monothéistes aient adoré l'un de leurs compatriotes à titre de Dieu incarné, s'ils n'avaient pas cru à ce que Jésus lui-même disait être ? [...] Si Jésus n'a jamais avancé de telles choses, alors le fait que les premiers chrétiens y aient cru devient inexplicable (*Apologetics: An Introduction*, Chicago, Moody, 1984, p. 160).

Le passage à l'étude, qui affirme la divinité du Seigneur, découle directement de la confrontation qui a eu lieu lorsque Jésus a guéri un paralytique le jour du sabbat (v. 1-16). Le Seigneur n'a pas transgressé les règles du sabbat issues de l'Ancien Testament, mais plutôt les ajouts rabbiniques à ces règles. Cependant, il ne se défendra pas en faisant la distinction entre la loi de Dieu et la tradition de l'homme, la seconde n'ayant pas rapport avec la première. Au lieu de cela, il répondra de manière beaucoup plus radicale, en soutenant qu'il est l'égal de Dieu et qu'il a donc le droit de faire tout ce qu'il veut le jour du sabbat. Il en résultera l'un des discours portant sur la christologie les plus profonds de toute l'Écriture. Dans les versets 17 à 24, Jésus fait cinq déclarations indubitables au sujet de sa pleine égalité avec Dieu : il est l'égal du Père par rapport à sa personne, à ses œuvres, à sa puissance souveraine, à son jugement et à l'honneur qui lui est dû.

JÉSUS EST L'ÉGAL DE DIEU PAR RAPPORT À SA PERSONNE

Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis. À cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu. (5.17,18)

À l'époque de Jésus, l'observance du sabbat est au cœur même de l'adoration des Juifs. La réplique que le Seigneur sert ici à ceux qui lui reprochent de le transgresser (5.16) – **Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis** – laisse entendre que le sabbat n'a pas été institué en faveur de Dieu, mais en faveur de l'homme (Mc 2.27). Autrement dit, les restrictions que le sabbat impose en matière de travail ne s'appliquent pas à Dieu ; ce dernier n'est pas tenu de se reposer tous les septièmes jours. Il est vrai qu'à la fin de la semaine de la création, il « se reposa au septième jour de toute son œuvre,

qu'il avait faite » (Ge 2.2). Ce n'est pas dire toutefois qu'il ait été fatigué ou qu'il en ait tiré un avantage, car « le Dieu d'éternité, l'Éternel, qui a créé les extrémités de la terre [...] ne se fatigue point, il ne se lasse point » (És 40.28). Au lieu de cela, le sabbat a pour but d'établir un exemple divin pour l'homme selon lequel il se reposerait un jour par semaine (Ex 20.9-11). (Pour en savoir davantage sur le rapport entre le croyant du Nouveau Testament et le sabbat de l'Ancien Testament, voir John MacArthur, *Colossiens et Philémon*, Trois-Rivières, Québec, Éditions Impact, 1999, p. 155-157.)

Les trois références qui y sont faites dans Genèse 2.1-3 mettent en évidence l'importance du septième jour. Selon le verset 3, Dieu « sanctifia » (« mit à part » ; « sépara ») ce jour afin de le distinguer des six premiers, qu'aucun n'est ainsi désigné. Trois verbes du passage à l'étude, les trois étant associés à l'œuvre de Dieu, révèlent pourquoi il met à part le septième jour de manière unique.

L'expression « furent achevés » (v. 1) souligne le fait que Dieu ait terminé toute l'œuvre de la création avant la fin du sixième jour. Par contraste avec la théorie de l'évolution (athée ou théiste), la Bible nie que le processus de la création se poursuit encore.

Étant donné que son œuvre de création s'était achevée, Dieu « se reposa » (v. 2,3). Tel que mentionné précédemment, cela n'implique aucune fatigue de sa part (És 40.28) ; ce verbe indique simplement que, le septième jour, Dieu avait cessé d'accomplir son œuvre de création (voir Ex 20.11).

Pour terminer, Dieu « bénit » le septième jour (v. 3) ; c'est-à-dire qu'il l'a mis à part en guise de jour du souvenir. Chaque samedi de chaque semaine sert de rappel que Dieu a créé tout l'univers en six jours, et qu'il s'est ensuite reposé de ses activités créatrices.

Toutefois, même comme les rabbis le reconnaissent eux-mêmes ici, le repos du sabbat que Dieu a pris (voir Hé 4.9,10) de ses œuvres créatrices ne l'empêche pas de vaquer sans cesse à sa tâche providentielle consistant à soutenir l'univers (Hé 1.3). L'affirmation de Jésus selon laquelle il œuvre le jour du sabbat exactement comme le Père le fait n'est rien de moins qu'une déclaration de sa pleine divinité et de sa pleine égalité avec Dieu, à savoir que « le Fils de l'homme est maître du sabbat » (Mt 12.8). Ses paroles servent également de réprimande subtile à l'endroit du système légaliste juif, sous

lequel on l'accuse de faire le bien et d'user de miséricorde le jour du sabbat. Après tout, Dieu fait lui-même le bien et use lui-même de miséricorde le jour du sabbat. Par conséquent, Jésus soutient qu'il convient de faire le bien le jour du sabbat, puisque Dieu le fait. Ironiquement, même les Juifs incroyants posent des gestes de miséricorde le jour du sabbat (voir 7.23 ; Lu 14.5), cela même qu'ils reprochent à Jésus avec hypocrisie.

Les **Juifs** qui lui sont hostiles saisissent instantanément l'importance des paroles de Jésus et, par conséquent, **[cherchent]** (le temps du verbe indique une action continue) **encore plus à le faire mourir** (voir v. 16). Et cela, **non seulement parce qu'il [viole] le sabbat, mais** pire encore à leurs yeux, **parce qu'il [appelle] Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu** (voir 10.30-33). Par contraste avec la référence collective des Juifs à Dieu en tant que « notre Père », Jésus appelle Dieu **son propre Père**. L'implication que Jésus fait clairement ici, que ses adversaires saisissent immédiatement, c'est qu'il se dit être pleinement **égal à Dieu** par nature (voir 1.1 ; 8.58 ; 20.28 ; Ph 2.6). En réaction, ils redoublent d'efforts pour lui enlever la vie (voir 7.1,19,25 ; 8.37,40,59 ; 11.53), non simplement pour avoir dénoncé le légalisme qu'ils se sont créé, mais aussi en se justifiant maintenant (croient-ils), puisqu'il affirme sa divinité.

JÉSUS EST L'ÉGAL DE DIEU PAR RAPPORT À SES ŒUVRES

Jésus reprit donc la parole, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement.
(5.19,20)

Aux yeux des Juifs, le fait pour un simple homme de déclarer être Dieu constitue un blasphème des plus scandaleux. Par conséquent, s'ils se méprenaient sur son compte, Jésus nierait immédiatement et avec véhémence avoir déclaré une chose pareille (voir Ac 14.11-15 ; Ap 19.10 ; 22.8,9). Au lieu de cela, il se montre encore plus énergique et emphatique, en commençant son affirmation suivante par l'expression solennelle « **En vérité, en vérité, je vous le dis** ». Employant les termes les plus forts possibles, le Seigneur assure à ses auditeurs que ce qu'il leur dit est vrai. Il ajoute à la défense de la guérison qu'il a opérée un jour de sabbat en faisant

un lien direct entre ses activités et celles du Père, en déclarant : **le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père.** Il agit toujours en parfaites conformité et soumission à la volonté du Père. Ainsi donc, ses œuvres sont parallèles à celles du Père tant par leur nature que par leur portée, car **tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.** Manifestement, seule une personne égale au Père pourrait faire tout ce qu'il fait. L'affirmation de Christ constitue donc ici une déclaration claire de sa propre divinité.

L'harmonie parfaite qui caractérise l'œuvre conjointe du Père et du Fils est issue de l'unité absolue qu'ils partagent dans leur essence (voir 17.21). Comme ils ne forment qu'un seul être, un seul et même Dieu éternel (10.30), voir Christ à l'œuvre revient à voir Dieu à l'œuvre (Jn 12.45 ; 14.9,10). En accusant Jésus d'avoir mal agi, les chefs religieux font justement ce qu'ils reprochent à Jésus d'avoir fait : ils portent gravement atteinte à la nature sainte de Dieu lui-même.

Dans le verset 20, Jésus décrit l'unité du Père et du Fils comme une union d'amour : **Car le Père aime le Fils** (voir 3.35 ; 17.26 ; Mt 3.17 ; 17.5 ; 2 Pi 1.17), **et lui montre tout ce qu'il fait.** Le verbe **aime** ne rend pas le verbe grec *agapaô*, l'amour par volonté et par choix, mais *phileô*, l'amour fait de sentiments profonds ; l'affection chaleureuse qu'un père éprouve pour son fils. Il s'agit ici du seul endroit dans le Nouveau Testament où il est utilisé pour désigner l'amour que le Père porte au Fils. Le temps présent du verbe indique un amour éternel, constant et omniscient qui ne laisse aucune place à l'ignorance, rendant impossible que Jésus ait ignoré la volonté de Dieu, par rapport au sabbat, comme à n'importe quoi d'autre.

Jésus poursuit en déclarant que le Père **lui montrera des œuvres plus grandes** encore. La guérison du paralytique a étonné les foules. Toutefois, par obéissance envers le Père, Jésus prédit ici qu'il accomplira des œuvres encore plus spectaculaires, y compris ressusciter des morts (v. 21) et juger tout le monde (v. 22). Résultat : ses auditeurs **[seront] dans l'étonnement.**

JÉSUS EST L'ÉGAL DE DIEU PAR RAPPORT À SA PUISSANCE SOUVERAINE

Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. (5.21)

En affirmant son égalité avec Dieu, Jésus déclare avoir la même puissance

que Dieu **le Père**, qui **ressuscite les morts** et qui **donne la vie**. La Bible enseigne que seul Dieu a le pouvoir de donner la vie aux morts (De 32.39 ; 1 S 2.6 ; 2 R 5.7 ; Ac 26.8 ; 2 Co 1.9 ; Hé 11.19) et l'Ancien Testament décrit plusieurs occasions où il l'a fait (1 R 17.17-24 ; 2 R 4.32-37 ; 13.20,21). Étant donné qu'il possède la même puissance que le Père, Jésus-Christ est capable de ressusciter physiquement les morts (11.25-44 ; Mt 9.18-25 ; Lu 7.11-15 ; voir aussi Jn 6.39,40,44). De plus, il a le pouvoir de donner **la vie** spirituelle à ceux qui sont spirituellement morts. En effet, Jésus promet ceci : « *[Celui]* qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (4.14). Dans Jean 6, Jésus exhorte d'ailleurs ses auditeurs : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera », car il est le « pain de Dieu, [...] qui descend du ciel et qui donne la vie au monde » (v. 27,33 ; voir aussi v. 35.48,54 ; 1.4 ; 10.28 ; 11.25 ; 14.6 ; 17.2).

Contrairement à Élie (1 R 17.22) et à Élisée (2 R 4.34,35), Jésus n'agit pas uniquement en représentant de Dieu lorsqu'il ressuscite des morts, mais en tant que Dieu lui-même. Par ailleurs, **le Fils donne** lui-même la résurrection et **la vie** spirituelle **à qui il veut**. Comme Dieu est la source de la vie, ainsi Jésus-Christ est la source de la vie. Comme Dieu choisit de donner la vie, ainsi le Fils choisit, en parfait accord avec le Père, une vérité que le salut des pécheurs illustre. Tous ceux que le Père a choisi de donner au Fils avant la fondation du monde viendront à lui, et il ne rejettera aucun d'eux (6.37). Même la prière vraiment humaine que Jésus fera dans le jardin de Gethsémani – « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mt 26.39) – témoigne d'un accord parfait entre les personnes de la Trinité.

JÉSUS EST L'ÉGAL DE DIEU PAR RAPPORT À SON JUGEMENT

Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils... (5.22)

L'autorité qu'a Jésus d'accorder la vie éternelle à qui il choisit est conforme à l'autorité qu'il aura de juger tous les hommes au dernier jour (voir 3.18,19 ; 12.48). Étant donné que Dieu est « juge de toute la terre » (Ge 18.25 ; voir aussi 1 S 2.10 ; 1 Ch 16.33 ; Ps 82.8 ; 94.2 ; 96.13 : 98.9), le fait que **[le] Père ne juge personne** et qu'**il a remis tout jugement au Fils** renforce l'attestation de la divinité de Christ. Étant donné que leurs volontés sont en

parfaite harmonie, tout jugement peut être remis à Christ avec l'assurance que son jugement sera, en réalité, exactement le même que le jugement du Père. Bien que la première venue sur la terre de Christ n'ait pas eu pour but principal de porter un jugement (3.17 ; 12.47), ce jugement reste le résultat final inévitable du rejet du salut qu'il offre (3.18).

À l'avenir, « le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les anges de sa puissance, au milieu d'une flamme de feu, pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus » (2 Th 1.7,8), car Dieu « a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice, par l'homme qu'il a désigné, ce dont il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts... » (Ac 17.31). En ce terrible jour du jugement dernier, ceux qui auront rejeté Jésus l'entendront dire : « Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité » (Mt 7.23).

JÉSUS EST L'ÉGAL DE DIEU PAR RAPPORT À SON HONNEUR

afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. (5.23,24)

Si le Père confie toutes ses œuvres et son jugement à Jésus, c'est **afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père**. Il convient bien que ceux qui sont égaux par leur nature (v. 17,18), leurs œuvres (v. 19,20), leur puissance souveraine (v. 21) et leur jugement (v. 22) le soient également par leur honneur. L'honneur rendu au Père n'est en rien diminué par l'honneur rendu à Christ ; au contraire, il s'en trouve accru.

Bien que les Juifs incrédules de l'époque croient véritablement adorer Dieu en rejetant son Fils (voir 16.2), tel n'est pas le cas, car **[celui] qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé**. Il s'agit ici d'une déclaration étonnante de la part de Jésus, comme D. A. Carson le fait remarquer :

Dans un univers théiste, seul celui qui est lui-même Dieu (voir 20.28) ou qui est fou peut prononcer une telle parole. L'auteur d'une telle déclaration doit être regardé avec dédain ou pitié, ou adoré comme

Seigneur. Si, avec la majorité des commentateurs d'aujourd'hui, on se limite à considérer que ces paroles reflètent moins les prérogatives du Fils que les convictions et le témoignage de l'évangéliste et de l'Église de son temps, alors on se trouve devant le même choix. Soit Jean est complètement aveuglé et doit être considéré comme un fou, soit son témoignage est vrai et Jésus mérite les honneurs dus à Dieu seul. Il n'existe pas de juste milieu (*Évangile selon Jean*, Trois-Rivières/Charols, Impact/Excelsis, 2011, p. 319).

Lorsqu'on lui demandera : « Que devons-nous faire, pour accomplir les œuvres de Dieu ? », Jésus leur répondra : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (6.28,29). Plus tard, il adressa la mise en garde suivante : « Celui qui me hait, hait aussi mon Père » (15.23). Ceux qui refusent d'honorer le Fils, tout en prétendant honorer le Père, se leurrent en réalité. À ce sujet, voici ce que John Heading a écrit :

Il ne revient pas à un homme de décider d'honorer l'un ou l'autre ; c'est les deux ou rien. Dans les cercles religieux, il est trop facile pour les incrédules de contempler Dieu, mais pas le Fils. La connaissance de l'un implique la connaissance de l'autre (Jn 8.19) ; la haine de l'un implique la haine de l'autre (15.23) ; le déni de l'un implique le déni de l'autre (1 Jn 2.23). (*What the Bible Teaches: John*, Kilmarnock, Écosse, John Ritchie, 1988, p. 83.)

Le fait que le Père et le Fils aient droit autant l'un que l'autre à l'honneur des hommes affirme avec force la divinité de Christ et son égalité avec Dieu, qui a déclaré par la bouche du prophète Ésaïe : « [Je] ne donnerai pas ma gloire à un autre » (És 42.8 ; 48.11). Pourtant, le Père a commandé que **tous honorent le Fils**. D'ailleurs, voici ce que Paul écrira aux Philippiens :

C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père (Ph 2.9-11).

De manière intentionnelle ou non, tout le monde en viendra un jour à obéir au commandement du Père d'honorer Jésus-Christ.

Jésus termine la partie de son discours à l'étude en réaffirmant l'autorité avec laquelle il donne la vie éternelle à qui il veut. Le Seigneur insiste sur l'importance monumentale de son affirmation en la commençant par la formule solennelle *amên, amên* (**En vérité, en vérité**). Il désigne ceux qui reçoivent la vie éternelle comme ceux qui écoutent sa **parole** (ou son message) et qui croient au Père **qui [l'a] envoyé**. Comme toujours dans l'Écriture, la souveraineté divine dans le salut n'est pas indépendante de la responsabilité que les hommes ont de se repentir et de croire à l'Évangile. La promesse bénie qui est faite à celui qui croit, c'est qu'il **ne vient point en jugement, mais qu'il est passé de la mort à la vie**. Comme Paul l'écrira aux Romains : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ » (Ro 8.1).

Les déclarations de Jésus-Christ confrontent tout le monde, les forçant tous à prendre une décision pour ou contre lui. Il n'y a pas de terrain neutre possible, car Jésus a dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse » (Lu 11.23). Ceux qui l'acceptent pour ce qu'il est, le Dieu incarné dans un corps humain, seront sauvés de leurs péchés par lui (Mt 1.21 ; 1 Ti 1.15 ; Hé 7.25). Toutefois, ceux qui le croient être autre que celui qu'il est véritablement feront face un jour à son jugement (Jn 3.18 ; 9.39 ; 12.47,48 ; 16.8,9 ; Ac 10.38-42 ; 17.31 ; 2 Ti 4.1).

Chapitre 9

Un avec le Père

(Jean 10.22-42)

On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver. Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs l'entourèrent, et lui dirent : Jusqu'à quand tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement. Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père nous sommes un. Alors les Juifs prirent de nouveau des pierres pour le lapider. Jésus leur dit : Je vous ai fait voir plusieurs bonnes œuvres venant de mon Père : pour laquelle me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être anéantie, celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, même si vous ne me croyez point, croyez à ces œuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père. Là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir ; mais il s'échappa de leurs mains. Jésus s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé. Et il y demeura. Beaucoup de gens vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai. Et, dans ce lieu-là, plusieurs crurent en lui. (10.22-42)

Le passage à l'étude marque la fin de la présentation par Jean du ministère

public de Christ. Depuis plus de trois ans, Jésus parcourt la Palestine de long en large, prêchant la Bonne Nouvelle, appelant à la repentance, affrontant la fausse religion des hypocrites, instruisant ses disciples et accomplissant d'innombrables miracles et prodiges, qui confirment qu'il est le Messie. Par ses paroles et ses œuvres, Jésus a clairement démontré sa divinité et son égalité avec Dieu.

Malheureusement, sous la direction de ses chefs religieux, la nation d'Israël rejette le Messie, exactement comme l'Ancien Testament a prédit que cela se produirait (voir Ps 22.7-9 ; És 49.7 ; 50.6 ; 53.3). À la fin de sa vie, Jésus n'aura qu'une poignée de vrais disciples ; la Bible en mentionne 120 à Jérusalem (Ac 1.15) et quelques centaines de plus, probablement en Galilée (1 Co 15.6 ; voir aussi Mt 28.7,16). Au lieu de l'accueillir comme son Roi et Rédempteur qu'il attend depuis longtemps, le peuple d'Israël « *[le crucifiera]* et *[le fera]* mourir par la main des impies » (Ac 2.23). Le rejet de Jésus par la nation constitue un thème fréquent dans l'Évangile selon Jean (voir 1.10,11 ; 3.32 ; 4.1-3 ; 5.16-18 ; 6.41-43,66 ; 7.1,20,26,27,30-52 ; 8.13-59 ; 9.16,24,29,40,41 ; 10.20 ; 11.46-57 ; 12.37-40).

Conformément à ce thème, dans le passage de conclusion du chapitre 10, Jean ponctue la longue présentation du ministère public de notre Seigneur (qui commence dans 1.35) par un affrontement de plus entre Jésus et les chefs religieux juifs. Le dialogue qui a lieu entre eux se déroule en cinq scènes : l'affrontement, la déclaration, l'accusation, le défi et les conséquences.

L'AFFRONTEMENT

On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver. Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs l'entourèrent, et lui dirent : Jusqu'à quand tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement. (10.22-24)

La note de Jean, soulignant qu'on se trouve maintenant à l'époque de la *[célébration]* à Jérusalem de la fête de la Dédicace, plante le décor en vue du prochain épisode. Il existe un écart d'environ deux mois entre le verset 21 (qui se situe encore à l'époque de la fête des Tabernacles [7.2,10,37]) et le verset 22. Certains commentateurs croient que Jésus a quitté Jérusalem au cours de cette période de deux mois, parce que le verset 22 ramène l'attention

du lecteur sur **Jérusalem** comme théâtre du déroulement du dialogue à l'étude. D'autres croient que le Seigneur est resté dans le voisinage de Jérusalem, parce que le verset 22 ne dit pas qu'il s'est rendu à Jérusalem – la formulation habituellement employée pour dire qu'on se rend à la ville en provenance d'une autre région (voir 2.13 ; 5.1 ; 11.55 ; Mt 20.17,18 ; Lu 2.22 ; 19.28 ; Ac 11.2 ; 15.2 ; 21.12,15 ; 24.11 ; 25.1,9 ; Ga 1.17,18). Les deux points de vue ne sont qu'hypothétiques, car les Évangiles ne précisent pas où Jésus se trouve durant ces deux mois.

Connue aujourd'hui sous le nom de Hanukkah, ou de fête des lumières (en raison des lampes et des bougies que l'on allume dans les foyers juifs dans le cadre de la célébration), **la fête de la Dédicace** se célèbre alors le vingt-cinquième jour du mois juif de Kislèv (nov.-déc.). Il ne s'agit pas d'une des fêtes prescrites dans l'Ancien Testament, mais d'une fête ayant vu le jour durant la période entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Cette fête commémore la victoire des Israélites sur l'infâme roi syrien Antiochus Épiphane (175-164 av. J.-C.). Très attaché à la culture grecque, Antiochus, par un décret signé de sa main en 167 av. J.-C., a cherché à l'imposer à ses sujets (un processus connu sous le nom d'hellénisation). Antiochus a capturé Jérusalem et a profané le Temple (170 av. J.-C.) en sacrifiant un cochon sur l'autel, en installant un autel païen à sa place et en érigeant une statue de Zeus dans le lieu très saint. Dans une tentative pour éliminer systématiquement le judaïsme, Antiochus a brutalement opprimé les Juifs, qui se sont cramponnés avec ténacité à leur religion. Sous sa direction despotique, les Juifs étaient tenus d'offrir des sacrifices à des dieux païens ; on ne leur permettait pas de posséder ou de lire les Écritures, dont on détruisait les copies ; et on leur interdisait d'observer des pratiques religieuses obligatoires comme l'observance du sabbat et la circoncision des enfants. Antiochus fut le premier païen à persécuter les Juifs pour leur religion (voir Da 8.9-14,23-25 ; 11.21-35).

La persécution sauvage qu'Antiochus leur a fait vivre a poussé les Juifs pieux à la révolte, ayant pour chef le sacrificateur Mattathias et ses fils. Au terme d'une guérilla de trois ans, les Juifs, sous le brillant leadership militaire de Judas Maccabée (fils de Mattathias), sont parvenus à reprendre Jérusalem. Le 25 Kislèv de l'an 164 av. J.-C., ils ont libéré le Temple, l'ont consacré de nouveau à Dieu et ont institué la fête de la Dédicace.

La fête de la Dédicace, qui commémore la révolte réussie des Juifs, a lieu en

hiver, ce qui explique peut-être pourquoi **Jésus**, qui se [*promène*] dans le **temple**, se trouve plus précisément **sous le portique de Salomon**. Il fait probablement froid et il se peut qu'il pleuve, étant donné que l'hiver correspond à la saison des pluies en Palestine. Le **portique de Salomon** doit fournir un certain abri contre les intempéries ; il s'agit d'une colonnade couverte et soutenue par des piliers, située du côté est du complexe du Temple et dominant la vallée du Cédron. Beaucoup de gens fréquentent alors le site, surtout lorsqu'il fait mauvais. Certains vont s'y promener pour méditer et il arrive que des rabbis y enseignent à leurs élèves. Plus tard, les premiers chrétiens se réunirent sous le portique de Salomon pour proclamer la Bonne Nouvelle (Ac 3.11 ; 5.12).

Certains voient ici dans l'allusion de Jean à **l'hiver** une métaphore au sujet de l'état spirituel des Juifs, qui décrit non seulement la saison de l'année, mais aussi la froideur spirituelle d'Israël. « Celui qui lit attentivement l'Évangile comprend que les notes relatives au temps et à la température dans Jean reflètent l'état spirituel des personnages des histoires qu'il raconte (voir 3.2 ; 13.30 ; 18.18 ; 20.1,19 ; 21.3,4) » (Gerald L. Borchert, *John 1 – 11*, The New American Commentary, Nashville, Broadman & Holman, 2002, p. 337-338).

Les **Juifs** hostiles abordent le Seigneur (le verbe grec rendu faiblement par **entourèrent** signifie littéralement « investir » ou « faire le tour » [voir Lu 21.20 ; Hé 11.30]) et exigent qu'il leur réponde : **Jusqu'à quand tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement**. En demandant à Jésus s'il est le Messie, les chefs religieux posent certainement la bonne question ; en effet, il s'agit de la question la plus importante qu'une personne puisse poser (voir Mt 16.15,16). Toutefois, compte tenu de la révélation qu'ils viennent de voir et d'entendre, et de l'hostilité qu'ils ont manifestée envers Jésus au cours de cette révélation, leurs motifs sont suspects.

Loin d'être une demande de renseignements honnête, leur interrogation n'est en réalité qu'une autre tentative pour piéger Jésus dans le but de se débarrasser de lui. Étant donné qu'il constitue la plus grande menace envers leur pouvoir et leur prestige, ils cherchent désespérément un moyen de le discréditer et de l'éliminer une fois pour toutes. Ils sont ébranlés par les miracles qu'il accomplit (11.47) ; ils sont las des divisions qu'il crée (Lu 12.51-53), au sein même de leurs propres rangs (voir 9.16) ; ils redoutent la révolte qu'il est susceptible de déclencher contre Rome, ce qui mettrait en

péril leur statut politique privilégié (11.48) ; ils sont en colère parce qu'il dénonce publiquement leur hypocrisie (par ex. : Mt 23.1-36) ; et, surtout, ils sont offusqués de l'entendre se proclamer Dieu sans vergogne (5.18 ; 10.33 ; 19.7). Les autorités juives ont pour stratégie d'amener Jésus à déclarer publiquement (le verbe grec rendu par **franchement** peut également être rendu par « publiquement », « librement » ou « ouvertement » [7.4,13,26 ; 11.54 ; 18.20]) qu'il est le Messie, afin d'obtenir un prétexte pour l'arrêter.

LA DÉCLARATION

Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père nous sommes un. Alors les Juifs prirent de nouveau des pierres pour le lapider. (10.25-31)

Pourtant, Jésus leur a déjà **dit** franchement qui il est (voir 5.17s ; 8.12,24,58) ; en fait, il a passé les trois dernières années à le faire. Non seulement cela, mais aussi les **œuvres que Jésus [fait] au nom de son Père** démontrent également qu'il est le Messie ; le Fils de Dieu ; Dieu fait chair (voir v. 32,38 ; 3.2 ; 5.36 ; 7.31 ; 11.47 ; 14.11 ; Ac 2.22). La déclaration que le Seigneur répète ici pour la deuxième fois – **vous ne croyez pas** – indique que le problème n'est pas dû à une quelconque ambiguïté dans la révélation de la vérité, mais plutôt à leur cécité spirituelle. Il leur manque la compréhension, non parce qu'il leur manque des renseignements, mais parce qu'il leur manque la repentance et la foi. Leur incrédulité n'est pas attribuable au fait qu'ils n'ont pas suffisamment entendu la vérité, mais plutôt à la haine qu'ils vouent à la vérité et à l'amour du péché et des mensonges (Jn 3.19-21). Quiconque recherche la vérité à dessein la trouvera (7.17), mais Jésus refuse de s'engager envers ceux qui rejettent délibérément la vérité. S'il leur fournissait la réponse franche qu'ils exigent de sa part, ils ne le croiraient pas de toute manière (voir 8.43 ; Mt 26.63-65 ; Lu 22.66,67).

Selon la perspective de la responsabilité humaine, si les Juifs hostiles ne croient pas, c'est parce qu'ils ont délibérément rejeté la vérité. Toutefois,

selon la perspective de la souveraineté divine, s'ils **ne [croient] pas**, c'est **parce** qu'ils **[ne sont] pas** du nombre des **brebis** du Seigneur, que le Père lui a données (v. 29 ; 6.37 ; 17.2,6,9). Une pleine compréhension de la manière exacte dont ces deux réalités, la responsabilité humaine et la souveraineté divine, se rejoignent échappe à l'entendement humain ; par contre, elle n'est pas difficile à saisir pour l'esprit infini de Dieu. Il est important de remarquer que la Bible ne tente pas de les harmoniser, pas plus qu'elle ne s'excuse pour la tension logique qui existe entre elles. Par exemple, en parlant de la trahison de Judas Iscariot, Jésus déclarera : « Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est déterminé » (Lu 22.22a). Autrement dit, la trahison de Christ par Judas est conforme aux desseins éternels de Dieu. Toutefois, Jésus ajoutera : « Mais malheur à l'homme par qui il est livré ! » (v. 22b.) Le fait que la trahison de Judas s'inscrive dans le plan de Dieu ne lui épargnera pas la nécessité d'assumer la responsabilité de son crime. Dans le livre des Actes, Pierre dira que Jésus aura été « livré [à la croix] selon le dessein arrêté et selon la prescience de Dieu » (Ac 2.23). Pourtant, il accusera également Israël d'être responsable de l'avoir « crucifié [et] fait mourir par la main des impies » (v. 23). La souveraineté de Dieu n'excuse en rien le péché des hommes.

Répétant ce qu'il a dit dans son discours du bon Berger, Jésus déclare ici : **Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent.** Les élus répondront à l'appel au salut de Christ et continueront par la foi et l'obéissance de le suivre jusqu'à la gloire éternelle (voir Ro 8.29,30).

Le Seigneur continue d'exprimer la vérité merveilleuse selon laquelle ceux qui sont ses brebis n'ont jamais à craindre qu'il les perde. Pour le confirmer, il ajoute : **Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père.** Nulle part ailleurs dans l'Écriture la sécurité éternelle et absolue de tous les vrais chrétiens n'est affirmée plus fermement qu'ici. Jésus enseigne ouvertement que la sécurité du croyant dans le salut ne dépend pas d'efforts humains, mais est enracinée dans l'élection, la promesse et la puissance de Dieu, souveraines et empreintes de grâce.

Les paroles de Christ révèlent sept réalités qui lient tout vrai chrétien à Dieu pour toujours. Premièrement, les croyants sont ses **brebis**, et le soin de protéger son troupeau relève de la responsabilité du bon Berger, comme Jésus l'a lui-même reconnu : « Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je

ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour » (6.39). Insister pour dire qu'il est possible que Dieu perde un vrai chrétien revient à nier la véracité de cette affirmation. Cela revient également à diffamer le caractère du Seigneur Jésus-Christ – à faire de lui un berger incompetent, incapable de garder ceux que le Père lui a confiés.

Deuxièmement, les brebis de Christ n'entendent que sa **voix** et ne **suivent** que lui. Étant donné qu'elles n'écouteront pas et ne suivront pas un étranger (10.5), elles ne peuvent s'égarer loin de lui et être perdues pour l'éternité.

Troisièmement, les brebis de Christ ont **la vie éternelle**. Dire que la vie éternelle a une fin dénote une contradiction dans les termes.

Quatrièmement, Christ **donne** la vie éternelle à ses brebis. Étant donné qu'elles n'ont rien fait pour la mériter, elles ne peuvent rien faire pour la perdre.

Cinquièmement, Christ promet que ses brebis **ne périront jamais**. Quand bien même une seule ne périrait, cela le ferait menteur.

Sixièmement, personne – aucun faux berger (les voleurs et les brigands du v. 1) ni aucun faux prophète (que le loup symbolise dans le v. 12), pas même le diable – n'est assez puissant pour **[ravir]** les brebis de Christ **de [sa] main**.

Enfin, les brebis de Christ sont non seulement dans sa main, mais aussi dans la main du Père, qui **est plus grand que tous ; et donc personne ne peut les ravir de [sa] main** non plus. Infiniment en sécurité, la « vie [du croyant] est cachée avec Christ en Dieu » (Col 3.3).

Le Père et le Fils garantissent conjointement la sécurité éternelle des croyants pour la raison que Jésus donne ici : **Moi et le Père nous sommes un** (le mot grec rendu par **un** est neutre, et non masculin ; il parle d'« une substance », et non d'« une personne »). Leur unité de dessein et d'action dans la sauvegarde des croyants repose donc sur leur unité de nature et d'essence. Les propres paroles du Seigneur résument d'ailleurs toute la question de la sécurité :

Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour (Jn 6.39,40).

Outrés d'entendre de la part de Jésus ce qu'ils perçoivent avec justesse et à raison comme une autre déclaration blasphématoire de sa divinité, **les Juifs**, que la passion pharisaïque pousse à exploser, **[prennent] de nouveau des pierres pour le lapider**. Il s'agit ici de la quatrième fois dans l'Évangile selon Jean qu'ils tentent de le faire mourir (5.16-18 ; 7.1 ; 8.59). Bien que les Romains n'aient pas autorisé les Juifs à imposer la peine de mort (18.31), cette bande de lyncheurs en furie est prête à prendre les choses en mains.

L'ACCUSATION

Jésus leur dit : Je vous ai fait voir plusieurs bonnes œuvres venant de mon Père : pour laquelle me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu. (10.32,33)

Faisant preuve d'un calme majestueux devant la rage meurtrière de ses opposants, Jésus leur demande de but en blanc : **Je vous ai fait voir plusieurs bonnes** (l'adjectif grec *kalos* signifie « nobles », « excellentes » ou « belles ») **œuvres venant de mon Père : pour laquelle me lapidez-vous ?** Le Seigneur n'adoucit ni ne retire sa déclaration selon laquelle il est l'égal de Dieu. Au lieu de cela, il les force à reconnaître les bonnes œuvres miraculeuses qu'il accomplit sous la direction du **Père** (voir 5.19-23). Ces œuvres offrent une preuve visible, tangible et incontournable du fait qu'il n'est qu'un avec Dieu (voir 5.36), et prouvent donc qu'il n'est pas blasphématoire, contrairement à ses opposants. La question du Seigneur place également les chefs religieux dans une fâcheuse position, celle de s'opposer aux bonnes choses qu'il a faites en public et qui plaisent aux gens en guérissant les malades, en nourrissant ceux qui ont faim, en délivrant ceux qui sont possédés et même en ressuscitant des morts (voir Lu 7.14,15 ; 8.52-56 ; Jn 11).

Toutefois, les miracles de Jésus ne font pas changer d'avis ces **Juifs** outrés. Contrairement à l'aveugle miraculé, qui a tiré les bonnes conclusions des œuvres miraculeuses de Jésus (voir 9.33), la bande en colère se contente de balayer ses œuvres du revers de la main. Elle **lui [répond] : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu**. Tel que mentionné antérieurement, les miracles que Jésus accomplit démontrent qu'il ne fait qu'un avec le Père et prouvent qu'il ne se rend pas coupable de **blasphème**.

Toutefois, l'appel que le Seigneur lance aux chefs religieux pour qu'ils reconnaissent ses œuvres puissantes est peine perdue. Ils sont déjà bien campés dans leurs positions et leur amour du péché les garde captifs de Satan, de la mort et du jugement.

Par contraste avec ceux qui nient que Christ ait jamais réellement déclaré être Dieu, les Juifs hostiles comprennent parfaitement que c'est précisément ce qu'il dit dans le passage à l'étude. Toutefois, ils refusent de considérer la possibilité que sa déclaration soit véridique. Ils sont d'avis que Jésus est coupable d'avoir commis l'acte ultime de blasphème pour la raison suivante : **[Toi], qui es un homme, tu te fais Dieu.** Comme ce fut le cas pour les autres déclarations de Jésus confirmant qu'il est Dieu, ils finissent par en venir à comploter de le tuer (5.16-18 ; 8.58,59). Ironiquement, leur accusation de blasphème est tout sauf fondée. Loin d'être un simple homme qui se targue avec arrogance d'être Dieu, Jésus est en réalité le Dieu tout-puissant qui s'est humilié sans penser à lui-même en devenant homme afin de mourir pour le monde (1.14 ; voir aussi Ph 2.5-11).

LE DÉFI

Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être anéantie, celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, même si vous ne me croyez point, croyez à ces œuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père. (10.34-38)

Il importe de noter que **Jésus**, que l'on accuse de blasphème parce que ses opposants savent exactement ce qu'il déclare, ne déclare pas qu'ils l'ont mal compris. Son refus d'affirmer une chose pareille indique clairement que sa déclaration – « Moi et le Père nous sommes un » (v. 30) – est ce qu'ils savent être, c'est-à-dire une déclaration selon laquelle il se dit être Dieu.

Comme Jésus sait avec quel sérieux ils considèrent la Parole même de **Dieu**, il aborde cette question en citant un passage de l'Ancien Testament : **N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut**

être anéantie, celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu. La **loi** (qui désigne ici tout l'Ancien Testament, et non uniquement le Pentateuque) même à laquelle les Juifs sont si attachés emploie le terme **dieux** pour désigner d'autres autorités que Dieu lui-même. Jean fait allusion au Psaume 82.6, où Dieu reprend les juges iniques d'Israël, en les appelant des **dieux** (dans un sens beaucoup moindre) parce qu'ils gouvernaient sur le peuple en tant que ses représentants et ses porte-parole (voir Ex 4.16 ; 7.1). Les chefs religieux ne peuvent nier que ces juges sont appelés des **dieux**, car **l'Écriture ne peut être anéantie** – une déclaration claire et sans équivoque de l'autorité et de la pertinence absolues de la Bible. L'Écriture ne peut jamais être annulée ou écartée, bien que les Juifs s'y efforcent souvent (voir Mc 7.13).

Puisque Dieu a appelé les juges iniques des dieux, se dit Jésus, comment ses opposants peuvent-ils dire qu'il blasphème ? Si de simples hommes, qui étaient iniques, pouvaient être appelés des dieux, en quoi peut-il être inconvenant pour Jésus, celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, de se dire Fils de Dieu (voir 5.19-27) ? Il ne s'agit pas ici d'ajouter à la preuve de sa divinité ; il s'agit simplement d'une réprimande pour leur réaction trop vive à l'emploi du mot Dieu par rapport à Jésus. Il a prouvé avoir le droit à ce titre au sens pleinement divin du mot, comme il l'affirme de nouveau dans les versets 37 et 38. Ces gens-là sont simplement ceux à qui la parole de Dieu a été adressée ; Jésus est la Parole de Dieu faite chair (1.1,14). Comme un commentateur l'explique plus en détail :

Il arrive que l'on donne à tort à ce passage le sens que Jésus ne fait ici que se compter au nombre des hommes en général. Il évoque le psaume qui parle des hommes comme des « dieux », selon ce raisonnement, et justifie ainsi qu'il parle de lui-même en tant que Fils de Dieu. Il est un « dieu » au même sens que les autres. Toutefois, cela ne prend pas assez au sérieux ce que Jésus dit en réalité. Il parle en commençant du plus petit pour en venir à parler du plus grand. Si le mot *dieu* pouvait servir à désigner des gens qui ne sont que des juges, à combien plus forte raison peut-on l'employer pour désigner quelqu'un ayant une plus grande dignité et une plus grande importance que tout simple juge, un juge « que le Père a sanctifié et envoyé dans le

monde » ? Il ne se place pas lui-même au niveau des hommes, mais à part d'eux (Leon Morris, *Reflections on the Gospel of John*, Peabody, Massachusetts, Hendrickson, 2000, p. 396).

En évoquant ici l'Ancien Testament, le Seigneur incite de nouveau les chefs religieux à abandonner leurs conclusions erronées au sujet de Jésus et à considérer les preuves objectives. Dans la même veine, Jésus poursuit en disant : **Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, même si vous ne me croyez point, croyez à ces œuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père.** Comme il l'a fait tant de fois auparavant, en usant d'une patience sans borne (voir v. 25,32 ; 5.19,20,36 ; 14.10,11), le Seigneur évoque ses **œuvres** afin de prouver son union indivisible avec **le Père** (v. 30). Toutefois, le plus incroyable, c'est que les chefs religieux d'Israël sont d'une telle cécité spirituelle qu'ils n'arrivent pas à reconnaître les œuvres de Dieu. **Si Jésus ne [faisait] pas les œuvres du Père**, ils auraient raison de refuser de le **[croire]**. Par contre, comme il **les [fait]**, ils devraient renoncer à ne pas **[croire]** à ses paroles et choisir plutôt de **[croire]** au témoignage clair de ses **œuvres**. En tant que présumés hommes de Dieu, ils devraient être disposés à tenir compte des preuves à l'appui de sa conclusion logique.

LES CONSÉQUENCES

Là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir ; mais il s'échappa de leurs mains. Jésus s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé. Et il y demeura. Beaucoup de gens vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai. Et, dans ce lieu-là, plusieurs crurent en lui. (10.39-42)

Comme on devait s'y attendre, le défi que le Seigneur lance à ses opposants tombe dans les oreilles de sourds. Au lieu de considérer les preuves, les chefs religieux réagissent comme auparavant en **[cherchant] encore à le saisir**. Il se peut qu'ils planifient de l'entraîner hors du Temple pour le lapider (voir Ac 21.30-32), mais il est plus probable encore qu'ils aient l'intention de l'arrêter et de le faire comparaître devant le sanhédrin. Peu importe quelles sont leurs intentions, son heure n'est pas encore venue (7.30 ; 8.20), si bien que Jésus **[s'échappe] de leurs mains**. Il quitte Jérusalem, pour ne plus y

retourner avant trois ou quatre mois afin d'y ressusciter Lazare d'entre les morts (Jn 11.1s) et d'y faire son entrée triomphale (12.12s).

Comme toujours, toutefois, il y en a qui croient en lui et qui l'accueillent favorablement (voir v. 19-21 ; 7.12,43 ; 9.16 ; 11.45). Après avoir quitté Jérusalem, le Seigneur **s'en [va] de nouveau au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean [a] d'abord baptisé** (Béthanie, au-delà du Jourdain). Tandis qu'il se trouve là-bas, **[beaucoup] de gens [viennent] à lui, et ils [disent] : Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai.** Là-bas, les gens se souviennent de lui et **[viennent] à lui**, comme ils se sont rassemblés précédemment autour de Jean-Baptiste. Même si **Jean n'a fait aucun miracle**, il n'en reste pas moins le témoin prééminent de Jésus. Comme les gens en témoignent : **[Tout] ce que Jean a dit de cet homme était vrai.** Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que **plusieurs [croient] en lui.**

Le ministère public de Jésus se termine ainsi par un dernier rejet de la part des chefs même qui devraient l'acclamer comme Messie. Leur rejet laisse prévoir le rejet final qu'il essuiera quelques mois plus tard, lorsque, sous leur influence (Mt 27.20), les gens s'écrieront : « Ôte, ôte, crucifie-le ! » (Jn 19.15.)

Même encore aujourd'hui, il y en a beaucoup qui, comme la nation juive hostile d'alors, laissent leurs idées préconçues au sujet de la religion et leur amour du péché les empêcher de voir la vérité salvatrice sur Jésus-Christ. Par contre, ceux qui sont attirés à lui dans la repentance et la foi en viendront à connaître la vérité à son sujet (7.17). Eux « qui croient en son nom » recevront alors « le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (1.12).

Chapitre 10

Le grand Je suis

(passages clés de l'Évangile selon Jean)

Dans l'Évangile de Jean, Jésus utilise plusieurs fois l'expression « Je suis » pour illustrer des aspects particuliers de son œuvre salvatrice. Il se décrit comme étant « le pain de vie » (Jn 6.48), « la lumière du monde » (8.12), « la porte des brebis » (10.7,9), « le bon berger » (10.11,14), « la résurrection et la vie » (11.25), « le chemin, la vérité, et la vie » (14.6) et « le vrai cep » (15.1,5). À d'autres endroits, il utilise « Je suis » de façon absolue et non qualificative (4.26 ; 8.24,28,58 ; 13.19 ; 18.5-8) pour s'approprier le nom de Dieu dans l'Ancien Testament (Ex 3.14).

En s'appropriant le titre de « Je suis », Jésus ne déclarait rien de moins qu'il était l'égal de Dieu. Une analyse des passages clés de l'Évangile de Jean nous révélera la vérité profonde incluse dans le « Je suis » de Jésus : Jésus est Dieu fait chair, l'Emmanuel dont la venue a été prophétisée dans Ésaïe 7.14 et affirmée dans Matthieu 1.20-23.

JE SUIS LE PAIN DE VIE

Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. (6.35)

La lourdeur d'esprit des gens de la foule et leur mauvaise compréhension poussent Jésus à leur déclarer en termes on ne peut plus clairs : **Je suis le pain de vie**. Le Seigneur ne fait pas allusion à du pain en tant que tel, comme ils ont fait l'erreur de le croire, mais à lui-même ; il est le pain même qu'il a antérieurement promis de donner (v. 27). Aucun pain, pas même la manne, ni les poissons et les pains que Jésus vient de créer la veille (6.1-13), ne pourrait satisfaire la faim physique de manière permanente. En déclarant que celui qui vient à lui **n'aura jamais faim** ni **jamais soif**, le Seigneur ne doit donc pas parler du corps, mais de l'âme. Ici, comme dans Matthieu 5.6, le besoin humain de connaître Dieu est exprimé métaphoriquement comme une faim et une soif (voir Ps 42.2,3 ; 63.2).

Deux verbes simples dans le verset 35 définissent la part que l'homme joue dans le processus du salut : il **vient** et il **croit**. Venir à Christ revient à abandonner l'ancienne vie de péché et de rébellion pour se soumettre à lui en tant que Seigneur. Bien que Jean n'emploie pas le terme « repentance » dans son Évangile, ce concept fait clairement partie de l'idée de venir à Christ (voir 1 Th 1.9). Comme Charles Spurgeon l'a dit : « Vous et vos péchés devez vous séparer, sans quoi vous et votre Dieu ne serez jamais réunis » (« Rightly Dividing the Word of Truth », *The Metropolitan Tabernacle Pulpit*, vol. 21, Pasadena, Texas, Pilgrim, 1980, p.88). Croire en Christ, c'est lui faire confiance en tout à titre de Messie et de Fils de Dieu, et reconnaître que le salut ne s'obtient que par la foi en lui (14.6 ; Ac 4.12). La repentance et la foi sont les deux côtés d'une même médaille ; se repentir consiste à se détourner de ses péchés et croire consiste à se tourner vers le Sauveur. Ces deux réalités sont inséparables.

JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE

Jésus leur parla de nouveau, et dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. (8.12)

Jean s'est déjà servi de la métaphore de la lumière pour décrire Jésus (1.4,8,9 ; voir aussi Ap 21.23), d'une métaphore d'ailleurs riche en allusions à l'Ancien Testament (voir Ex 13.21,22 ; 14.19,20 ; Né 9.12,19 ; Ps 27.1 ; 36.10 ; 43.3 ; 44.4 ; 104.2 ; 119.105,130 ; Pr 6.23 ; És 60.19,20 ; Éz 1.4,13,26-28 ; Mi 7.8 ; Ha 3.3,4 ; Za 14.5b-7). En disant être **la lumière du monde**, Jésus dit clairement être Dieu (voir Ps 27.1 ; És 60.19 ; 1 Jn 1.5) et le Messie d'Israël, que Dieu a envoyé en tant que « lumière des nations » (És 42.6 ; voir aussi 49.6 ; Ma 4.2).

Jésus-Christ est seul à procurer la lumière du salut à un monde portant la malédiction du péché. Pour contrer les ténèbres du mensonge, il est la lumière de la vérité ; pour contrer les ténèbres de l'ignorance, il est la lumière de la sagesse ; pour contrer les ténèbres du péché, il est la lumière de la sainteté ; pour contrer les ténèbres de la tristesse, il est la lumière de la joie ; et pour contrer les ténèbres de la mort, il est la lumière de la vie.

L'analogie de la lumière, comme ce fut le cas de l'emploi antérieur par Jésus de la métaphore de l'eau vive (7.37-39), s'applique particulièrement bien à la

fête des Tabernacles. La cérémonie quotidienne des eaux a sa contrepartie nocturne sous forme de cérémonie des lampes. Dans la cour même des femmes, où Jésus prend la parole, quatre énormes candélabres sont allumés, projetant une lumière dans le ciel nocturne comme un projecteur. Leur lumière est d'une telle brillance qu'une source juive de l'Antiquité a déclaré : « Il n'y avait pas une seule cour à Jérusalem qui ne reflétait pas sa lumière » (cité dans F. F. Bruce, *The Gospel of John*, Grand Rapids, Eerdmans, 1983, p. 206, n° 1). Ils servent à rappeler la colonne de feu par laquelle Dieu a guidé Israël dans le désert (Ex 13.21,22). Les gens – même les chefs les plus éminents – dansent avec exubérance autour des candélabres dans la nuit, tenant dans leurs mains des torches enflammées et chantant des cantiques de louange. C'est dans le cadre de cette cérémonie que Jésus fait l'annonce étonnante qu'il est la véritable lumière du monde.

Toutefois, contrairement au candélabre temporaire et stationnaire, Jésus est une lumière qui ne s'éteint jamais et une lumière à suivre. Tout comme Israël a suivi la colonne de feu dans le désert (Ex 40.36-38), ainsi Jésus appelle les hommes à le suivre (Jn 1.43 ; 10.4,27 ; 12.26 ; 21.19,22 ; Mt 4.19 ; 8.22 ; 9.9 ; 10.38 ; 16.24 ; 19.21). Celui qui le **suit**, Jésus promet-il, **ne marchera pas dans les ténèbres** du péché, du monde et de Satan, **mais il aura la lumière** qui procure **la vie** spirituelle (voir 1.4 ; Ps 27.1 ; 36.10 ; És 49.6 ; Ac 13.47 ; 2 Co 4.4-6 ; Ép 5.14 ; 1 Jn 1.7). Ayant été illuminés par Jésus, les croyants reflètent sa lumière dans notre monde ténébreux (Mt 5.14 ; Ép 5.8 ; Ph 2.15 ; 1 Th 5.5) ; « Ayant allumé leurs torches à sa flamme brillante, ils montrent au monde un élément de sa lumière » (Leon Morris, *The Gospel According to John*, The New International Commentary on the New Testament, Grand Rapids, Eerdmans, 1979, p. 438).

Le mot grec *akoloutheô* (**suit**) est parfois employé dans un sens général pour parler des foules qui suivent Jésus (par ex. : 6.2 ; Mt 4.25 ; 8.1 ; 12.15 ; Mc 2.15 ; 3.7 ; Lu 7.9 ; 9.11). Toutefois, il peut également faire allusion, plus spécifiquement, au fait de le suivre en tant que vrai disciple (par ex. : 1.43 ; 10.4,27 ; 12.26 ; Mt 4.20,22 ; 9.9 ; 10.38 ; 16.24 ; 19.27 ; Mc 9.38). Dans ce contexte, il a la connotation d'une soumission complète à Jésus en tant que Seigneur. Dieu n'accepte pas que l'on suive Christ à demi – qu'on le reçoive donc en tant que Sauveur, mais sans le suivre en tant que Seigneur. La personne qui vient à Jésus vient à lui selon les conditions de Jésus, sans quoi il ne vient pas à lui du tout (voir Mt 8.18-22).

Le fait de suivre Christ n'est pas un fardeau, comme le fait de marcher dans la lumière l'illustre. Cela est beaucoup plus facile à faire que de marcher à tâtons dans les ténèbres (voir Jé 13.16).

SI VOUS NE CROYEZ PAS CE QUE JE SUIS...

Et il leur dit : Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés. (8.23,24 ; voir aussi 4.25,26 ; 8.28 ; 13.18,19)

Ici, Jésus voit, au-delà de l'autosuffisance et de l'amour du monde par lesquels les gens se condamnent eux-mêmes, le problème de fond : l'incrédulité. Répétant sa mise en garde du verset 21, Jésus déclare que ceux qui le rejettent **[mourront] dans [leurs] péchés** parce qu'ils refusent de **[croire ce qu'il est]**. L'emploi par le Seigneur de l'expression absolue et inconditionnelle **je suis** n'est rien de moins qu'une déclaration sans détour de son entière divinité. (Le mot *ce* ne se trouve pas dans le texte grec. Il faudra donc traduire « si vous ne croyez pas que je suis ».) Lorsque Moïse a demandé à Dieu quel était son nom, celui-ci lui a répondu : « JE SUIS CELUI QUI SUIS » (Ex 3.14). Dans la *Septante* (la traduction grecque de l'Ancien Testament), c'est la même expression (*egô eimi*) que Jésus emploie ici (la *Septante* fait un emploi similaire de *egô eimi* pour désigner Dieu dans De 32.39 ; És 41.4 ; 43.10,25 ; 45.18 ; 46.4). Jésus s'applique à lui-même le tétragrammaton (YHWH, souvent translittéré Yahvé) – le nom de Dieu sacré au point que les Juifs refusent de le prononcer. Contrairement à beaucoup de sectes des temps modernes (comme les Témoins de Jéhovah), les Juifs de l'époque de Jésus comprennent parfaitement qu'il dit être Dieu. En fait, ils sont tellement choqués de l'entendre employer ce nom, pour se désigner lui-même (voir v. 28,58), qu'ils tenteront de le lapider pour cause de blasphème (v. 59).

Il ne fait aucun doute que le Seigneur dit lui-même que ceux qui le rejettent, ne pouvant obtenir le salut, **[mourront] dans [leurs] péchés**. Pour être un vrai chrétien, quelqu'un doit croire toute la révélation biblique au sujet de Jésus : qu'il est la deuxième personne éternelle de la Trinité, qu'il est entré dans l'espace et le temps à titre de Dieu incarné, qu'il est né d'une vierge, qu'il a vécu une vie sans péché, que sa mort sur la croix est le seul sacrifice

suffisant et substitutif pouvant expier les péchés de tous ceux qui croiront en lui, qu'il est ressuscité des morts et est monté au ciel vers son Père, qu'il intercède maintenant en faveur de son propre peuple racheté et qu'il reviendra un jour dans la gloire. Rejeter ces vérités à son sujet revient à « se [détourner] de la simplicité à l'égard de Christ » (2 Co 11.3), à adorer « un autre Jésus » (v. 4), à être maudit de Dieu (Ga 1.8,9) et à finir par entendre le Seigneur dire : « Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité » (Mt 7.23).

Le mot **si** offre le seul espoir d'échapper à la colère et au jugement de Dieu par rapport au péché. R. C. H. Lenski nous fait remarquer à ce sujet :

Les péchés de ces hommes les détruiront en leur dérobant la vie éternelle uniquement s'ils refusent de croire en Jésus. La proposition commençant par « si » est du pur Évangile, une invitation bénie offerte de nouveau. Elle est cependant combinée une fois de plus avec la mise en garde portant sur la possibilité de mourir dans ses péchés. Cette mise en garde accompagnée d'une menace terrifiante persiste parce que les Juifs dont il est question ici ont opté pour l'incrédulité. Pourtant, le « si » ouvre la porte de la vie dans le mur du péché (*The Interpretation of St. John's Gospel*, réimpr., Peabody, Massachusetts, Hendrickson, 1998, p. 614).

Le refus persistant de croire la vérité au sujet de Jésus-Christ, par sa nature même, rend le pardon impossible, étant donné que le salut ne peut s'obtenir que par la foi en lui (3.15,16,36 ; 6.40,47 ; Ac 16.31 ; Ro 10.9,10 ; Ga 3.26 ; 1 Jn 5.10-13). Ceux qui persistent dans l'incrédulité, refusant d'épouser par la foi tout ce que Jésus est et a fait, mourront dans leurs péchés et seront perdus à tout jamais (voir 3.18,36 ; Hé 2.3). Et en dehors de la connaissance de l'Évangile de Jésus-Christ, personne ne peut être sauvé. Par conséquent, Dieu demande aux croyants d'aller dans le monde et de prêcher Christ à tous (Mc 16.15,16 ; Lu 24.47 ; Ac 1.8).

« AVANT QU'ABRAHAM FÛT, JE SUIS »

Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ! Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis. Là-dessus, ils prirent des pierres pour les jeter

contre lui; mais Jésus se cacha, et il sortit du temple. (8.57-59)

S'entêtant à mal interpréter les paroles de Jésus, les **Juifs lui [disent] : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham !** Abraham a vécu plus de deux mille ans plus tôt; Jésus n'a donc pas pu le voir. Ils déforment également ses paroles; le Seigneur n'a pas dit qu'il a vu Abraham, mais qu'Abraham l'a (prophétiquement) vu, lui. Nous remarquerons que l'affirmation des Juifs selon laquelle Jésus **[n'aurait] pas encore cinquante ans**, ne précise pas l'âge exact de Jésus, mais lui impose plutôt une limite supérieure. Le Seigneur n'en est encore ici qu'au début de la trentaine, puisqu'il a commencé son ministère à environ trente ans (Lu 3.23).

La réplique percutante de Jésus – **En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis** – n'est rien de moins qu'une déclaration de son entière divinité. Le Seigneur s'approprie une fois de plus le nom sacré de Dieu. Manifestement, en tant que Dieu éternel (Jn 1.1,2), il existait déjà avant l'époque d'Abraham. Homer Kent explique d'ailleurs ceci : « En employant l'expression atemporelle "je suis" plutôt que "j'étais", Jésus véhicule non seulement l'idée d'une existence antérieure à Abraham, mais également l'idée de l'intemporel, à savoir la nature même de Dieu (Ex 3.14) » (*Light in the Darkness*, Grand Rapids, Baker, 1974, p. 128-129).

Les chefs religieux saisissent parfaitement bien la déclaration de Jésus. En réaction, leur haine se change en violence. Outrés par ce qu'ils perçoivent comme un blasphème (voir 10.33), ils s'approprient la Loi et **[prennent] des pierres pour les jeter contre lui** (voir Lé 24.16).

Leur incrédulité est telle qu'en dépit de preuves irréfutables, ils refusent d'accepter que Jésus, le Dieu incarné, ne puisse commettre de blasphème, et qu'en fait toutes ses déclarations, aussi étonnantes soient-elles, sont la pure vérité. Quelle ironie! Les chefs religieux, qui donnent l'apparence de défendre si passionnément l'honneur de Dieu qu'ils sont prêts à lapider un blasphémateur, accusent en réalité Dieu lui-même de blasphémer Dieu.

Fait important, le Seigneur ne proteste pas en indiquant qu'on le comprend mal. Il déclare clairement être Dieu. Étant donné que son heure pour mourir n'est pas encore venue (Jn 7.30 ; 8.20 ; 13.1), Jésus a recours à des moyens surnaturels pour empêcher qu'on le tue. Ainsi donc, il **se [cache], et il [sort] du temple** (voir Lu 4.30). (La description brève et directe que Jean fait de

cette fuite miraculeuse rappelle le récit qu'il a rendu d'autres événements surnaturels dans son Évangile ; voir Jn 6.11,19). Ainsi se termine ce dialogue tragique entre Jésus et les chefs religieux voués à la ruine.

Comme c'est le cas ici, il n'y a toujours que deux réactions possibles aux déclarations de Jésus. L'une consiste à les accepter comme étant véridiques, et à s'incliner devant lui avec une foi humble et pénitente, en le confessant comme Sauveur et Seigneur. L'autre réaction, que les opposants de Jésus illustrent dans le passage à l'étude, est celle du rejet provenant d'un cœur endurci et en proie à l'amertume. Or, cette réaction aura pour résultat tragique et affolant leur condamnation éternelle à l'enfer, comme la mise en garde solennelle de Jésus le précise : « C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés » (8.24).

JE SUIS LA PORTE DES BREBIS

Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance. (10.7-10)

Étant donné que les chefs religieux n'ont pas saisi le sens de sa première parabole (concernant le Berger aux versets 1 à 6), **Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis.** Il arrive à l'époque que le berger dorme dans l'entrée de la bergerie afin de veiller sur ses brebis. Personne ne peut donc y pénétrer ou en sortir sans passer par lui. Dans la métaphore de Jésus, il est la **porte** par laquelle les **brebis** accèdent à la sécurité de la bergerie de Dieu et en sortent pour accéder aux riches pâturages de sa bénédiction. C'est par lui que les pécheurs perdus peuvent s'approcher du Père et s'approprier le salut qu'il leur procure ; seul Jésus est « le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par [lui] » (14.6 ; voir aussi Ac 4.12 ; 1 Co 1.30 ; 3.11 ; 1 Ti 2.5). Seul Jésus est la véritable source de la connaissance de Dieu et du salut, et le fondement de la sécurité spirituelle.

L'affirmation du Seigneur – **Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands** – n'inclut pas, toutefois, les vrais chefs spirituels d'Israël (comme Moïse, Josué, David, Salomon, Esdras, Néhémie, Ésaïe, Jérémie, Ézéchiël et Daniel, parmi tant d'autres). Jésus fait allusion aux faux bergers d'Israël : ses rois méchants, ses sacrificateurs corrompus, ses faux prophètes et ses pseudo-messies. Cependant, **les vraies brebis ne les ont point écoutés** ; elles ne leur ont pas prêté attention et ne se sont donc pas fait égarer par eux (voir les commentaires au sujet des v. 4 et 5 précédemment).

Ensuite, Jésus réitère la vérité capitale du verset 7 : **Je suis la porte**, avant d'ajouter la promesse : **Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé** du péché et de l'enfer. La brebis de Christ fera l'expérience de l'amour, du pardon et du salut de Dieu ; elle **entrera et [...] sortira** librement, en ayant toujours accès à la bénédiction et à la protection de Dieu, sans jamais avoir à craindre le mal ou le danger. Elle **trouvera des pâturages** dont le Seigneur se servira pour la rassasier (voir Ps 23.1-3 ; Éz 34.15) de sa Parole (voir Ac 20.32). Tout à l'opposé du faux berger voleur qui, à l'instar de leur père le diable (8.44), **ne vient que pour dérober, égorger et détruire** les brebis, Jésus **[est] venu afin que les brebis aient la vie** spirituelle et éternelle (voir Jn 5.21 ; 6.33,51-53,57 ; Ro 6.4 ; Ga 2.20 ; Ép 2.1,5 ; Col 2.13), **et qu'elles l'aient en abondance**. Le mot grec *perissos* (**en abondance**) décrit quelque chose qui excède de beaucoup le nécessaire. Le don inégalé de la vie éternelle dépasse toutes les attentes (voir Jn 4.10 avec 7.38 ; voir aussi Ro 8.32 ; 2 Co 9.15).

JE SUIS LE BON BERGER

Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la fuite ; et le loup les ravit et les disperse. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon berger. Je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. (10.11-15)

Le fait que Jésus s'identifie comme **le bon berger** nous ramène au vrai berger dont il est questions dans les versets 2 à 5. Le texte grec dit littéralement : « le berger, le bon », distinguant ainsi Christ, le bon Berger, de tous les autres bergers. Le mot grec *kalos* (**bon**) désigne sa noblesse de

caractère (voir 1 Ti 3.7 ; 4.6 ; 2 Ti 2.3 ; 1 Pi 4.10) ; il est le Berger parfait et authentique ; il est hors classe ; il est au-dessus de tous les autres bergers.

Pour être un berger fidèle, il faut être disposé à risquer sa vie pour protéger les brebis. Les voleurs et les animaux sauvages comme les loups, les lions et les ours posent alors un danger constant (voir 1 S 17.34 ; És 31.4 ; Am 3.12). Jésus, **le bon berger**, va toutefois beaucoup plus loin que le simple fait d'être prêt à risquer sa vie ou de réellement risquer sa vie pour ses brebis ; il **donne** réellement **[sa] vie pour [ses] brebis** (voir v. 15 ; 6.51 ; 11.50,51 ; 18.14). L'expression **donne ma vie** est unique aux écrits johanniques et fait toujours allusion à une mort sacrificielle volontaire (v. 15,17,18 ; 13.37,38 ; 15.13 ; 1 Jn 3.16). Jésus donne sa vie pour ses brebis parce qu'elles ont été choisies afin d'être intégrées dans son troupeau. La préposition *hyper* (**pour**) est souvent employée dans le Nouveau Testament pour désigner l'expiation substitutive par Christ en faveur des élus (voir v. 15 ; 6.51 ; 11.50,51 ; 18.14 ; Lu 22.19 ; Ro 5.6,8 ; 8.32 ; 1 Co 11.24 ; 15.3 ; 2 Co 5.14,15,21 ; Ga 1.4 ; 2.20 ; 3.13 ; Ép 5.2,25 ; 1 Th 5.9,10 ; 1 Ti 2.6 ; Tit 2.14 ; Hé 2.9 ; 1 Pi 2.21 ; 3.18 ; 1 Jn 3.16). Sa mort constitue une expiation concrète destinée à expier les péchés de tous ceux qui croiront, lorsqu'ils seront appelés et régénérés par l'Esprit, car ils sont choisis par le Père.

À l'opposé du bon Berger, qui donne sa vie pour les brebis, il y a le mercenaire (comme le portier du v. 3) qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, qui voit venir le loup (voir Mt 7.15 ; Ac 20.29), abandonne les brebis, et prend la fuite (voir Mt 9.36 ; Mc 6.34). Le mercenaire symbolise les chefs religieux et, par extension, tous les faux bergers. Il reste toujours mercenaire, et fait donc le ministère non par amour des âmes ou même par amour de la vérité, mais par appât du gain (Tit 1.10,11 ; 1 Pi 5.2 ; 2 Pi 2.3). Par conséquent, il prend la fuite dès le premier signe menaçant son bien-être, car il ne se met point en peine des brebis. Il a pour priorité son autoconservation, et la dernière chose qu'il soit disposé à faire, c'est de se sacrifier pour autrui.

C'est parce que le Seigneur aime les siens qu'il donne sa vie pour eux. Le verbe **connais** est employé ici pour illustrer cette relation empreinte d'amour. Dans Genèse 4.1,17,25 ; 19.8 ; 24.16 ; et 1 Samuel 1.19, le verbe **connais** décrit la relation amoureuse et intime entre mari et femme (dans ces versets, certaines traductions bibliques rendent l'équivalent hébreu de « connaître » par « unir »). Par Amos, Dieu a dit aux Israélites : « Je vous ai choisis (le

texte grec dit « connus »), vous seuls parmi toutes les familles de la terre » (Am 3.2), parlant non comme s'il était inconscient qu'il y avait d'autres nations, mais de sa relation d'amour unique avec son peuple. Matthieu 1.25 dit littéralement que Joseph « ne la [*Marie*] connut point » jusqu'après la naissance de Jésus. Au jour du jugement, Jésus demandera aux non-croyants de s'éloigner de lui parce qu'il ne les connaît pas ; c'est-à-dire qu'il n'a pas de relation d'amour avec eux (Mt 7.23). Dans les versets à l'étude, **connais** comporte aussi la connotation d'une relation d'amour. Ici, la simple vérité, c'est que Jésus connaît les siens avec amour, eux le connaissent avec amour, le Père connaît Jésus avec amour, et ce dernier connaît le Père avec amour. Les croyants baignent dans l'affection profonde et intime que partagent entre eux Dieu le Père et le Seigneur Jésus-Christ (voir 14.21,23 ; 15.10 ; 17.25,26).

JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE

Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? (11.25,26)

Ces versets constituent un extrait de la conversation entre Jésus et Marthe, quatre jours avant la mort de Lazare, le frère de Marthe, donc peu de temps avant que Jésus le ressuscite des morts.

Mettant Marthe au défi d'aller au-delà d'une foi abstraite dans la résurrection finale au profit d'une foi entière en lui, **Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie.** Il s'agit ici de la septième déclaration de divinité commençant par « Je suis » dans l'Évangile selon Jean (6.35 ; 8.12 ; 10.7,9,11,14 ; 14.6 ; 15.1,5). La pensée de Marthe est centrée sur la fin des temps, mais le temps ne constitue aucun obstacle pour celui qui a le pouvoir de **résurrection** et de **vie** (voir 5.21,26). Il est vrai que Jésus ressuscitera les morts lors de la résurrection à venir dont Marthe parle ici, mais il est tout aussi vrai qu'il ressuscitera le frère de celle-ci dans l'immédiat. Le Seigneur l'appelle à mettre sa foi personnelle en lui comme étant le seul à avoir du pouvoir sur la mort.

Les deux affirmations suivantes de Jésus – **Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais** – ne sont pas redondantes. Elles enseignent deux vérités distinctes, bien que

connexes. **Celui qui croit en Jésus vivra, même s'il meurt** physiquement, parce que le Seigneur le ressuscitera au dernier jour (5.21,25-29 ; 6.39,40,44,54). De plus, étant donné que **quiconque vit et croit en Jésus** a la vie éternelle (3.36 ; 5.24 ; 6.47,54), il **ne mourra jamais** spirituellement (voir 8.51), car la mort physique ne peut mettre fin à la vie éternelle. Résultat : tous ceux qui croient en Christ peuvent s'exclamer : « Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ? » (1 Co 15.55.)

Lorsque Jésus lance à Marthe un défi en lui demandant : **Crois-tu cela ?** il n'est pas en train de lui demander si elle croit qu'il est sur le point de ressusciter son frère. Le Seigneur l'appelle en fait à croire personnellement qu'il est la seule source de la puissance de résurrection et de la vie éternelle. À ce sujet, R. C. H. Lenski a écrit :

Croire « cela » revient à croire ce qu'il dit de lui-même et donc à croire « en lui ». L'entendre, le raisonner et en argumenter est une chose ; le croire, l'accueillir favorablement et en avoir l'assurance en est une tout autre. Croire revient à recevoir, à retenir et à apprécier sa réalité et sa puissance, avec tout ce que cela comporte de joie, de consolation, de paix et d'espérance. La portée de notre foi, bien qu'elle ne soit pas la même que pour notre possession, car la plus petite foi fait posséder Jésus, la résurrection et la vie, complètement, correspond néanmoins à la portée de notre appréciation de tout cela (*The Interpretation of St. John's Gospel*, réimpr., Peabody, Massachusetts, Hendrickson, 1998, p. 803).

En raison de l'amour infini qu'il voue à l'âme de Marthe, Jésus lui indique la seule source de vie et de bien-être spirituels, à savoir lui-même.

La confession de foi en Jésus de Marthe équivaut aux autres grandes confessions de son identité qui apparaissent dans les Évangiles (1.49 ; 6.69 ; Mt 14.33 ; 16.16). Elle fait prévoir l'objet de l'écriture par Jean de l'Évangile à l'étude : « Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20.31). Marthe déclare avec insistance (dans le texte biblique grec, il y a un pronom personnel en plus du verbe) trois vérités essentielles au sujet de Jésus : comme André (1.41), elle confesse qu'il est le **Christ**, ou le Messie ; comme Jean-Baptiste (1.34), Nathanaël (1.49) et les disciples (Mt 14.33), elle

affirme qu'il est le **Fils de Dieu** ; et finalement, comme l'Ancien Testament l'a prédit (voir És 9.5 ; Mi 5.1), elle le désigne comme celui **qui devait venir dans le monde** – celui que Dieu a envoyé pour la sauver (Lu 7.19,20 ; voir aussi Jn 1.9 ; 3.31 ; 6.14).

JE SUIS LE CHEMIN, LA VÉRITÉ, ET LA VIE

Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. (14.6)

Seul Jésus est **le chemin** qui mène à Dieu (10.7-9 ; Ac 4.12), car il est seul à être **la vérité** (Jn 1.14,17 ; 18.37 ; Ap 3.7 ; 19.11) de Dieu et il est seul à posséder **la vie** de Dieu (Jn 1.4 ; 5.26 ; 11.25 ; 1 Jn 1.1 ; 5.20). La Bible enseigne qu'il est possible de s'approcher de Dieu uniquement par l'intermédiaire de son Fils unique et bien-aimé. Jésus est seul à être « la porte des brebis » (10.7) ; tous les autres sont « des voleurs et des brigands » (v. 8), et celui qui « entre par [lui] », et lui seul, « sera sauvé » (v. 9). Le chemin qui mène au salut est un chemin étroit que l'on emprunte en passant par une petite porte étroite que peu de gens trouvent (Mt 7.13,14 ; voir aussi Lu 13.24). Ce fait, Pierre l'affirmera avec courage : « Il n'y a de salut en aucun autre ; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés » (Ac 4.12). Ainsi donc, c'est « [celui] qui croit au Fils [qui] a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jn 3.36), et « personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ » (1 Co 3.11), car « il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme » (1 Ti 2.5).

La croyance post-moderne selon laquelle il existe plusieurs chemins qui mènent à la vérité religieuse n'est qu'un mensonge satanique, comme F. F. Bruce l'écrit :

Il [*Jésus*] est, en fait, le seul chemin par lequel hommes et femmes peuvent venir au Père ; il n'existe aucun autre chemin. Si cette affirmation semble offensivement exclusive, rappelons-nous qu'elle provient de la Parole incarnée, le révélateur du Père. Si Dieu n'a d'autre moyen de communiquer avec l'humanité que sa Parole... l'humanité n'a d'autre moyen de s'approcher de Dieu que cette même Parole, qui s'est faite chair et qui a habité parmi nous afin de nous

procurer ce moyen de nous approcher de lui (*The Gospel of John*, Grand Rapids, Eerdmans, 1983, p. 298).

Jésus est seul à révéler Dieu (Jn 1.18 ; voir aussi 3.13 ; 10.30-38 ; 12.45 ; 14.9 ; Col 1.15,19 ; 2.9 ; Hé 1.3), et il est impossible à quiconque rejette sa proclamation de la vérité de déclarer légitimement connaître Dieu (Jn 5.23 ; 8.42-45 ; 15.23 ; Mt 11.27 ; 1 Jn 2.23 ; 2 Jn 9). Si le christianisme en est venu à être connu comme « le chemin » (Ac 9.2 ; 19.9,23 ; 22.4 ; 24.14,22), c'est parce que les premiers chrétiens enseignent que Jésus-Christ est le seul chemin qui mène au salut.

JE SUIS LE VRAI CEP

Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron [...] Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. (15.1,5)

Jésus présente cette analogie à ses disciples dans la chambre haute, la veille au soir de sa mort. L'heure est des plus dramatiques. L'un des douze hommes les plus proches de lui, Judas Iscariot, s'est révélé être un traître. Ici, Judas est déjà parti retrouver les ennemis du Seigneur, les autorités religieuses, et déclencher les événements qui conduiront à l'arrestation et au meurtre de Jésus (13.26-30). Le Seigneur et les onze disciples qui restent sont sur le point de quitter la chambre haute pour le jardin de Gethsémané, où Christ agonisera en priant le Père, puis il sera fait prisonnier.

La vérité centrale que le Seigneur veut communiquer par ce symbole concerne l'importance de demeurer en lui (v. 4,5,6,7,9,10). Au sens le plus élémentaire, qu'une personne demeure ou non en Christ révèle si elle est ou non sauvée (v. 2,6). Il est à noter que cette prémisse simple et, à mon avis, évidente nous évite d'émettre inutilement plusieurs fausses interprétations du texte à l'étude. Par ailleurs, la capacité chez le racheté de porter du fruit spirituel dépend de la mesure dans laquelle il demeure en Christ. Ces principes seront développés plus en détail dans les commentaires qui suivent.

Le mot grec *menô* (« demeure ») décrit quelque chose qui reste là où il est, qui reste dans un état fixe ou qui dure. Dans le contexte qui nous intéresse ici, le mot évoque le fait d'entretenir une communion ininterrompue avec Jésus-Christ. Le commandement du Seigneur « Demeurez en moi » (v. 4) constitue

surtout une supplication que Christ adresse à ses faux disciples afin de les convaincre de se repentir et d'exprimer une foi sincère en lui. Il sert également à encourager les vrais croyants à demeurer en lui, au sens le plus intégral et le plus profond.

Fidèle à lui-même, Jésus intègre en maître à son analogie tous les acteurs principaux des événements de cette soirée : il est le cep, le Père est le vigneron, les sarments attachés au cep illustrent les onze et tous les autres vrais disciples, et les sarments qui ne restent pas attachés au cep évoquent Judas et tous les autres faux disciples de son acabit. Une dernière fois avant sa mort, Jésus tente de dissuader quiconque de suivre l'exemple de Judas. Il exhorte tous ceux qui croient en lui à démontrer l'authenticité de leur foi en gardant celle-ci en lui.

Ici, à peine quelques heures avant sa mort, Christ affirme sa divinité pour la dernière fois dans l'Évangile selon Jean, en se désignant lui-même comme le « Je suis » (voir aussi 6.35 ; 8.12 ; 10.7,9,11,14 ; 11.25 ; 14.6 ; 8.24,28,58 ; 13.19 ; 18.5,6). En tant que Dieu incarné, Jésus se désigne à juste titre comme la source de la vie spirituelle, de la vitalité, de la croissance et de la productivité.

Le mot *alêthinos* (**vrai**) désigne ce qui est réel comme étant distinct d'un type (voir Hé 8.2 ; 9.24), ce qui est parfait comme étant distinct de l'imparfait ou ce qui est authentique comme étant distinct du contrefait (voir 1 Th 1.9 ; 1 Jn 5.20 ; Ap 3.7,14 ; 6.10 ; 19.11). Jésus est le vrai cep dans le même sens qu'il est la véritable lumière (Jn 1.9), la révélation finale et complète de la vérité spirituelle, et le vrai pain du ciel (Jn 6.32), la seule source, finale, de subsistance spirituelle.

LE GRAND JE SUIS

Lorsque Judas et les soldats arrivent, Jésus, la future victime, prend la situation en main et **leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils** (fort probablement les chefs religieux) **lui [répondent]**, probablement en l'informant des ordres officiels qu'ils ont reçus : **Jésus de Nazareth**. Le Seigneur **leur dit : C'est moi**. Comme il l'a fait à maintes occasions (par ex. : 8.24,28,58), Jésus s'approprie ici, par C'est moi (*egô eimi*), le nom de Dieu « Je suis » d'Exode 3.14.

Avant de relier la réaction étonnante de la foule aux paroles de Jésus, Jean

fait ici une parenthèse selon laquelle **Judas, qui le [livre], [est] avec eux**. Ce détail insignifiant en apparence insiste cependant de nouveau sur la maîtrise absolue que Jésus exerce sur la situation. Jean désire indiquer clairement que Judas n'est qu'un parmi ceux qui vivent ce qui commence à se produire. Judas n'a absolument aucun pouvoir sur Jésus (voir 19.11); il se tient là, impuissant, comme tous les autres qui sont présents.

Christ démontre sa maîtrise divine de manière stupéfiante. Immédiatement après que **Jésus leur [a] dit : C'est moi, ils [reculent] et [tombent] par terre**. Tout ce que Jésus a à faire, c'est de prononcer son nom – celui de Dieu – pour que ses ennemis perdent tous leurs moyens. Cette étonnante démonstration de sa puissance révèle clairement qu'ils ne se saisissent pas de Jésus, mais qu'il se rend à eux de son plein gré, afin d'accomplir le plan divin de la Rédemption impliquant qu'il donne sa vie en sacrifice.

En proie à la folie de l'incrédulité, certains prétendent qu'on ne doit pas parler ici de pouvoirs surnaturels. Ils soutiennent qu'en sortant soudain de l'ombre, Jésus fait sursauter les gens en première ligne. Vacillant, ils produisent un effet domino, jusqu'à ce que tout le monde se retrouve par terre. Toutefois, les gardes du Temple et les soldats romains se sont préparés aux troubles (voir Mt 26.55). Il ne fait aucun doute qu'ils se sont déployés, tant pour se défendre si les disciples de Jésus les attaquaient que pour empêcher Jésus de leur échapper. Il est ridicule de penser que des centaines de gardes d'expérience et de soldats très bien formés auraient pu se tenir en ligne si près les uns des autres qu'ils soient tous tombés les uns sur les autres comme des dominos.

La Bible parle à maintes reprises de la puissance de la parole de Dieu. Il a parlé, et les cieux et la terre ont été créés (Ge 1.3,6,9,11,14,20,24,26; voir aussi Ps 33.6); Satan et l'humanité ont été jugés (Ge 3.14-19); la génération rebelle des Israélites est morte dans le désert (No 26.65); et Israël a passé soixante-dix ans en exil (2 Ch 36.21). Lorsque le Seigneur Jésus-Christ reviendra, il passera ses ennemis en jugement « par l'épée qui [sortira] de [sa] bouche » (Ap 19.21; voir aussi v. 15; 1.16; 2.16).

Le récit de Jean met en lumière la puissance divine de Christ; il lui suffit d'ouvrir la bouche pour que ses ennemis se retrouvent brusquement par terre. Voici la puissance du grand Je suis. Il est le Roi de gloire.

Appendice

Les témoignages des apôtres au sujet de la divinité de Jésus

(textes bibliques sélectionnés)

Une analyse de textes bibliques additionnels démontrera toute l'ampleur du témoignage des apôtres au sujet de la divinité de Jésus-Christ. Cet appendice tient compte du témoignage de Thomas, de Paul, de l'auteur de l'épître aux Hébreux, de Pierre et de Jean.

LE TÉMOIGNAGE DE THOMAS

Jean 20.26-29

Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous ! Puis il dit à Thomas : Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois. Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !

Les apôtres n'étaient pas tous présents lors de la première apparition de Jésus (voir Jn 20.19-23). Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint.

Huit jours après, les disciples de Jésus [sont] de nouveau dans la maison, et cette fois-ci Thomas se [trouve] avec eux. Une fois de plus les portes sont fermées, et une fois de plus cela n'a aucunement empêché le Seigneur ressuscité. Comme il l'a fait huit jours plus tôt, **Jésus [vient] et se [présente] au milieu d'eux.** Son attention se porte immédiatement sur Thomas. L'éternel Souverain Sacrificateur mu par l'empathie (Hé 4.15), Jésus, lui **dit** avec douceur, amour et compassion : **Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois.**

Le Seigneur met le doigt sur le point faible de Thomas, ses doutes, sans toutefois le réprimander, car il sait que Thomas doit son erreur à son amour profond. Avec patience et compassion, Jésus accorde donc à Thomas la preuve empirique que celui-ci lui demande.

Cette preuve suffit à convaincre l'incrédule ; son scepticisme mêlé de mélancolie disparaît à tout jamais à la lumière de la preuve irréfutable se trouvant en la personne qui s'oppose à ce scepticisme. Dépassé, il fait peut-être ici la plus grande confession de toutes celles des apôtres, à la seule exception de la confession que Pierre a faite en reconnaissant Jésus comme le Messie (Mt 16.16), en s'exclamant : **Mon Seigneur et mon Dieu !** Fait significatif, Jésus ne le corrige pas, mais accepte que Thomas atteste sa divinité. En effet, il fait l'éloge de Thomas pour sa foi, en **lui [disant] : Parce que tu m'as vu, tu as cru.** Anticipant le jour où les gens n'auront plus accès à la preuve tangible et physique à laquelle Thomas a droit ici, le Seigneur déclare **[heureux] ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru** (voir 2 Co 5.7 ; 1 Pi 1.8,9).

La profession de Thomas et la réponse de Christ résument bien le but que Jean s'est donné en écrivant l'Évangile à l'étude : « Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas décrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20.30,31).

Croire que Jésus-Christ est le Dieu incarné (1.1,14), l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde (1.29), ainsi que la résurrection et la vie (11.25) revient à croire que la vérité qui, lorsqu'elle est acceptée, procure le pardon des péchés et la vie éternelle (3.16).

LE TÉMOIGNAGE DE PAUL

Romains 9.5

... et les patriarches, et de qui est issu, selon la chair, le Christ, qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Amen !

Israël a reçu le privilège d'être le peuple **de qui est issu, selon la chair, le Christ.** Christ n'est pas né Juif par hasard. Dieu a déterminé d'avance qu'il serait le descendant humain d'Abraham et de David. C'est d'ailleurs pour

cette raison que Matthieu donne la généalogie de Joseph (Mt 1.1-17), le père adoptif de Jésus, et que Luc donne celle de Marie (Lu 3.23-38), sa mère naturelle. Comme nous l'avons mentionné précédemment, Jésus a dit lui-même à la Samaritaine que « le salut vient des Juifs » et qu'il était le Messie promis aux Juifs qui allait offrir le salut à toute l'humanité (Jn 4.22-26).

Pour clore ce récit abrégé mais exhaustif des bénédictions spéciales d'Israël, Paul déclare que Jésus-Christ – de loin leur plus grande bénédiction, celle en laquelle toutes les autres trouvent leur sens – **est au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Amen !**

Ces mots ne sont pas tant une bénédiction qu'une déclaration de la majesté et de la seigneurie divines de Christ. Sans exception dans l'Écriture, donc l'Ancien Testament hébreu et le Nouveau Testament grec, selon une certaine doxologie, on place toujours le qualificatif « béni » avant le nom de Dieu dans les doxologies. Ici, Paul emploie toutefois la forme inverse, **Dieu béni**, indiquant au-dessus de tout doute que l'apôtre fait intentionnellement l'équation entre **Christ** et **Dieu**. L'antécédent de **Dieu** est **qui**, et l'antécédent de **qui** est **Christ**.

Bien que Christ fût la bénédiction suprême des Juifs, ces derniers l'ont rejeté ! C'est d'ailleurs cette incrédulité tragique qui attriste tant le cœur de Paul et celui-là même de Dieu.

Philippiens 2.5,6

... Jésus-Christ : existant en forme de Dieu, il n'a point regardé son égalité avec Dieu comme une proie à arracher...

L'abaissement humiliant de Jésus s'est fait à partir de la position élevée que dévoile la vérité selon laquelle **[il existait] en forme de Dieu**. Avant, pendant et après son incarnation, il était, par sa nature même, pleinement et éternellement **Dieu**. Le mot **existant** rend un participe présent actif du verbe composé *huparchô*, qui est formé de *hupo* (« sous ») et *archê* (« commencement »), et qui dénote la continuité d'une existence ou d'un état précédent. Il souligne l'essence de la nature d'une personne, à savoir ce qui est absolument inaltérable, inaliénable et immuable. William Barclay affirme que ce verbe désigne « la partie d'une [personne] qui, quelles que soient les circonstances, ne change pas » (*The Letters to the Philippians, Colossians, and Thessalonians*, éd. révisée, Louisville, Kentucky, Westminster, 1975, p.

35).

Jésus-Christ a existé éternellement et immuablement, et existera à jamais, **en forme de Dieu**. Le mot **forme** (*morphê*) désigne la manifestation extérieure d'une réalité intérieure. L'idée, c'est qu'avant l'incarnation, de toute éternité, Jésus existait déjà **en forme de Dieu**, et était égal à Dieu le Père en tous points. Par sa nature même et son être intrinsèque, Jésus-Christ est, a toujours été, et sera toujours pleinement divin.

Le mot grec *schêma* est lui aussi souvent traduit par « forme », mais le sens est très différent de celui de *morphê*. Comme le fait remarquer Barclay :

Morphê est la forme essentielle qui ne change jamais ; *schêma* est la forme extérieure qui change de temps à autre, selon les circonstances. Par exemple, la *morphê* essentielle de tout être humain est l'humanité, et cela ne change jamais ; mais son *schêma* change continuellement. Le bébé, l'enfant, le garçon, le jeune homme, l'homme d'âge moyen et le vieil homme ont toujours la *morphê* de l'humanité, mais la *schêma* extérieure change tout le temps (*Philippians*, p. 35-36).

L'expression **égalité avec Dieu** est synonyme de celle qui la précède : « forme de Dieu ». En déclarant de nouveau la nature et l'essence véritables de Christ, Paul en souligne la réalité absolue et incontestable. Il est intéressant de constater que le mot grec *isos* (**égalité**) est au pluriel (*isa*, « égalités »), ce qui suggère que Paul fait peut-être allusion à tous les aspects de la divinité de Jésus. Le terme désigne une équivalence parfaite. Un triangle isocèle comporte deux côtés égaux. Les isomères sont des composés ayant une structure et des propriétés différentes, mais dont les masses atomiques sont identiques. En devenant un homme, Jésus n'a d'aucune manière abandonné ni diminué son **égalité absolue avec Dieu**.

Pendant son ministère terrestre, Jésus n'a jamais nié ni minimisé sa divinité. Il a affirmé sans équivoque sa relation filiale et son unité avec le Père (Jn 5.17,18 ; 10.30,38 ; 14.9 ; 17.1,21,22 ; 20.28), son « pouvoir sur toute chair » et son autorité pour « [accorder] la vie éternelle » (Jn 17.2), et « la gloire [qu'il avait] auprès [du Père] avant que le monde soit » (Jn 17.5 ; voir aussi v. 24). Cependant, il n'a jamais utilisé son pouvoir ni son autorité pour quelque avantage personnel, parce que ces prérogatives de sa divinité n'étaient pas pour lui **une proie à arracher**. Voilà le choix à l'origine de

l'Incarnation. Jésus a volontairement subi la pire des humiliations au lieu d'exiger honneur, privilège et gloire, qui lui revenaient pourtant de droit. Il n'a pas davantage utilisé les pouvoirs de sa pleine et souveraine divinité pour s'opposer au dessein de son Père parce que le prix en était trop élevé. À tout moment, il aurait pu faire appel à son Père, qui lui aurait donné à l'instant « plus de douze légions d'anges » pour le secourir (Mt 26.53). Mais cela aurait contrecarré le plan de son Père, qu'il approuvait entièrement, et il n'en ferait rien.

Colossiens 1.15

Le Fils est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création.

Dans le chapitre 2, nous avons étudié ce verset en détail dans notre analyse des versets 15-19, et avons observé que Jésus-Christ est l'image du Dieu de toute éternité. Jésus est le premier-né en prééminence et en priorité comme la description du Messie que Dieu fait dans Psaumes 89.28 lorsqu'il l'appelle « le premier-né, le plus élevé des rois de la terre ». Le rang de premier-né n'est pas un rang d'ordre de naissance, puisque Jésus n'est pas né ni n'a été créé. C'est un rang de priorité. Jésus est le « nom qui est au-dessus de tout nom ».

Colossiens 2.9,10

Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. Vous avez tout pleinement en lui, qui est le chef de toute domination et de toute autorité.

Ce passage est un des passages les plus bénis de toute l'Écriture. Il présente la glorieuse majesté de la personne de Christ et l'entière suffisance de son œuvre. Le verset 9 est peut-être la déclaration la plus claire de la divinité de Christ dans les épîtres. C'est le rocher contre lequel toutes les tentatives pour rejeter la divinité de Christ se brisent. De toute évidence, ces hérétiques disent que Jésus n'est pas Dieu, et c'est l'élément le plus accablant et le plus troublant de leur « satanologie » – comme c'est encore celui de tout système erroné.

La fausse doctrine qui vient d'être décrite fait partie du système religieux satanique propagé par les hommes, et n'est pas selon Christ ni selon ce que l'Écriture révèle à son sujet. Comme tous les systèmes erronés de religion, il

ne peut sauver. C'est là le pire élément de sa nature mortelle. C'est en Christ seul qu'**habite corporellement toute la plénitude de la divinité**. Lui seul a le pouvoir de sauver. *Plêrôma (plénitude)* est le même terme qui est utilisé dans 1.19. Comme nous l'avons dit en traitant ce passage, c'est un terme qu'utilisent les hérétiques de Colosses. Ils croient que la *plêrôma* divine est divisée dans son expression entre les diverses émanations, chacune recevant une part décroissante selon sa position sur l'échelle descendante du bien vers le mal. Cependant, Paul insiste pour dire que toute la plénitude de **la divinité**, pas une partie de celle-ci, habite en Christ. *Katoikeô (habite)* signifie « être installé chez soi ». Le temps présent indique que l'essence de la divinité habite continuellement chez elle en Christ.

Le mot *divinité* souligne la nature divine. La nature de Dieu qui habite continuellement en Jésus-Christ n'est pas une espèce de lumière divine qui l'a fait briller pour un temps, mais qui n'est pas la sienne. Il est pleinement Dieu pour toujours. Et comme Celui qui possède toute la plénitude de la divinité, Christ est **le chef de toute domination et de toute autorité**. Il n'est pas un être inférieur parmi tant d'autres émanant de Dieu, comme le prétendent les faux docteurs. Il est plutôt Dieu lui-même et donc le chef de tout le royaume angélique.

Les faux docteurs de Colosses enseignent apparemment aussi une forme de dualisme philosophique, croyant que l'esprit est bon et que la matière est mauvaise. Ainsi, pour eux, il est impensable que Dieu prenne un corps humain. Paul combat cette fausse doctrine en soulignant que la plénitude de la divinité habite en Christ **corporellement**. Celui qui a revêtu la nature humaine à Bethléhem conservera cette humanité pour toute l'éternité. Il sera pour toujours le Dieu-Homme.

Tite 2.13

[Nous attendons] la bienheureuse espérance, et la manifestation de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

L'expression **notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ** est l'une des nombreuses déclarations claires de la divinité de Jésus-Christ dans l'Écriture (voir, p. ex., Jn 1.1-18 ; Ro 9.5 ; Hé 1.1-3). Certains interprètes prétendent que, dans ce passage, les mots **Dieu** et **Sauveur** désignent des êtres

différents, le premier (**grand Dieu**) le Père divin, et le second (**Sauveur**) le Fils humain, **Jésus-Christ**. Mais cette explication soulève plusieurs problèmes insurmontables. En plus des autres affirmations claires de la divinité de Christ dans l'Écriture, il y a plusieurs raisons grammaticales inhérentes à ce passage lui-même. Premièrement, il n'y a qu'un seul article défini (**la, tou**), qui indique la singularité et le fait que **Dieu** et **Sauveur** sont identiques. Deuxièmement, les deux pronoms singuliers dans le verset suivant (« Il », *hos* ; et « se », *heauton*) désignent une seule personne. Et, bien que l'Ancien Testament fasse plusieurs fois référence à Dieu le Père comme **grand**, dans le Nouveau Testament, cette description ne correspond qu'à Dieu le Fils (voir, p. ex., Mt 5.35 ; Lu 1.32 ; 7.16 ; Hé 10.21 ; 13.20). Et le plus important, peut-être, c'est que le Nouveau Testament ne parle nulle part de la **manifestation** ou de la seconde venue de Dieu le Père mais seulement du Fils.

LE TÉMOIGNAGE DE L'AUTEUR DE L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

Hébreux 1.2,3

Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ; il l'a établi héritier de toutes choses ; par lui il a aussi créé l'univers. Le Fils est le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne, et il soutient toutes choses par sa parole puissante. Il a fait la purification des péchés et s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts. (1.2,3)

Lorsqu'on demande qui Jésus-Christ était véritablement, certains disent qu'il était un bon enseignant, d'autres répondent qu'il était un fanatique religieux, d'autres encore disent qu'il était un hypocrite, et certains affirment qu'il était un criminel, un fantôme ou un révolutionnaire politique. D'autres sont susceptibles de croire qu'il était la forme la plus élevée de l'humanité, doté d'une étincelle de divinité qu'il a transformée en flamme, une étincelle que, selon eux, nous possédons tous, mais que nous attisons rarement. Il existe donc d'innombrables explications humaines quant à l'identité de Jésus. Dans ces versets, nous voyons ce que Dieu dit sur l'identité de Jésus, passée et présente.

Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ; il l'a établi héritier de toutes choses. Si Jésus est le Fils de Dieu, il est par conséquent héritier de tout ce qui appartient à Dieu. Ainsi, tout élément qui existe ne

trouvera son véritable sens que lorsqu'il sera placé sous le contrôle définitif de Jésus-Christ.

Même les Psaumes prédisent qu'un jour il sera héritier de tout ce qui appartient à Dieu : « C'est moi qui ai oint mon roi sur Sion, ma montagne sainte ! Je publierai le décret ; l'Éternel m'a dit : Tu es mon fils ! Je t'ai engendré aujourd'hui » (Ps 2.6,7). Il est également écrit : « Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, les extrémités de la terre pour possession ; tu les briseras avec une verge de fer, tu les briseras comme le vase d'un potier » (Ps 2.8,9). Et encore : « Et moi, je ferai de lui le premier-né, le plus élevé des rois de la terre » (Ps 89.27). Le terme « premier-né » ne signifie pas ici que Christ n'existait pas avant sa naissance à Bethléhem en la personne de Jésus. Il ne s'agit aucunement ici d'un terme avant tout chronologique, mais plutôt juridique, concernant en particulier les droits d'héritage et d'autorité. Le royaume destiné de Dieu sera, dans les derniers temps, donné définitivement et éternellement à Jésus-Christ.

Paul explique que toutes choses ont été créées non seulement par Christ, mais aussi pour lui (Col 1.16). Il dit aussi : « C'est de lui, par lui, et pour lui que sont toutes choses. À lui la gloire dans tous les siècles ! Amen ! » (Ro 11.36.) Tout ce qui existe existe pour Jésus-Christ. N'est-ce pas là la meilleure preuve de son égalité avec Dieu ?

Lors de son premier discours, le jour de la Pentecôte, Pierre dit à son auditoire juif : « Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié » (Ac 2.36). Le charpentier qui est mort cloué à une croix est en fait le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Il régnera sur toute la terre. Satan connaissait cette vérité lorsqu'il s'est approché de Jésus dans le désert et a tenté de l'amener à prendre le contrôle du monde de la mauvaise façon, soit en se prosternant devant lui. En tant qu'usurpateur temporaire du règne de Dieu sur la terre, Satan s'efforce continuellement, par tous les moyens possibles, d'empêcher le véritable Héritier de recevoir son héritage.

Lorsque Christ est venu la première fois sur terre, il s'est fait pauvre pour nous, de façon à ce que, par sa pauvreté, nous puissions devenir riches. Il ne possédait rien. Il n'avait « pas un lieu où il puisse reposer sa tête » (Lu 9.58). On lui a même pris ses vêtements lorsqu'il est mort, et il a été enseveli dans un tombeau qui appartenait à un autre. Cependant, lorsque Christ reviendra

sur terre, il héritera entièrement et éternellement de toutes choses. Et fait encore plus extraordinaire, nous qui aurons cru en lui, nous serons « cohéritiers de Christ » (Ro 8.16,17). Ainsi, lorsque nous entrerons dans son royaume éternel, nous posséderons avec lui tout ce qui lui appartient. Nous ne serons pas des christes ou des seigneurs avec lui, mais des cohéritiers. Son héritage merveilleux sera également le nôtre.

L'auteur de l'épître aux Hébreux continue en décrivant Jésus comme le Créateur : **par lui il a aussi créé l'univers**. Christ est l'agent par qui Dieu a créé le monde : « Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle » (Jn 1.3). Une des plus grandes preuves de la divinité de Jésus est sa capacité de créer. À l'exception de l'absence totale de péché en lui, et de son entière justice, rien ne le distingue plus de nous que le fait qu'il est le Créateur. La capacité de créer appartient à Dieu seul, et le fait que Jésus crée indique qu'il est Dieu. Il a créé tout ce qui est matériel et tout ce qui est spirituel. Bien que l'homme ait souillé son œuvre par le péché, à l'origine, Christ l'a créée bonne, et la création même attend d'être ramenée à son état premier (Ro 8.22).

Le mot grec couramment rendu par **monde** est *kosmos*, mais ce n'est pas ce terme qui est employé dans Hébreux 1.2. Le mot utilisé ici est *aiônas*, qui ne signifie pas le monde matériel, mais « les âges », comme il est souvent traduit. Jésus-Christ est responsable non seulement de la terre physique, mais aussi de la création du temps, de l'espace, de l'énergie et de la matière. C'est Christ qui a créé, sans aucun effort, tout l'univers et tout ce qui le soutient.

Comme mentionné au chapitre 2, l'immensité de notre univers est stupéfiante. Si l'on était capable de placer 1,2 million de terres à l'intérieur du Soleil, il resterait suffisamment de place pour y mettre 4,3 millions de lunes. Le Soleil a un diamètre de 1 392 050 km, et se trouve à 14 967 000 km de la Terre. L'étoile la plus proche, Alpha du Centaure, est cinq fois plus grande que notre Soleil. La distance séparant la Lune de la Terre est de seulement 340 355 km, et il serait possible de s'y rendre à pied en 27 ans. Un rayon de lumière se déplace à une vitesse de 299 360 km par seconde, et pourrait atteindre la Lune en une seconde et demie. Si nous pouvions voyager à une telle vitesse, il nous faudrait 2 minutes 8 secondes pour atteindre Vénus, 4 minutes et demie pour atteindre Mercure, et 1 heure 11 secondes pour atteindre Saturne. Pour atteindre Pluton, qui se situe à 4,34 milliards de km de la Terre, il nous faudrait près de 4 heures. Même en allant si loin, nous

serions encore bien à l'intérieur de notre système solaire. L'Étoile polaire, qui se trouve à une distance de 643 billions de km de la Terre, est tout de même proche, en comparaison même de l'univers connu. L'étoile Bételgeuse est éloignée de la Terre de 141 615 km. Son diamètre est de 402 millions de km, c'est-à-dire supérieur à celui de l'orbite de la Terre.

D'où provient cet univers ? Qui l'a conçu ? Qui l'a créé ? Il ne peut pas être le fruit du hasard. Il a dû être créé, et la Bible nous dit que son Créateur est Jésus-Christ.

Dans Hébreux 1.3, l'auteur souligne que le Fils est le reflet de la gloire de Dieu. Le terme **reflet** (*apaugasma*, « émettre de la lumière ») représente Jésus en tant que manifestation de Dieu. Il est l'expression de Dieu pour nous. Personne ne peut voir Dieu ; personne ne le pourra jamais. Le seul reflet de Dieu qui puisse nous atteindre le fait par l'intermédiaire de Jésus-Christ. De même que les rayons de soleil illuminent et réchauffent la terre, Jésus-Christ est la glorieuse lumière de Dieu qui brille dans le cœur des hommes. De même que le soleil ne peut exister sans son éclat et ne peut en être séparé, Dieu n'a jamais existé sans la gloire de Christ et ne peut en être séparé. Dieu n'a jamais existé sans lui, ni lui sans Dieu, et il ne peut jamais, en aucune manière, être séparé de Dieu. Cependant, l'éclat du soleil n'est pas le soleil lui-même. Christ n'est pas non plus Dieu dans ce sens. Il est entièrement et absolument Dieu, tout en étant une personne distincte.

Nous serions incapables de voir l'éclat de Dieu et d'en bénéficier si nous ne pouvions voir Jésus. Debout devant le temple, Jésus s'est d'ailleurs écrié un jour : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jn 8.12). Jésus-Christ est le reflet de la gloire de Dieu, et il peut transmettre cette lumière dans nos vies, afin que nous puissions en retour refléter la gloire de Dieu. Le monde dans lequel nous vivons est sombre. Nous y trouvons les ténèbres de l'injustice, de l'échec, des privations, de la séparation, de la maladie, de la mort et de bien d'autres choses encore. Nous y constatons aussi les ténèbres morales d'hommes aveuglés par leurs désirs et leurs passions impies. C'est dans ce monde ténébreux que Dieu a envoyé sa lumière glorieuse. Sans le Fils de Dieu, tout est ténèbres.

L'auteur de l'épître aux Hébreux continue en décrivant ainsi le Fils : **Le Fils est le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne.** Jésus-Christ est

l'image même de Dieu. Christ n'était pas seulement la manifestation de Dieu, mais aussi Dieu en substance.

L'expression **l'empreinte de sa personne** traduit le terme grec qu'on employait pour désigner l'empreinte laissée par une étampe ou un cachet sur un sceau. Ainsi, le motif de l'étampe était reproduit dans la cire. De même, Jésus-Christ est la reproduction de Dieu. Il est l'empreinte parfaite et personnelle de Dieu dans le temps et dans l'espace. Paul donne une illustration similaire de cette vérité insondable : « Le Fils est l'image du Dieu invisible » (Col 1.15). Ici, le mot « image » traduit le terme grec *eikôn*, dont vient le mot icône. *Eikôn* signifie une copie précise, une reproduction exacte, comme le serait celle d'une belle sculpture ou d'un beau portrait. Appeler Christ l'*Eikôn* de Dieu revient à dire qu'il est la reproduction exacte de Dieu : « Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 2.9).

Non seulement Christ a créé toutes choses et héritera un jour de toutes choses, mais il est aussi celui qui les soutient entre-temps. Le terme grec traduit par « **soutient** » signifie « appuyer, maintenir » ; il est employé ici au présent, ce qui indique une action continue. Tout ce qui est dans l'univers est donc, en ce moment même, soutenu par Jésus-Christ.

Dans notre univers, les choses n'arrivent pas par hasard. Elles n'ont pas commencé par hasard. Elles ne se termineront pas par hasard, et elles n'arrivent pas par hasard aujourd'hui. C'est Jésus-Christ qui soutient l'univers, lui, le principe même de la cohésion. Il n'est pas semblable au créateur « horloger » du déiste, un créateur qui, après avoir créé le monde et en avoir remonté le mécanisme, ne s'en est plus soucié depuis. L'univers est un cosmos plutôt qu'un chaos, un système ordonné et fiable plutôt qu'un désordre erratique et imprévisible, et cela, uniquement parce que Jésus-Christ le soutient.

Lorsque je pense à la puissance dont dispose Christ pour soutenir l'univers, cette vérité me va droit au cœur. Considérons la précieuse promesse que voici : « Je suis persuadé que celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ » (Ph 1.6). Lorsque Christ commence une œuvre dans notre cœur, il ne l'abandonne pas, mais la soutient jusqu'au bout. Nous pouvons imaginer la joie de Jude lorsqu'il a écrit : « Or, à celui qui peut vous préserver de toute chute et vous faire paraître devant sa gloire irréprochables et dans l'allégresse, à Dieu seul, notre

Sauveur, par Jésus-Christ notre Seigneur, soient gloire, majesté, force et puissance, dès avant tous les temps, et maintenant, et dans tous les siècles ! Amen ! » (Jud 24,25.) Lorsque nous donnons notre vie à Jésus-Christ, il la prend et la soutient, et, un jour, il la conduira en la présence même de Dieu. Tout comme l'univers, la vie que Christ ne soutient pas se résume à un chaos.

Hébreux 1.8

Mais il a dit au Fils : Ton trône, ô Dieu, est éternel ; le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité...

Nous avons ici une des affirmations les plus importantes et les plus étonnantes de toute l'Écriture : Jésus est le Dieu éternel ! Ceux qui disent que Jésus n'était qu'un homme, ou simplement un des nombreux anges, ou un des nombreux prophètes de Dieu, ou un sous-dieu quelconque mentent et s'attirent l'anathème, la malédiction de Dieu. Jésus n'est pas moins que Dieu. Le Père dit au Fils : **Ton trône, ô Dieu, est éternel.** Dieu le Père reconnaît Dieu le Fils. Je crois que ce verset fournit la preuve la plus claire, la plus puissante, la plus formelle et la plus irréfutable de la divinité de Christ dans la Bible – de la part du Père lui-même.

Le témoignage que le Père rend du Fils correspond à celui que le Fils rend de lui-même. Tout au long de son ministère, Jésus a affirmé son égalité avec Dieu. « À cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu » (Jn 5.18). Quand il a dit : « Moi et le Père nous sommes un » (Jn 10.30), les chefs juifs comprenaient bien ce qu'il affirmait et, à la lumière de ce qu'ils pensaient qu'il était – un simple homme –, leur réaction était prévisible : « Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu » (v. 33).

En parlant d'Israël et de toutes ses bénédictions, voici ce que Paul écrit : « et les patriarches, et de qui est issu, selon la chair, le Christ, qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Amen ! » (Ro 9.5.) Le texte grec dit plus justement : « Dieu est au-dessus de toutes choses, béni éternellement. » Ce qu'on affirme ici, c'est que Jésus-Christ est Dieu. À Timothée, le même apôtre écrit : « Et, sans contredit, le mystère de la piété est grand : Dieu a été manifesté en chair, justifié par l'Esprit, vu des anges, prêché aux nations, cru

dans le monde, élevé dans la gloire » (1 Ti 3.16). Et ailleurs encore, Paul déclare : « en attendant la bienheureuse espérance, et la manifestation de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ » (Tit 2.13).

Dans sa première épître, Jean dit : « Nous savons aussi que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence pour connaître le Véritable ; et nous sommes dans le Véritable en son Fils Jésus-Christ. C'est lui qui est le Dieu véritable, et la vie éternelle » (1 Jn 5.20). Tout au long du Nouveau Testament, l'affirmation est sans équivoque : Jésus-Christ est Dieu.

Dans Hébreux 1.8, nous lisons : « Ton trône, ô Dieu, est éternel ; le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité ». Jésus-Christ a un **trône** éternel, à partir duquel il règne éternellement comme Dieu et Roi. Il est le Roi éternel, ayant un royaume éternel et un **sceptre** d'équité.

LE TÉMOIGNAGE DE PIERRE

2 Pierre 1.1

Simon Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui ont reçu en partage une foi du même prix que la nôtre, par la justice de notre Dieu et du Sauveur Jésus-Christ...

Les croyants peuvent avoir accès à la foi qui sauve en raison de **la justice de Jésus-Christ**. Les pécheurs reçoivent la vie éternelle parce que le Sauveur leur impute sa **justice** parfaite (2 Co 5.21 ; Ph 3.8,9 ; 1 Pi 2.24), en couvrant leurs péchés et en rendant ces pécheurs acceptables à ses yeux. L'épître aux Romains dit d'ailleurs :

Or, à celui qui fait une œuvre, le salaire est imputé, non comme une grâce, mais comme une chose due ; et à celui qui ne fait point d'œuvre, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice. De même David exprime le bonheur de l'homme à qui Dieu impute la justice sans les œuvres : Heureux ceux dont les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts ! Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute pas son péché ! (Ro 4.4-8 ; voir aussi Ac 13.38,39.)

Cette doctrine de première importance, celle d'une justice imputée, est au cœur même de l'Évangile chrétien. Le salut est un don de Dieu en tout point.

La foi pour croire et la justice pour satisfaire à la sainteté de Dieu viennent toutes les deux de lui. Sur la croix, Christ a porté la pleine colère de Dieu contre tous les péchés de ceux qui allaient croire (2 Co 5.18,19). Ces péchés ont été imputés à Christ de sorte que Dieu puisse imputer aux croyants toute la justice qui était sienne. Sa justice couvre pleinement les rachetés, comme le prophète Ésaïe l'exprime merveilleusement bien : « Je me réjouirai en l'Éternel, mon âme sera ravie d'allégresse en mon Dieu ; car il m'a revêtu des vêtements du salut, il m'a couvert du manteau de la délivrance, comme le fiancé s'orne d'un diadème, comme la fiancée se pare de ses bijoux » (És 61.10).

Il est à remarquer que Pierre ne fait pas allusion ici à Dieu **notre** Père, mais à **notre Dieu et [...] Sauveur Jésus-Christ**. Ici, la justice vient du Père, mais elle s'étend à tous les croyants par l'intermédiaire du Fils, Jésus-Christ (voir Ga 3.8-11 ; Ph 3.8,9). La construction grecque ne place qu'un seul article avant l'expression **de notre Dieu et du Sauveur**, ce qui signifie que les deux termes désignent la même personne. Ainsi donc, Pierre identifie Jésus non pas uniquement en tant que Sauveur, mais également en tant que Dieu (voir 1.11 ; 2.20 ; 3.2,18 ; És 43.3,11 ; 45.15,21 ; 60.16 ; Ro 9.5 ; Col 2.9 ; Tit 2.13 ; Hé 1.8), auteur et agent du salut. L'apôtre a clairement exposé la même relation dans son sermon de la Pentecôte, dans lequel il a pris la vérité de l'Ancien Testament au sujet de Dieu et l'a appliquée à Jésus (Ac 2.21-36 ; voir aussi Mt 1.21 ; Ac 4.12 ; 5.31).

LE TÉMOIGNAGE DE JEAN

1 Jean 5.20,21

Nous savons aussi que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence pour connaître le Véritable ; et nous sommes dans le Véritable en son Fils Jésus-Christ. C'est lui qui est le Dieu véritable, et la vie éternelle. Petits enfants, gardez-vous des idoles.

Ces versets de clôture amènent finalement l'épître à boucler la boucle. Jean a commencé en parlant de la venue de la Parole de vie (1.1-4) ; maintenant, il termine avec la certitude que **le Fils de Dieu est venu**. Le temps présent du verbe *hêkô* (**venu**) indique que Jésus est venu et qu'il est encore là. La foi chrétienne n'est ni théorique, ni abstraite ; elle est enracinée dans la vérité pratique selon laquelle Dieu est venu en la personne de Jésus-Christ fait

homme.

Étant donné que personne ne peut savoir « qui est le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler » (Lu 10.22). Jésus **nous a donné l'intelligence pour connaître le Véritable**. Toutefois, plus importante qu'une simple connaissance, les chrétiens possèdent une union personnelle avec **le Véritable en son Fils Jésus-Christ** (voir Ro 8.1 ; 1 Co 1.30 ; 2 Co 5.17 ; 1 Pi 5.14). La Bible enseigne que le seul moyen de connaître le Dieu véritable et vivant, c'est par la personne de Jésus-Christ. Nul ne peut être sauvé s'il ne croit en Christ, car il n'existe aucun salut en dehors de lui (voir 2.1,2 ; 4.10,14 ; 5.1 ; Jn 14.6 ; Ac 4.12).

L'emploi triple que Jean fait du mot grec *alêthinos* (**Véritable**) dans le verset à l'étude insiste sur l'importance de comprendre la vérité au sein d'un monde rempli des mensonges de Satan. Le dernier emploi de ce mot grec nous amène à considérer la vérité la plus importante de toutes : que Jésus-Christ **est le Dieu véritable, et la vie éternelle**. La divinité de Jésus-Christ est un élément essentiel de la foi chrétienne, et il est impossible à quiconque la rejette d'être sauvé.

Apocalypse 1.17,18

Quand je le vis, je tombai à ses pieds comme mort. Il posa sur moi sa main droite en disant : Ne crains point ! Je suis le premier et le dernier, et le vivant. J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. Je tiens les clés de la mort et du séjour des morts.

Comme lorsqu'il a vu la gloire de Jésus se manifester sur le mont de la Transfiguration, s'étant produite plus de six décennies plus tôt (voir Mt 17.6), Jean est de nouveau frappé de stupeur en voyant se manifester la gloire de Christ, si bien qu'il **[tombe] à ses pieds comme mort**. Il est normal pour les quelques rares personnes qui ont vécu de telles visions célestes inhabituelles de ressentir une si grande frayeur. Lorsqu'un ange lui est apparu, Daniel a dit ceci : « les forces me manquèrent, mon visage changea de couleur et fut décomposé, et je perdis toute vigueur. [...] et comme j'entendais le son de ses paroles, je tombai frappé d'étourdissement, la face contre terre » (Da 10.8,9 ; voir aussi 8.17). Renversé par la vision de Dieu qu'il a eue dans le Temple, Ésaïe s'est écrié : « Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont

impures, et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées » (És 6.5). Ézéchiél a reçu plusieurs visions de la gloire du Seigneur et il y a toujours réagi de la même manière : en tombant face contre terre (Éz 1.28 ; 3.23 ; 9.8 ; 43.3 ; 44.4). Après que l'ange du Seigneur leur est apparu et leur a annoncé la naissance de Samson, « Manoach [*le père de Samson*] [...] dit à sa femme : Nous allons mourir, car nous avons vu Dieu » (Jg 13.22). Job a réagi de manière comparable lorsque Dieu s'est adressé à lui : « Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre » (Job 42.5,6). En chemin vers Damas, où il allait persécuter les chrétiens, Saul de Tarse (mieux connu comme l'apôtre Paul) dit avoir vécu ceci : « je vis en chemin resplendir autour de moi et de mes compagnons une lumière venant du ciel, et dont l'éclat surpassait celui du soleil » (Ac 26.13). Saul et ses compagnons sont alors tombés par terre sur le chemin (v. 14). Après avoir été les témoins des terribles catastrophes qui suivront l'ouverture du sixième sceau, durant la Tribulation les non-croyants crieront d'effroi « aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister ? » (Ap 6.16,17.)

En contraste marqué avec les assertions insensées, frivoles, fausses et vantardes de beaucoup de nos contemporains, qui prétendent avoir vu Dieu, ceux de l'Écriture qui ont véritablement vu Dieu ont inévitablement réagi à cette expérience par la peur. Ceux qui se sont retrouvés face à face avec la sainte gloire éclatante du Seigneur Jésus-Christ ont été terrifiés, en réalisant qu'ils étaient indignes à cause de leurs péchés de se trouver en sa sainte présence. Pour résumer la bonne façon de réagir à la sainteté et à la majesté de Dieu, l'auteur de l'épître aux Hébreux exhorte les croyants à « [*rendre*] à Dieu un culte qui lui soit agréable, avec piété et avec crainte, car notre Dieu est aussi un feu dévorant » (Hé 12.28,29).

Comme il l'a fait si longtemps auparavant lors de la Transfiguration (Mt 17.7), Jésus [*pose*] sur Jean sa main droite pour le reconforter. Ce geste est destiné à le consoler et à le rassurer. Les chrétiens qui sont renversés par la gloire et la majesté de Christ peuvent trouver du réconfort dans l'assurance de son amour empreint de grâce et de son pardon miséricordieux. Les paroles reconfortantes de Jésus, **Ne crains point !** (litt. « Cesse d'avoir peur ! »), révèlent qu'il a rassuré avec compassion l'apôtre terrifié. Dans toute

l'Écriture, Dieu a adressé des paroles de réconfort analogues à ceux que sa présence majestueuse a bouleversés (par ex. : Ge 15.1 ; 26.24 ; Jg 6.23 ; Mt 14.27 ; 17.7 ; 28.10).

Le réconfort que Jésus apporte est fondé sur la personne qu'il est et sur l'autorité qu'il possède. Premièrement, il s'identifie lui-même comme étant le **Je suis** (*egô eimi*), son nom d'alliance avec Dieu (voir Ex 3.14). C'est par ce nom qu'il a réconforté les disciples terrifiés qui l'avaient vu marcher sur la mer de Galilée (Mt 14.27). Jésus s'est approprié ce nom dans Jean 8.58, une déclaration directe de sa divinité qu'il n'a pas faite en vain à ses adversaires (v. 59).

Deuxièmement, Jésus s'identifie en tant que **le premier et le dernier** (voir 2.8 ; 22.13), titre désignant Dieu dans l'Ancien Testament (És 44.6 ; 48.12 ; voir aussi 41.4). Quand bien même tous les faux dieux seront venus et seront repartis, lui seul demeurera. Il existait avant eux et continuera d'exister éternellement, bien longtemps après qu'on les aura oubliés. L'application que Jésus fait de ce titre pour lui-même constitue une autre preuve puissante de sa divinité.

Le troisième titre de divinité que Jésus a revendiqué est **le vivant** (voir Jn 1.4 ; 14.6). Il s'agit également d'un titre qui sert dans toute l'Écriture pour décrire Dieu (par ex. : Jos 3.10 ; 1 S 17.26 ; Ps 84.3 ; Os 2.1 ; Mt 16.16 ; 26.63 ; Ac 14.15 ; Ro 9.26 ; 2 Co 3.3 ; 6.16 ; 1 Th 1.9 ; 1 Ti 3.15 ; 4.10 ; Hé 3.12 ; 9.14 ; 10.31 ; Ap 7.2). Dieu est l'Éternel, qui n'a pas été créé et qui subsiste de lui-même. Dans Jean 5.26, Jésus a dit à ses adversaires juifs : « comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même », se déclarant ainsi pleinement l'égal de Dieu le Père.

Celui dont la présence a effrayé Jean, le Je suis, le premier et le dernier, le vivant, celui qui a délivré l'apôtre de ses péchés par sa mort (Ap 1.5) est celui-là même qui console et rassure Jean ici. Pour reprendre les paroles de l'apôtre Paul : « Que dirons-nous donc à l'égard de ces choses ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Ro 8.31.)

La déclaration de Christ qui semble paradoxale **J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles** abonde également dans le sens de l'assurance. La version grecque dit littéralement « j'ai trouvé la mort ». Le vivant, l'Éternel, le Dieu qui subsiste de lui-même qui ne saurait jamais

mourir, s'est fait homme et est mort. Comme l'explique Pierre dans 1 Pierre 3.18, Christ « a été mis à mort quant à la chair, et rendu vivant quant à l'Esprit ». Dans son humanité, il est mort sans toutefois cesser de vivre en tant que Dieu.

Le mot **voici** présente une déclaration d'étonnement et d'émerveillement : **je suis vivant aux siècles des siècles**. Christ vit pour toujours dans une union d'humanité et de divinité glorifiées, « selon la puissance d'une vie impérissable » (Hé 7.16). À ce sujet, Paul a écrit : « Christ ressuscité des morts ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui » (Ro 6.9). Cette vérité procure réconfort et assurance, car Jésus « peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hé 7.25). En dépit de son état de pécheur en présence du glorieux Seigneur des cieux, Jean n'a rien à craindre parce que ce même Seigneur a payé de sa vie le châtement des péchés de l'apôtre (et les péchés de tous ceux qui croient en lui) et est ressuscité afin de devenir son Avocat éternel.

À titre d'éternel Je suis, de premier et de dernier, de vivant, Jésus **[tient] les clés de la mort et du séjour des morts**. Ces termes sont essentiellement synonymes, la **mort** étant l'état et le **séjour des morts** étant le lieu. Le **séjour des morts** est au Nouveau Testament ce que *Sheol* est à l'Ancien Testament, deux termes qui désignent le lieu des morts. Les **clés** dénotent l'accès et l'autorité. Jésus-Christ a donc l'autorité nécessaire pour décider qui mourra et qui vivra ; il contrôle la vie et la mort. Quant à Jean, à l'instar de tous les rachetés, il n'a aucune raison de craindre, car Christ l'a déjà délivré de la mort et du séjour des morts par sa propre mort.

Savoir que Christ a tout pouvoir sur la mort donne de l'assurance, car les croyants n'ont plus à la craindre. À ce sujet, Jésus a déclaré : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt ; [...] car je vis, et vous vivrez aussi » (Jn 11.25 ; 14.19). Comme Paul l'a fait remarquer, mourir revient à « quitter ce corps et [à] demeurer auprès du Seigneur » (2 Co 5.8 ; voir aussi Ph 1.23). Jésus a triomphé de Satan et lui a enlevé les clés de la mort : « par la mort, [Christ a rendu] impuissant celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable ; ainsi il [a délivré] tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude » (Hé 2.14,15). Le fait de savoir que Christ « nous aime [et] nous a délivrés de nos péchés par son sang » (Ap 1.5) procure l'assurance qui

équilibre la crainte révérencielle qu'évoquent sa gloire et sa majesté.

Apocalypse 19.11-16

Puis je vis le ciel ouvert, et voici, parut un cheval blanc. Celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véritable, et il juge et combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; sur sa tête étaient plusieurs diadèmes ; il avait un nom écrit, que personne ne connaît, si ce n'est lui-même ; et il était revêtu d'un vêtement teint de sang. Son nom est la Parole de Dieu. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, revêtus d'un fin lin, blanc, pur. De sa bouche sortait une épée aiguë, pour frapper les nations ; il les paîtra avec une verge de fer ; et il foulera la cuve du vin de l'ardente colère du Dieu tout-puissant. Il avait sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Ici, l'heure est enfin venue pour le Seigneur souverain de se révéler dans toute sa plénitude et toute sa gloire. Il s'agit de l'heure que tout le livre de l'Apocalypse (ainsi que toute l'histoire de la rédemption) souligne, l'heure dont Jésus a lui-même parlé dans l'Évangile selon Matthieu (Mt 24.27-31).

Tandis que la scène saisissante se déroule, Jean se tient là, cloué au sol, son attention fixée sur le Cavalier majestueux, royal et puissant. Jésus, celui qui est monté au ciel (Ac 1.9-11), où il s'est assis à la droite du Père (Ac 5.31 ; 7.55,56 ; Ro 8.34 ; Ép 1.20 ; Col 3.1 ; Hé 1.3,13 ; 8.1 ; 10.12 ; 12.2 ; 1 Pi 3.22), est sur le point ici de recevoir le règne que le Père lui a promis. Dans une vision antérieure, Jean a vu Jésus en train de recevoir le titre de propriété de la terre :

Puis je vis dans la main droite de celui qui était assis sur le trône un livre écrit en dedans et en dehors, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant, qui criait d'une voix forte : Qui est digne d'ouvrir le livre, et d'en rompre les sceaux ? Et personne dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne put ouvrir le livre ni le regarder. Et je pleurai beaucoup de ce que personne ne fut trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. Et l'un des vieillards me dit : Ne pleure point ; voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux. Et je vis, au milieu du trône et des quatre êtres vivants et au milieu des vieillards, un Agneau qui était là comme

immolé. Il avait sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre. Il vint, et il prit le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône (5.1-7).

L'Agneau de cette vision est devenu le Roi conquérant.

Jésus n'est plus présenté tel qu'il était du temps de son humiliation : « humble et monté sur un âne, sur un âne, le petit d'une ânesse » (Za 9.9). Au lieu de cela, il monte le traditionnel **cheval blanc** que montaient les généraux romains victorieux lorsqu'ils défilaient triomphalement dans les rues de Rome. Le **blanc** symbolise aussi le caractère du Cavalier : sans tache, sans reproche et d'une sainteté absolue. Le **cheval**, à l'instar des diadèmes (v. 12), de l'épée aiguë (v. 15), de la verge de fer (v. 15) et de la cuve à vin (v. 15), est symbolique ; la venue de Christ est une réalité. Le langage symbolique qui est employé ici représente diverses facettes de la réalité : la victoire de Christ sur ses ennemis, son règne souverain et son jugement des pécheurs.

Poursuivant sa description de la scène étonnante qui se déroule sous ses yeux, Jean fait remarquer que **Celui qui [monte] le cheval blanc s'appelle Fidèle et Véritable**. Il ne saurait y avoir de nom qui convienne mieux au Seigneur Jésus-Christ, qu'on a appelé plus tôt dans le livre de l'Apocalypse « le témoin fidèle et véritable » (3.14). Il est effectivement **[fidèle]** à ses promesses (voir 2 Co 1.20) et il ne dit que la vérité (Jn 8.45,46 ; Tit 1.2). Bien que certaines personnes aimeraient choisir entre les enseignements de Jésus ceux qui font leur affaire, il est tout aussi fidèle à ses promesses de colère et de jugement qu'il l'est à ses promesses de grâce et de salut. La description de Jésus en tant que **Fidèle et Véritable** contraste fortement avec l'infidélité et les mensonges de Satan (12.9), l'empire du mal de l'Antéchrist (18.23) et les impies (2 Ti 3.13). Le fait même qu'il revienne comme il a promis de le faire confirme que Jésus est bel et bien Fidèle et Véritable.

Étant donné que Jésus est fidèle à sa Parole et à sa droiture, il va de soi qu'**il juge [...] avec justice**. Sa nature sainte exige une réaction sainte et juste au péché. Par ailleurs, comme il fait toujours ce qu'il dit qu'il fera, il se doit de juger les impies (Mt 16.27 ; 25.31-46 ; Jn 5.22,27 ; voir aussi Ac 10.42 ; 17.31 ; Ro 2.16 ; 2 Th 1.7-9 ; 2 Ti 4.1). La première fois, Jésus est venu en tant que Sauveur ; il reviendra en tant que Juge. Lors de sa première venue, des impies, y compris Pilate, Hérode, Anne et Caïphe l'ont jugé ; lors de son retour, il jugera tous les impies (Ac 17.31). Et il ne sera pas uniquement leur

juge, mais encore leur bourreau (v. 15,21). Il se peut que ce soient les anges qui rassembleront les impies en vue de leur jugement (Mt 13.41), mais ce sera le Seigneur Jésus qui les condamnera.

N'étant plus le Serviteur souffrant de son Incarnation, le Seigneur Jésus-Christ apparaît dans la vision qui nous intéresse ici en tant que le Roi guerrier qui combat ses ennemis. Il est le bourreau de tous les pécheurs impies et incrédules. Dans l'Écriture, la seule autre référence à Jésus en train de faire la guerre se trouve dans 2.16, où il a adressé la mise en garde suivante à l'Église mondiale de Pergame : « Repens-toi donc ; sinon, je viendrai à toi bientôt, et je les combattrai avec l'épée de ma bouche. » Toutefois, cela n'est pas en désaccord avec les attributs de Dieu. En effet, après avoir été délivré des forces de l'Égypte à la mer Rouge, Israël a chanté ceci : « L'Éternel est un vaillant guerrier » (Ex 15.3 ; voir aussi Ps 24.8 ; 45.3-5).

Cette fois-ci, les adversaires de Jésus seront les pécheurs au cœur endurci qui auront défié ses jugements et méprisé le message de l'Évangile durant la Tribulation. En dépit de tous les jugements dévastateurs qu'ils auront subis, ainsi que de la prédication puissante de l'Évangile qu'ils auront reçue, ils refuseront obstinément de se repentir (9.20,21 ; 16.9,11). Étant donné que ni le jugement ni la prédication ne les pousseront à se repentir, Jésus reviendra les détruire et les jeter en enfer.

Contrairement à d'autres conquérants que le monde aura vus, ce Conquérant ne sera pas motivé par la convoitise, l'ambition, l'orgueil ou la soif de pouvoir. Il viendra dans une justice absolue, dans une sainteté parfaite et en conformité totale avec tout intérêt saint. Le ciel ne peut pas être en paix par rapport au péché, car les « yeux *[de Dieu]* sont trop purs pour voir le mal, et *[il]* ne *[peut]* pas regarder l'iniquité » (Ha 1.13). La patience de Dieu a ses limites. La justice ne peut pas toujours tolérer l'injustice ; la vérité ne peut pas toujours tolérer les mensonges ; la rébellion ne peut pas être autorisée à jamais. Les pécheurs incorrigibles, incurables et endurcis feront face à la destruction ; par leurs abus de la miséricorde divine et leur rejet de la grâce, ils en viendront à s'attirer le jugement de Dieu.

Pour décrire l'apparition personnelle du Cavalier majestueux et impressionnant, Jean écrit ici que ***[ses] yeux [sont] comme une flamme de feu***. C'est que rien n'échappe à son regard pénétrant et à sa vue perçante. Il voit dans les moindres recoins du cœur humain, car « tout est nu et découvert

aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte » (Hé 4.13). Dans ces **yeux** avaient pu se lire la tendresse et la joie qu'il éprouvait en faisant venir à lui les petits enfants. On avait pu y lire de la compassion lorsqu'il avait regardé la détresse et le découragement des gens, qui erraient sans but dans la vie comme des brebis sans berger. Et on avait pu y lire le pardon lorsqu'il avait rétabli Pierre, que la culpabilité d'avoir osé renier son Maître avait brisé. Les mêmes yeux qui avaient pleuré sur le sort de la Jérusalem impénitente, ainsi que sur la tristesse, la douleur et la mort dans notre monde maudit à cause du péché, Jean les voit ici briller du feu du jugement.

Jean remarque que **sur sa tête** Christ porte **plusieurs diadèmes**, translittération du mot grec *diadēma*, qui désigne la couronne d'un souverain (voir 12.3 ; 13.1). Dans le cas présent, comme c'est Jésus qui les porte, ils attestent son rang royal et son autorité royale. Le mot **plusieurs** indique qu'il porte les diadèmes de tous les souverains, ce qui signifie qu'il est seul souverain de la terre. Récupérer la couronne d'un roi qu'on avait vaincu se faisait couramment dans l'Antiquité. En effet, après avoir vaincu les Ammonites, David « enleva la couronne de dessus la tête de son roi [...] et la mit sur [sa] tête » (2 S 12.30). Christ sera seul souverain, étant donné qu'il est le seul « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (v. 16), de même que « [le] royaume du monde est remis à notre Seigneur et à son Christ ; et il régnera aux siècles des siècles » (11.15). Les nombreux diadèmes que Christ portera sont effectivement une juste compensation pour une couronne d'épines (voir Ph 2.8-11).

Par ailleurs, Jean fait remarquer ici que Jésus a sur lui **un nom écrit, que personne ne connaît, si ce n'est lui-même**. Toute spéculation concernant la signification de ce nom est manifestement inutile, étant donné que le texte à l'étude indique clairement que **personne ne le connaît, si ce n'est Jésus lui-même**. L'apôtre Jean, inspiré, ne le comprend pas lui-même. Peut-être sa signification nous sera-t-elle révélée après son retour.

Décrivant l'élément final de l'apparition de Christ, Jean écrit qu'il **[est] revêtu d'un vêtement teint de sang**. Ce **sang** n'est pas représentatif de celui qu'il a versé sur la croix ; il s'agit en fait ici d'un jugement, et non de la rédemption. Le fait que le **nom** du Cavalier **est la Parole de Dieu** l'identifie immanquablement comme le Seigneur Jésus-Christ (Jn 1.1,14 ; 1 Jn 1.1). La deuxième Personne de la Trinité, le Fils incarné de Dieu, s'appelle donc **la Parole de Dieu**, car il est la révélation même de Dieu. Il est l'expression

absolue de la pensée, de la volonté et des desseins de Dieu, « le reflet de sa gloire et l’empreinte de sa personne » (Hé 1.3).

Le Seigneur Jésus-Christ ne reviendra pas seul, mais sera accompagné **des armées qui sont dans le ciel** (voir 17.14). Quatre divisions composent ces troupes glorifiées. Précédemment dans le chapitre 19, l’épouse de l’Agneau (l’Église) a été présentée comme étant **[revêtue] d’un fin lin, blanc, pur** (v. 7,8). Ces croyants glorifiés accompagneront Christ. Ainsi en ira-t-il des croyants de la Tribulation, qui sont dépeints ici comme étant dans le ciel et portant des robes blanches (7.9). Le troisième groupe se compose de saints de l’Ancien Testament, qui ressusciteront à la fin de la Tribulation (Da 12.1,2). Finalement, les saints anges accompagneront également Christ (Mt 25.31). Les **chevaux blancs** que monte ici la cavalerie céleste ne sont pas des chevaux à proprement parler, pas plus que ne le sont ceux que monte la cavalerie de l’enfer dans 9.7 et 16. Contrairement au Seigneur Jésus-Christ, la cavalerie céleste n’est pas armée ; il détruira seul ses ennemis. Les saints viendront non pour combattre aux côtés de Jésus, mais pour régner avec lui (20.4-6 ; 1 Co 6.2).

Le règne du Roi est décrit ici au moyen d’une illustration frappante et puissante. Jean fait d’abord remarquer que de la **bouche** du Roi **[sort] une épée aigüe**. L’apôtre a vu cette **épée** dans une vision antérieure (1.16), où elle a servi à défendre l’Église contre les violents assauts des forces sataniques. Ici, il s’agit de l’**épée** du jugement, l’**épée** enflammée qui donne la mort aux ennemis du Roi. Le fait que l’épée sort **de sa bouche** symbolise la puissance mortelle des paroles de Christ. Il a déjà prononcé des paroles de réconfort, mais maintenant il prononce des paroles de mort.

Christ maniera cette **épée** qui sèmera la mort lorsqu’il se mettra à **frapper les nations**. Ses élus, tant ceux issus des nations païennes que ceux issus d’Israël, seront préservés ; les méchants, il les massacrera par contre instantanément. Parmi les morts, il y aura tous ceux qui auront été rassemblés en vue de la bataille d’Harmaguédon ; personne n’y échappera. Le reste des non-rachetés du monde seront jugés et exécutés lors du jugement des brebis et des boucs (Mt 25.31-46) qui suivra le retour de Christ. Il s’agira du dernier coup fatal du jour du Seigneur (voir És 66.15,16 ; Éz 39.1-4,17-20 ; Joë 3.12-21 ; Mt 25.31-46 ; 2 Th 1.6-9 ; 2.8).

Le jugement sévère et rapide qui marquera l’aube du règne de Christ donnera

le ton de son règne durant tout le millénium. Au cours de son règne de mille ans, **il les paîtra [les nations] avec une verge de fer** (voir 12.5 ; Ps 2.8,9) ; il jugera rapidement tous les péchés et il réprimera instantanément toute rébellion. Tous les gens seront tenus de se conformer à sa loi, sans quoi ils devront faire face immédiatement à son jugement. En jetant un dernier regard au Roi qui revient, Jean remarque dans sa vision que Christ porte une bannière **sur son vêtement et sur sa cuisse** (en travers de sa poitrine et qui pend sur le haut de sa jambe tandis qu'il chevauche), sur laquelle **un nom** est écrit : **Roi des rois et Seigneur des seigneurs** (voir 17.14 ; De 10.17 ; 1 Ti 6.15). Il s'agit dans le présent passage du troisième nom à être donné au Seigneur Jésus-Christ. Il se peut que le nom incompréhensible dont il est question dans le verset 12 exprime le mystère de son essence divine. Le verset 13 l'appelle Parole de Dieu, évoquant ainsi son incarnation en tant que Fils de Dieu. Quant à son nom, **Roi des rois et Seigneur des seigneurs**, il exprime sa victoire souveraine sur tous ses ennemis et son règne absolu dans son royaume qui ne tardera pas à être établi.